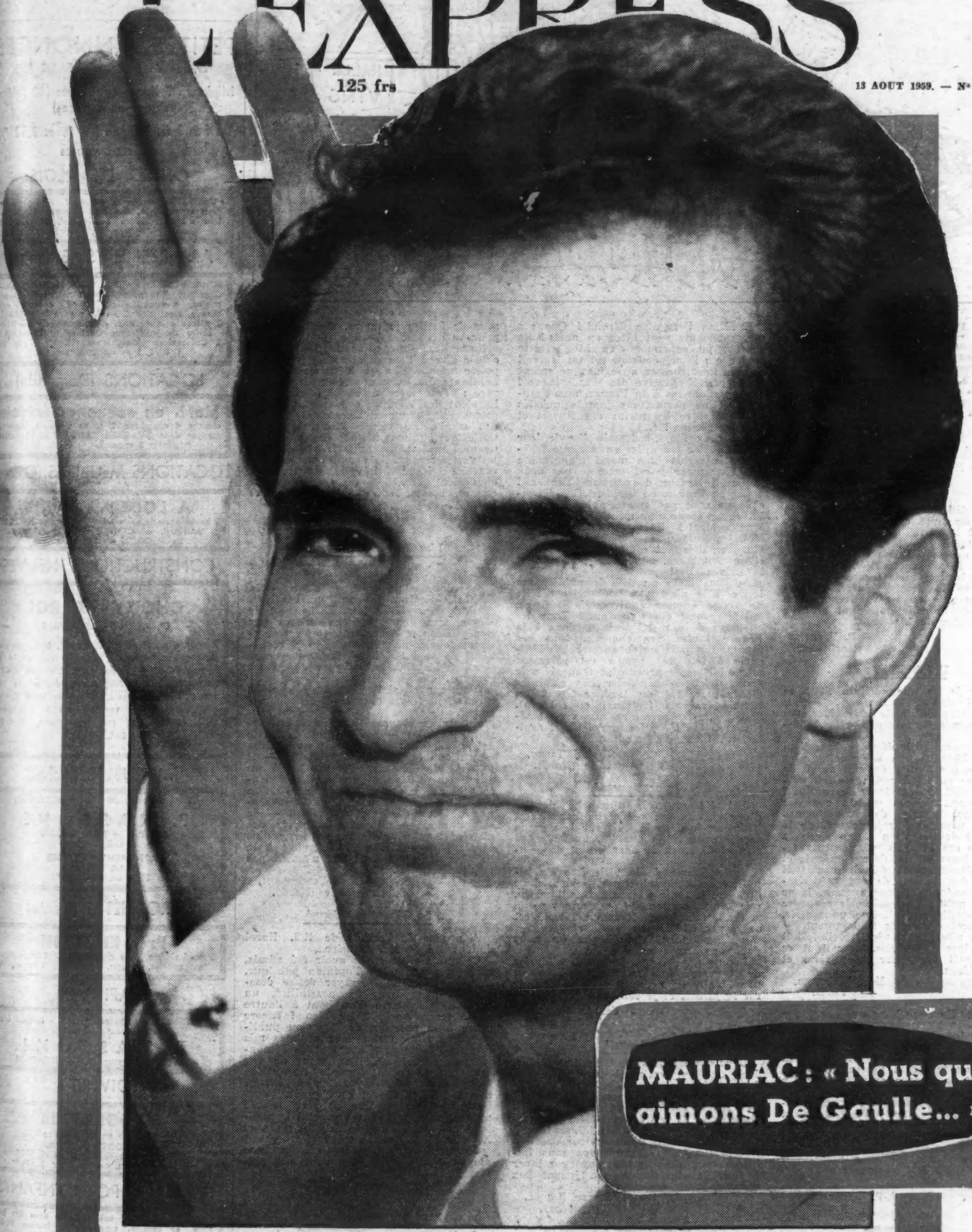
• ÉTATS-UNIS : En attendant Kroutchev
(voir pp. 7-8)

• PÉTAIN : IV. - L'engrenage
(voir pp. 12-17-18)

L'EXPRESS

125 frs

13 AOUT 1959. — N° 426.



MAURIAC : « Nous qui aimons De Gaulle... »

(A.P.)

LUIS MIGUEL DOMINGUIN (Pages 26-27)

« La pureté du rêve, l'inemployable, l'inutile du rêve, voilà ce qu'il s'agit de défendre contre une nouvelle rage des ronds-de-cuir qui va se déchaîner. »

(Aragon.)

B(- 6 ★★★★★

LE DÉPART DES SURSITAIRES

Une bonne solution

Les journaux annoncent que quarante mille jeunes étudiants, qualifiés de « sursitaires abusifs » seront incorporés d'office en 1959. Félicitons le gouvernement : si un tiers des étudiants n'assistent plus à leurs cours, la solution au problème des locaux scolaires est presque trouvée.

CLAUDE BASTIN,
Paris.

[Ci-dessus : le problème vu par Tim.]

1914-1918

Je vous félicite de la présentation très objective du livre du général Serrigny. Manquer à la vérité n'a jamais renforcé même la meilleure des causes, et si peu qu'on ait de sympathie pour le comportement de Pétain après 1940, il est non seulement inexact mais encore — ce qui est peut-être plus grave — puéril et inutilement mesquin de ne pas reconnaître qu'il a joué un rôle important et utile dans la guerre de 1914-1918.

P. VIVET.
(Morbihan).

Il fallait bien

Lorsque je lis que « Pétain fit à sa personne le don de la France », je crois que vous cédez au plaisir de fustiger sans que votre mépris soit entièrement justifié.

Il faut examiner le désastre dans l'optique de 1940 et non dans celle, plus rassurante, des années qui ont suivi. La question se réduit à ceci : était-il possible, en 1940, de continuer le combat ? Me souvenant de ces soldats chaussés d'espadrilles, armés de mousquetons dérisoires pour arrêter les chars, de la supériorité de l'aviation ennemie, de la lâcheté de ces officiers précédant la retraite de leurs unités, de ces enfants et de ces vieillards morts d'épuisement tout au long des routes, de ces médecins-majors abandonnant leurs blessés, je ne pense pas qu'il soit possible de répondre que la bataille pouvait être poursuivie, avec chances de succès évidemment.

Et si la réponse est négative, il fallait bien conclure l'armistice, avec tout ce qu'il pouvait comporter de misères et d'humiliations.

Marcel CARTER,
Paris.

Un faux honneur

Vous reste-t-il un semblant de pudeur? Il est permis de se le demander en lisant l'infâme éditorial que Françoise Giroud consacre au maréchal Pétain. Sans lui, que serait la France aujourd'hui ? Un pays exsangue supportant un passif de trois ou quatre millions de morts. Quelques milliers de vies humaines valent bien le sacrifice d'un faux honneur. Vous êtes bien le reflet de cette bourgeoisie qui fit 1789, ne s'est toujours préoccupée que du pouvoir politique, a méprisé le peuple qu'elle a fait massacrer pour parvenir à ses ambitions.

J.-P. LAGARRIGUE,
Paris.

J'ai deux fils

Je viens d'acheter, pour la première fois, votre hebdomadaire, qui s'orne d'un magnifique et émouvant portrait du Vieux-Maréchal-Traître ! Un ami médecin m'avait dit : « Achète vite « L'Express », tu t'amuseras ; le numéro est consacré à Pétain ! C'est sûrement pour embêter de Gaulle ! ». Et j'ai bondi au premier kiosque...

Votre journal est bien fait, bien composé, bien écrit... Mais ou vous êtes devenus, tous, complètement cinglés... ou vous êtes supérieurement intelligents.

Et Mme Françoise Giroud ! Que ses correspondants sont bêtes ou naïfs ! Ils eussent pu exprimer « en bloc » cette évidence : l'indépendance est un leurre ! Jamais les richesses africaines ne seront la propriété effective des « indigènes » ! Mais gardons-les à la France, aux Français, et ne permettons jamais qu'elles tombent entre les mains des Russes et des Américains ! (...)

J'ai deux fils. Si demain l'envie leur prend d'aller travailler en Afrique française, je serais bien marri d'apprendre que leur place y est occupée par deux jeunes Russes ou deux jeunes Yankees !

Car en France, en Occident, les débouchés ne sont pas intarissables. Gardons l'Afrique économiquement à la France, à l'Occident ! Puis commerçons avec MM. les Russes, les Américains, les Anglais, en détenant comme eux la bombe H ou atomique... afin qu'ils nous fichent la Paix réelle !

Je vous mets au défi de publier ma lettre. Elle n'est pas tendancieuse, elle ne recèle aucune équivoque. Fascisme, antifascisme ? On s'en fout ! Tous les « ismes » à la mer ! Mais gardons à la France toutes ses chances, tous ses atouts, son patrimoine ancestral. « L'Algérie à (ou de) papa » est sûrement morte ! Mais le prolétariat français a le droit strict de bénéficier des richesses d'outre-mer, tôt ou tard, grâce à un régime français fraternel et cohérent. Sans subir les pressions russes ou américaines, les idéologies marxistes et capitalistes. Chacun chez soi.

Michel TALEU,
Lille (Nord).

Je continuerai

J'ai été gratifiée dimanche dernier d'une gigantesque « Algérie française », badigeonnée dans la nuit sur le mur de façade de la villa que j'occupe à grand renfort de croix de Lorraine et de peinture bleue.

Seule femme de la ville à avoir bénéficié de cette sollicitude, je n'ai donc qu'à me le tenir pour dit. Lundi matin, une voix monocorde et anonyme à souhait, m'a impérativement intimé cet ordre par téléphone :

« Abandonnez la politique ou nous passerons aux actes. »

Depuis quatre ans, je me désolidarise de la guerre que mon pays livre au peuple algérien, coupable de se vouloir un 14 juillet, et je continuerai.

CLAIRE GRASSET
Nîmes.

Au travail

Dans son article « Les Gosses révoltés », Jean Cau est vraiment trop indulgent. Je ne suis pas d'accord avec les méthodes policières, mais je pense qu'il ne faut pas laisser se développer le « voyoutisme », car il fait école. Mettons au travail tous ces jeunes hors-la-loi, au travail forcé s'il le faut. Donnons-leur des distractions saines et punissons sans faiblesse tous ceux qui veulent continuer à faire les intéressants en jouant aux durs.

Pierre RIGNOL,
(Ardèche).

Pour se dérouiller les jambes

J'ai été très intéressé par l'article de Jean Cau sur « les gosses révoltés ». Mais ces bagarres pour des rivalités de quartiers — très différentes des vols qualifiés dont il parle à la fin — sont de tous temps et pas bien graves, du moins sur le plan moral. Le phénomène n'est pas seulement urbain, d'ailleurs. Avant guerre, j'avais une propriété en Bourgogne, non loin d'une gare de triage S. N. C. F.; les gars du centre de triage principal descendaient parfois attaquer ceux de mon village, ouvriers comme eux, sous de futiles prétextes, et simplement pour se dérouiller bras et jambes.

En Italie, du moyen âge à 1870 environ, c'est-à-dire à l'organisation de forces de police nombreuses et bien armées, les habitants des deux quartiers du Trastevère : Transseverini et Monticiani, se livraient des batailles acharnées qui faisaient de nombreux blessés, et parfois des morts. De même à Venise entre Castellani et Nicolotti, des deux côtés du Grand Canal marquant la frontière entre les partis rivaux. Ne parlons pas de Florence où les rivalités de quartiers se doublaient aussi d'une opposition de classes, comme entre Saint-Lambert et Pernéty.

M. VAUSSARD,
(Seine-Maritime).

L'action des ciné-clubs

...Il y a des ciné-clubs en pays minier — certains comme ceux de mineurs d'origine polonaise ne sont pas affiliés à la F.F.C.C., d'autres le sont, ou l'étaient, celui de Bruay-en-Artois, de Lens et de Liévin (ces deux derniers animés par René Gilson et Albert Descamps, respectivement vice-président et secrétaire général de la F.F.C.C. (il faudrait encore signaler les C.C. catholiques de jeunes ruraux).

D'autre part, si l'action des ciné-clubs a réussi parfois à obtenir de certains directeurs de salles qu'ils acceptent de programmer des œuvres difficiles (et en version originale) — par exemple la sortie à Lille du « Septième Sceau » au cinéma « Le Ritz » (direction, M. Wallock) — il importe de dénoncer d'ores et déjà un durcissement des exploitants qui commencent à mettre sur le compte de l'action des C.C. la baisse du taux de fréquentation de leurs salles et envisagent — de source sûre — d'intervenir auprès des distributeurs pour les inviter à ne plus conclure de contrats ou de prêter à la F.F.C.C. des films dont elle n'aurait pas acquis les droits.

LÉON WISNIEWSKI,
Lille (Nord).

Le départ est donné

A propos de l'article de K.S. Karol dans votre dernier numéro...

Ce qui semble enfin avoir été admis, sous la pression de l'opinion publique, c'est la nécessité d'essayer de se comprendre pour avoir la possibilité, un jour, de s'entendre d'un bout à l'autre de la terre. Après ? Eh bien ! encore grâce à la pression de l'opinion publique, que chacun des deux régimes mis en cause tente pacifiquement de démontrer sa supériorité, d'un point de vue économique, social, humain (exposition U.S. en U.R.S.S., exposition soviétique aux U.S.A., le départ est donné).

Le meilleur gagnera, il sera adopté partout s'il est devenu vraiment le meilleur. Et alors, qui pourra s'en plaindre honnêtement, c'est-à-dire socialement ?

Je suis communiste, vous savez donc auquel des deux régimes vont mes préférences.

E. TIELEN,
Paris.

L'affaire Neyman-Lepidi

Je lis dans votre journal la mise au point de M. Lepidi titrée : « L'affaire Neyman-Lepidi ».

Les choses se sont passées tout autrement : M. Lepidi est mon beau-frère. Sur sa propre demande, et pour des raisons de famille, j'ai été amené à retirer mon action pénale. C'est après qu'il eut signé un compromis d'arbitrage et sur ma propre demande que le Tribunal a supprimé cette affaire de son rôle ; selon l'usage, les frais sont demeurés à ma charge.

Connaissant votre journal, je ne pense pas qu'il soit nécessaire que je recommande ma lettre...

RENÉ NEYMAN.

Le cimetière de Rome

Nous avons publié, dans un précédent numéro, une lettre de M. Alfred Sussieck s'étonnant qu'au cimetière français de Rome les tombes des Nord-Africains ne soient pas fleuries, alors que celles des métropolitains le sont.

Plusieurs lecteurs nous signalent que fleurir les tombes est un usage contraire à la religion musulmane. Il n'y a donc aucune conclusion fâcheuse à tirer de cette abstention.

PETITES ANNONCES
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées (42 lettres signes ou espaces)
Tarif 900 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOIS
« L'EXPRESS » recherche courtiers. Abonnements Paris et province, fixe plus commissions. Situation d'avenir. Ecrire au journal, 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

APPARTEMENTS (Echange)
ECHANGERAIT Pavillon Gare Saint-Rémy-les-Chevreuse. 4 grandes pièces, 3 petites chambres, cuisine, s.-de-b., w.-c., chauff. central, eau chaude, électricité. CONTRE pied à terre PARIS, 2 pièces cuisine, w.-c. dans quartier 4-5-6-7-14e. Ecrire de préférence Docteur MARTINEAU à Châteaufort (S.-et-O.) ou tél. 923. 70-79 de 1 h. à 3 h. mercredi excepté.

LOCATIONS (Demande)
Mett. en scène américain
cherche 4 chambres, 2 salles de bain, salle à manger dans QUARTIER RESIDENTIEL. Location minimum 6 mois. Tél. : MOL. 37-73

LOCATIONS MEUBLÉES (Offres)
A LOUER A PARIS
3 beaux appartements MEUBLES limites NEUILLY, AUTEUIL et CENTRE. Prix intéressants. COOK - OPE. 40-40

CONSTRUCTIONS NEUVES
CHOISY - LE - ROI
89, AVENUE ALFORTVILLE
Appart. 4 p., 65 m2, b. stand gd., balc., loggia, séchoir, asc., vide-ord., parc à jeux, boxes et parking. C.F. + prime 1.000. Livraison OCT., NOVEMBRE, DEC. Programme identiq. de 140 appart. livrés visibles s/place, 9 m. Gare Orsay. Renseignements et vente 14-19 h. LAMARO PHILIPPE S.A. 8, rue Renaissance, Paris-8e, BAL. 06-82

IMMEUBLES (Achat)
Achète comptant tous IMMEUBLES
P. MASSONI
21, rue Le Sueur - PARIS
KLE. 81-00
APPARTEMENTS LIBRES
A LA VENTE
ET A LA LOCATION

PROPRIÉTÉS (Vente)
Près ENGHIEN
à vendre libre, jolie propriété, 1.800 m. environ, tout confort, garage. Tél. 964-18-10 le matin

CAPITAUX
Opérations Immobilières indexées - Intérêt élevé
Garantie absolue
P. MASSONI
21, rue Le Sueur (16e) - KLE. 81-00

DIVERS
SITOGRAPHIE
La sténo en une semaine
METHODES EUREKA
17 ter, rue Leenhardt - MONTPELLIER
Documentation contre deux timbres

PENSIONS POUR ENFANTS
NORMANDIE pens. enf. scolarité dans Ets Etat Prim. et Second. classiques 5e incluse Spéci. Recomm. à familles désirant éviter internat et trouver atmosphère familiale, intellect., artist. Renseignem. B. P. 18 PONT-DE-L'ARCHE (Eure).

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS

Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LA NATION

Réponse à François Mauriac (1)

QUAND François Mauriac, au cours des derniers mois, attaqua dans le « Bloc-Notes » des hommes de gauche, comme le professeur André Mandouze, le Père dominicain Duployé, ou notre confrère Claude Bourdet, un grand nombre de nos lecteurs nous ont écrit pour protester. Comment laissons-nous utiliser l'un des rares journaux non inféodés au régime contre des hommes libres qui ont une vie et un combat difficiles ?

A chaque lecteur nous avons répondu personnellement. Et cette réponse nous allons la faire ici publiquement.

Contrat moral

M. François Mauriac, un jour de 1953, eut le très rare courage de quitter la place qu'il occupait dans la société dirigeante, avec le confort moral et matériel qu'il en recueillait légitimement, pour venir lutter avec nous contre l'ordre établi. Contre le système des bonzes de la IVe, contre les crimes commis en Afrique du Nord, contre la guerre en Indochine, contre tout cela qui paralysait la France et la défigurait, il apporta l'immense appui de son autorité et de son talent. Ce jour-là, nous inscrivions en tête du « Bloc-Notes » : « Ici, chaque semaine François Mauriac commente *librement* l'actualité politique et littéraire ». Cet en-tête n'a pas bougé depuis 300 semaines consécutives ; il ne bougera pas. C'était un engagement moral de notre part ; il demeure.

Si nos lecteurs sont des démocrates, ce que nous croyons, ils doivent admettre qu'il est utile et fécond de connaître les arguments contraires aux leurs. Quelle meilleure manière d'éprouver la solidité de ses propres convictions, de s'éclairer soi-même ? La différence entre les gens d'Alger, civils et militaires, et nous, c'est précisément que nous souhaitons l'information, la discussion, la confrontation toujours les plus complètes possible — sans crainte. La présence du « Bloc-Notes » en est, bien souvent, l'illustration.

Cette semaine, François Mauriac, parce que nous avons fait allusion à la nouvelle entente cordiale De Gaulle-Franco, s'en prend, d'un bout à l'autre de son article, directement à nous. Il va sans dire que c'est son droit. Je dirai même que mon premier mouvement a été de le publier sans lui répondre : il n'est pas courtois, étant maître du journal, d'avoir le dernier mot. Et je préfère polémiquer avec nos adversaires, avec les maîtres du régime et ses états-majors, plutôt qu'avec un ami. Je trouverais cent fois plus efficace, et urgent, d'expliquer ici comment une nouvelle forfaiture vient d'être commise, au nez et à la barbe du chef de l'Etat toujours bien intentionné et toujours impuissant, dans l'affaire des tortures à Paris, que d'analyser les sentiments que Mauriac porte à ce « grand seigneur », à ce « paladin » que de Gaulle est pour lui. Mais il m'a demandé de ne pas répondre à son article par le silence. La courtoisie est alors d'y répondre.

Le cours des choses

Pour dire quoi ? Ce n'est pas simple à discerner. Le talent de Mauriac est tel qu'il vous entraîne dans le mouvement de sa prose. Répondre à quoi ? La confiance qu'il fait à de Gaulle depuis maintenant quatorze mois pour arrêter le cours dramatique de l'affaire algérienne, et qu'il réaffirme ici ? C'est un pur acte de foi, non une démonstration. Les informations, les témoignages qui parviennent chaque jour d'Algérie sont au contraire effrayants.

Jamais les états-majors n'ont aussi cyniquement livré leur guerre. Aucune des instructions de de Gaulle, ou de ses ministres, n'est respectée. Les chefs militaires choisissent même spécialement comme otages les quelques musulmans qui, ici ou là, ont cru à la parole de de Gaulle et joué la carte du nationalisme modéré. Le cas d'Aïssat Idir n'est qu'un exemple parmi bien d'autres crimes qui nous éloignent toujours davantage d'une solution digne de la France.

François Mauriac nous concède, dit-il, que nous serons « en droit de juger de Gaulle sur le pouvoir qu'il aura ou qu'il n'aura pas de mettre fin au massacre en Algérie ». Mais non. Nous n'en demandons pas tant. Ce serait d'une certaine injustice que d'exiger de lui qu'il *parvienne* effectivement à arrêter cette guerre — bien qu'il ait pris le pouvoir dans cette intention. Car plusieurs éléments lui échappent. Nous n'exigeons pas la paix, nous sommes beaucoup plus modestes : nous demandons seulement qu'il essaye. Et nous ne réclamons même pas qu'il arrive à une négociation avec le F.L.N., si cette ambition est au-dessus de ses moyens, mais plus simplement qu'il tente de se faire obéir. A quel moment, dans quel cas, sur quelle affaire, de Gaulle s'est-il prononcé, a-t-il pris des sanctions publiques, contre ceux qui nous mènent, par leurs méthodes de guerre, à l'impasse absolue et à la fascisation de la France ? Quand a-t-il dit un mot, depuis le premier jour de son retour au pouvoir, pour dénoncer et condamner les procédés scandaleux et si bêtes — surtout : si bêtes — par lesquels on prétend réduire la révolte du peuple algérien et assurer l'avenir de la France ?

Pas une fois il n'est sorti, sur ces affaires, de son silence hautain. Il s'abstient, donc il couvre. Il est désobéi, mais il ne bronche pas ; donc il est responsable de *chacun* des actes commis en son nom puisqu'il est le chef de l'Etat.

Si de Gaulle ne réussit pas, nous dit alors François Mauriac, c'est que le fardeau de crimes que *nous* lui avons légué est décidément trop lourd à soulever. Voilà un argument étonnant, auquel je ne m'attendais pas, je l'avoue : la IVe République, c'était *nous*.

Faut-il vraiment y répondre ? Faudrait-il chercher la collection de « L'Express » depuis son premier numéro, il y a six ans, pour montrer que ce journal a lutté inlassablement contre la politique néfaste, ou odieuse, de tous les gouvernements de la IVe sauf un, celui qui a imposé la paix en Indochine et apporté la concorde à Tunis ? Faudrait-il tirer de « L'Express » du mois de mai 58 les articles qui montrent que nous étions si farouchement contre la désastreuse IVe que nous n'avons même pas eu le cœur de soutenir le gouvernement Pflimlin entre le 13 et le 28 mai, considérant qu'il était audessus de nos forces de rallier une partie de l'opinion aux fossoyeurs (ce qu'on a considéré, de notre part, comme une erreur de « tactique » politique) ?

Non. Nos lecteurs, eux, se souviennent. Ils ne font pas l'amalgame entre la IVe et ce journal que nous avons fondé pour la dénoncer. Leur réponse est d'ailleurs inscrite dans les faits. Notre tirage n'a cessé de monter d'une année sur l'autre et spécialement de mai 1958 au début de cette année. Cette confiance aurait-elle été vers des gens qui auraient incarné la IVe discréditée et abandonnée ?

Et j'ose à peine rappeler à François Mauriac — tant les phrases affectueuses qu'il avait bien voulu écrire à l'époque me sont présentes à l'esprit — qu'un Premier Ministre de la IVe, M. Guy Mollet, me fit mobiliser, seul de tous les directeurs de journaux français, dans l'armée d'Algérie pendant sept mois, et qu'un autre Premier Ministre de la IVe, M. Bourgès-Maunoury, engagea ensuite contre moi une poursuite devant la justice militaire qui fait qu'aujourd'hui même je suis à la merci du ministère de la Guerre, en liberté provisoire.

Sincèrement non. Une phrase comme « de Gaulle aura échoué dans la mesure où il n'aura guéri qu'une partie des maux que *vous* lui avez légués » ne peut avoir échappé au François Mauriac que nous respectons, que dans un moment de passion. Si une expression de mon dernier éditorial a pu le mettre dans un tel état de colère qu'il en arrive à ce comble d'injustice, lui qui est un ami, je le regrette vivement. J'ai sans doute mal écrit ce que j'avais voulu dire.

La comparaison

Allons maintenant jusqu'au bout, à l'essentiel. François Mauriac nous jette un défi : vous ne préférez tout de même pas, à la Monarchie gaulliste, la défunte IVe ?

Eh bien, peut-être que oui ! La République bourgeoise restaurée à la Libération fut détestable : la Monarchie actuelle est pire. Pour deux raisons, que je vais dire, et je m'arrêterai là.

La vie de la nation et l'avenir de notre génération dépendent — chacun le sait maintenant — du problème décisif qu'est l'abcès algérien. C'est donc, à juste titre, sur cette affaire et sur elle seule que l'on doit, comme le « Bloc-Notes » nous y convie, juger le régime, celui-ci ou le précédent. Alors je demande : quel est le progrès, aussi modeste soit-il, accompli par de Gaulle, comparé à Guy Mollet ? Qu'est-ce qui va mieux aujourd'hui en Algérie ? Quelles méthodes ont été amendées ? En quoi le pouvoir civil est-il davantage respecté ? Sommes-nous en meilleure situation pour faire la paix ? On n'en discerne aucun indice et l'on en voit de nombreux qui indiquent tout le contraire. A se placer sur le terrain proprement politique, le régime gaulliste n'a pas fait un pas de plus que son prédécesseur. Le score est ici à égalité.

Mais sous Mollet, Bourgès ou Gaillard, si la *politique* de la France n'allait pas si bien, son cœur n'était pas encore empoisonné. Je veux dire que des hommes libres et considérables, dans plusieurs secteurs de la vie publique, s'élevaient de toute leur force, de toute leur âme, contre la gangrène ; ils la dénonçaient. Des écrivains, des journalistes, des hommes politiques, des hauts fonctionnaires, et même des généraux, protestaient contre la dégradation que les mœurs d'Algérie faisaient subir à la patrie. Ainsi l'honneur, et l'espoir survivaient... Jusqu'à de Gaulle.

Depuis que le grand homme, chargé de gloire, est venu s'asseoir au pouvoir, où sont les cris de justice, les cris de vérité de nos maîtres, de ceux que nous respectons et que nous aimons — des Mauriac et des Malraux, des Beuve-Méry, des Defferre, de tous ceux qui, dans les divers ordres de la pensée publique, sauvaient la France par la rigueur de leur position, l'indépendance de leur esprit, et leur passion de la vérité, au-delà de tout souci tactique ?

L'ombre immense du grand homme les a comme pétrifiés. Elle a recouvert l'intelligence du pays. Puisque c'est Charles de Gaulle et non plus un simple Bourgès, on se tait. On ne dit plus ce que l'on sait, on ose à peine y penser.

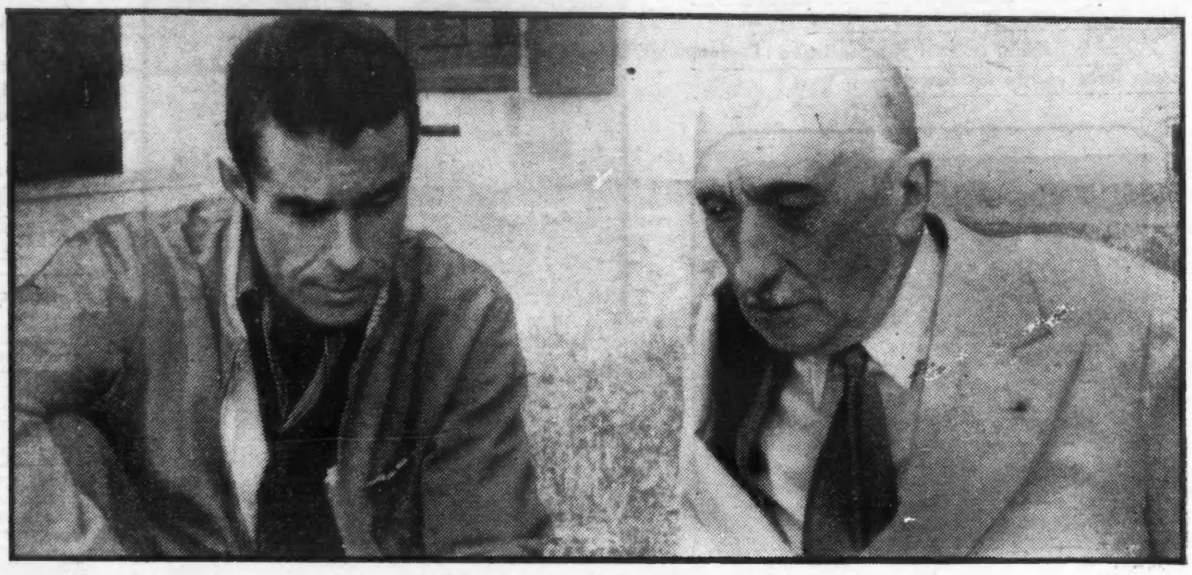
Quelle autre règle ?

Devant l'arbitraire et l'injustice, imagine-t-on que, sous Bourgès, François Mauriac nous aurait sommés de nous taire en demandant : après tout, comment le remplacerez-vous ? Dans ce temps-là, c'étaient les Gabriel-Robinet et les Bony, du « Figaro » et de « L'Aurore », qui nous faisaient le coup de l'épouvantail rouge du Front Populaire et qui voulaient imposer le silence du conformisme sous prétexte qu'on n'avait pas dans la poche un ministère de remplacement (on disait : « solution de rechange »). C'étaient eux les serviteurs du pouvoir, eux et pas les vraies intelligences de ce temps. Il aura fallu de Gaulle...

C'est le respect qu'ils ont de lui, de leur passé commun, de sa gloire, qui étouffe maintenant les voix de nos maîtres, les fige, même déçus, dans la résignation. Voilà son œuvre.

Ainsi notre peuple, que ses phares n'éclairent plus, est peu à peu conditionné, sous cette grande ombre, pour la mise au pas. Et quand les hommes d'Alger l'auront tout à fait à leur merci, avec ou sans de Gaulle, dont ils n'auront plus besoin, ils s'en saisiront. Ce jour-là, je n'ai aucun doute que François Mauriac et quelques autres seront dans la lutte avec nous sans se poser de questions de dosage électoral ou de fabrication constitutionnelle, sur ce qui viendra « après ». Car ce qui vient après la révolte, et grâce à elle, c'est l'espoir ; et quel autre devoir, quelle autre règle, pour un intellectuel et un démocrate, que d'être toujours de ce côté-là ?

J.-J. S.-S.



FRANÇOIS MAURIAC AVEC J.-J. SERVAN-SCHREIBER (*)
« *Vous* » ?

(1) Voir le « Bloc-Notes » en dernière page.

(*) Sur le bord du lac Léman, en 1957.

Pour New York
sur la route du soleil

DEPARTS DE CANNES
C. COLOMBO
GIULIO CESARE
AUGUSTUS
DEPARTS DE TRIESTE - VENISE
ET NAPLES
SATURNIA
VULCANIA
Italian Line
"ITALIA" SOC. DI NAVIGAZIONE
AMERIQUE DU NORD - DU SUD - CENTRALE - PACIFIQUE
PARIS, 49, avenue de l'Opéra - RIC [illegible]
CANNES, Jetée Albert-Edward - Tél. [illegible]
NICE, 2, quai Papacino - Tél. 552-77
MARSEILLE, [illegible], rue de la République - Tél. 20.00.98
PARIS, Bureau de frêt, 11, rue Tronchet - ANJ. 02-48

CORRESPONDANCES EXPRESS

LE RÉGIME VU PAR UN EX-GAULLISTE DE DROITE

● M. Chombart de Lauwe (dit « Félix » dans la Résistance) vient de publier un opuscule intitulé « Anniversaire de la révolution du 13 mai ou la situation politique de la France en 1959 ». Il s'agit d'un petit bréviaire de l'ancienne droite gaulliste.

D'abord un point savoureux. Voici pourquoi « Félix » est contre l'intégration : « 25 % des Français de la métropole votent communiste ; appuyés par les voix de 8 millions d'indigènes intégrés, les communistes et les indigènes deviendraient les arbitres du pays (...). Deux millions d'indigènes risqueraient de déferler sur le territoire de la métropole, viendraient bousculer le marché du travail et mettraient les travailleurs nationaux dans une situation intenable. L'intégration conduit directement à la désagrégation nationale et là, dans son refus, le général avait raison. »

Mais, selon M. Chombart de Lauwe, les trois défauts du régime actuel sont :

1° que le général de Gaulle ne s'appuie pas assez sur l'Armée, seule force de la nation ;

2° que le général ne veut pas construire l'Europe, seule force contre les Soviets ;

3° que le régime veut construire une Communauté sans disposer de la force militaire ni de la force européenne. Donc cette Communauté sera grignotée par l'Islam et le marxisme triomphants.

C'est pourquoi « s'il n'est pas question encore de combattre le gouvernement, le garde-à-vous n'est pas une attitude politique » et il faut songer à pallier le fait que « le général a des subalternes, il n'a pas de conseillers ».

AU moment où j'écris ces lignes, la rencontre Eisenhower-Kroutchev tient toujours. Du coup, le baromètre diplomatique reste au beau fixe dans les pays qui ont intérêt à la détente entre les supergrands, et au variable avec tendances orageuses dans ceux qui craignent d'en faire les frais.

Toute révérence gardée, n'est-ce point donner beaucoup d'importance aux quelques propos que, par le truchement d'interprètes, échangeront le politicien au sourire odontologique et le vieux général au regard fatigué ?

Autrement dit, va-t-on s'entendre parce que l'on cause, ou cause-t-on parce que le moment est venu de s'entendre ? Eternel problème de la négociation ! C'est ainsi que nous pourrions nous demander de même manière lequel, de Mohammed V et du contentieux franco-marocain, a passé sa maladie à l'autre. La question serait d'autant plus vaine que, dans ce cas précis, il est vraisemblable qu'ils sont l'un et l'autre réellement malades, chacun de son côté.

De toute façon, cette habitude qu'on a de mesurer la réalité des relations internationales à la chaleur d'une poignée de main ou à la vivacité d'un échange de paroles ne me dit rien qui vaille. Si vraiment un bout de conversation entre quatre-z-yeux peut régler toutes les querelles, y compris celles dont nous risquons de mourir, il faut croire que ces querelles n'étaient pas tellement graves. On se demande alors : pourquoi payer des diplomates, pourquoi organiser des conférences à quatre, cinq, six ou davantage, pourquoi perdre du temps à l'O.N.U. ? Autant commencer par le tête-à-tête.

VOUS me direz sans doute qu'il faut préparer les voies, ménager les transitions et amener progressivement les choses au point de maturité où le fruit désiré tombe tout naturellement entre les mains tendues des princes, que le rôle de la diplomatie est précisément de se livrer à ce travail humble et harassant qui abat les neuf dixièmes de la besogne. Comme lors des inaugurations de ponts et de tunnels, quand la foule obscure des travailleurs s'efface devant les personnalités, il ne reste plus qu'un ruban à trancher ou un coup de pic symbolique à donner.

Voire ! Peut-être est-il bon que je rappelle ici le sage conseil que le sapeur Camember donna un jour au fusilier Cancrelat qui sciait la provision de bois de son colonel : *« Il y a une heure que tu travailles et il te reste encore la moitié du tas à scier. Si tu avais commencé par l'autre bout, tu aurais déjà fini. »*

Le sapeur n'aurait certainement pas fait un bon mathématicien, mais il aurait peut-être fait un excellent chef d'Etat.

ROBERT ESCARPIT.

M. TUBMAN, PRÉSIDENT DU LIBERIA
« Pour la première fois... »

MONROVIA : UN TÉMOIN RÉSUME

● Voici les conclusions tirées par notre correspondant particulier qui a assisté, du début à la fin, à la conférence interafricaine de Monrovia (Libéria) :

1° Il faut s'attendre que les Etats africains achètent des armes occidentales pour fournir le F.L.N. Des projets dans ce sens ont été arrêtés dans des comités restreints.

2° La Communauté française, même sous une forme élargie de fédérations d'Etats indépendants (c'est le projet de M. Houphouet-Boigny) ne pourrait résister à la poursuite de la guerre d'Algérie dont la mystique nourrit les ennemis de cette Communauté, notamment en Guinée, au Ghana et en Nigeria.

3° Tout s'est passé comme si les difficultés qui ont eu lieu à propos du drapeau algérien F.L.N. avaient été volontairement provoquées pour que la victoire F.L.N. paraisse plus solennelle et plus éclatante. Au cours d'une cérémonie, on a hissé un drapeau vert et blanc algérien deux fois plus grand que les neuf autres drapeaux des Etats indépendants.

4° La France n'ayant pas rompu les relations diplomatiques avec le Ghana et la Guinée qui ont reconnu le gouvernement provisoire algérien, d'autres pays (asiatiques, d'Europe orientale et d'Amérique du Sud) pourraient opérer la même reconnaissance.

5° Résultat de la conférence : un missionnaire américain qui dirige la seule station de radio privée de Monrovia a déclaré : « Pour la première fois depuis de longues années que je séjourne dans ce pays, je vois la haine sur les visages des hommes de ce peuple libérien si calme et si modéré. C'est une haine contre l'Européen. Quelques jours de conférence ont suffi à ce peuple qui ne savait même pas où se trouvait l'Algérie. »

L'ARMÉE ET « LA NATION FRANÇAISE »

● Le 20 mai, un de nos lecteurs parisiens recevait sous enveloppe au timbre de « l'état-major de la subdivision autonome militaire de la Seine », une convocation au « carrefour » d'officiers de réserve qui devait avoir lieu le samedi 30 et le dimanche 31 mai à l'Ecole militaire.

Curieux d'assister aux conférences auxquelles ce « carrefour » devait donner lieu (d'autant qu'il était précisé dans la convocation : « Ces manifestations, auxquelles l'Armée donne son plus complet appui, seront appelées à un grand retentissement ; votre place doit y être réservée. ») notre lecteur, qui est aspirant de réserve, fit connaître son acceptation en signalant qu'il venait de changer d'adresse. On lui fit connaître en retour, à sa nouvelle adresse, que le « carrefour » aurait lieu à l'Ecole Supérieure de Guerre (Ecole Militaire), qu'il devait se présenter en tenue militaire « à la condition qu'elle soit strictement réglementaire », que, s'il devait emprunter le chemin de fer, un ordre de mission lui serait délivré donnant droit à 75 % de réduction et qu'enfin les repas seraient pris en commun pendant les deux jours du « carrefour » au mess des officiers de l'Ecole Militaire. Bref, il s'agissait, sans aucun doute possible, d'une réunion organisée, le plus officiellement du monde, par l'Armée.

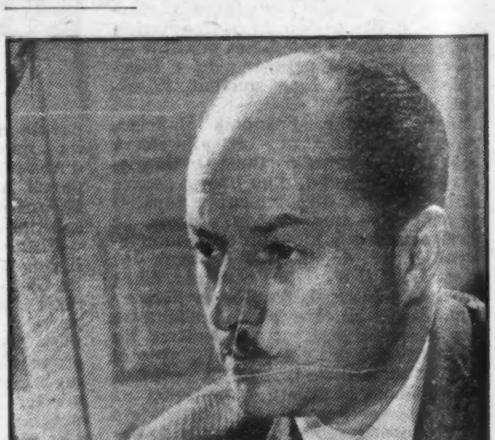
Le 6 août, notre lecteur recevait à sa nouvelle adresse (la bande portait « Aspirant X... » et non « Monsieur X... ») le journal d'extrême-droite « La Nation Française ».

Trois questions se trouvent donc posées :

Quels sont les liens — officiels ou non — qui existent entre l'Armée et « La Nation Française » ?

Qui a couvert la communication des adresses des officiers de réserve à cette feuille royaliste d'extrême-droite ?

Quels autres journaux sont bénéficiaires d'une telle mesure ?



(Magnum)

M. DAVID SCHOENBRUN
« Depuis des années... »

LA MARINE EN ALGÉRIE

● L'hebdomadaire « Cols bleus » (« journal de la Marine française ») se plaint dans son dernier numéro que l'on méconnaisse le rôle que joue la marine en Algérie et apporte d'impressionnants renseignements :

« Plus de la moitié des avions et des hélicop-

tères de combat, trois sur quatre des bâtiments légers, la quasi-totalité des formations à terre participent à l'œuvre poursuivie par les forces françaises en Algérie.

« La surveillance maritime est assurée par des escorteurs, avisos, escorteurs côtiers, vedettes et des sections de patrouille du littoral.

« Des escorteurs d'escadre, des escorteurs rapides et des bâtiments légers apportent l'appui aux forces terrestres pour des opérations de bouclage le long des côtes ou des tirs contre les rebelles. Quatre ou cinq de nos six bâtiments de débarquement de chars y sont normalement employés.

« Enfin l'ensemble du dispositif a permis au cours des six premiers mois de l'année 1959 le contrôle de près de 12.000 navires : 1.102 ont été arraisonnés, 840 visités et 44 déroutés. »

« COMBAT » : REVIREMENT SUR LA POLITIQUE ALGÉRIENNE

● Le journal « Combat » a publié vendredi dernier un article qui annonce un revirement de sa politique algérienne.

Le titre en était : « La guerre d'Algérie nuit à la politique extérieure de la France. »

Le sens en était que la négociation devenait inévitable.

Jusqu'à maintenant, l'alignement de « Combat » sur les thèses gouvernementales n'avait d'égal que celui du quotidien tunisien « La Presse », sur la politique du gouvernement de Tunis. Les deux journaux ont le même propriétaire : M. Henri Smadja.

UN AMÉRICAIN PARLE DE « LA CRISE FRANCE-U.S.A. »

● A la veille de l'entrevue de Gaulle-Eisenhower, trois journalistes américains accrédités à Paris ont répondu aux questions de « Paris-Presse » sur « la crise France-U.S.A. ». Voici ce que l'un d'eux, David Schoenbrun, président de l'Association de la presse anglo-américaine à Paris, a notamment déclaré :

« Paris-Presse ». — Qu'est-ce qui frappe le plus en ce mois de juillet 1959 dans la France du général de Gaulle ?

D. Schoenbrun. — Le manque de réaction du peuple français et de la presse française devant toutes les grandes questions, une sorte de passivité, de neutralité politique de la part des gens. Sans lui (le général de Gaulle) on n'aurait pas vu cette passivité, cette abdication du peuple souverain. C'est uniquement à cause de la présence et du caractère du général de Gaulle.

« Paris-Presse ». — Qu'est-ce qui vous frappe le plus depuis l'arrivée au pouvoir du général de Gaulle dans les rapports franco-américains ?

D. Schoenbrun. — Le peuple américain est très content du régime de la France. Il sait maintenant qui est le Président de la France. Il n'a pas à se demander son nom tous les trois mois. Nous avons toujours considéré la stabilité comme une chose très importante pour une nation sérieuse et le peuple américain a une excellente impression de stabilité et de progrès avec le nouveau régime.

Mais le gouvernement américain, lui, a des inquiétudes très sérieuses et très profondes sur le plan gouvernemental et militaire, sur le plan atlantique et sur le plan européen. Il a de graves inquiétudes et il y a un malaise certain dans les relations entre les alliés atlantiques, c'est-à-dire la France, d'un côté, les Anglo-Saxons de l'autre.

« Paris-Presse ». — Le général de Gaulle pense qu'un des éléments de la force c'est la puissance nucléaire. Quel est votre sentiment à cet égard ?

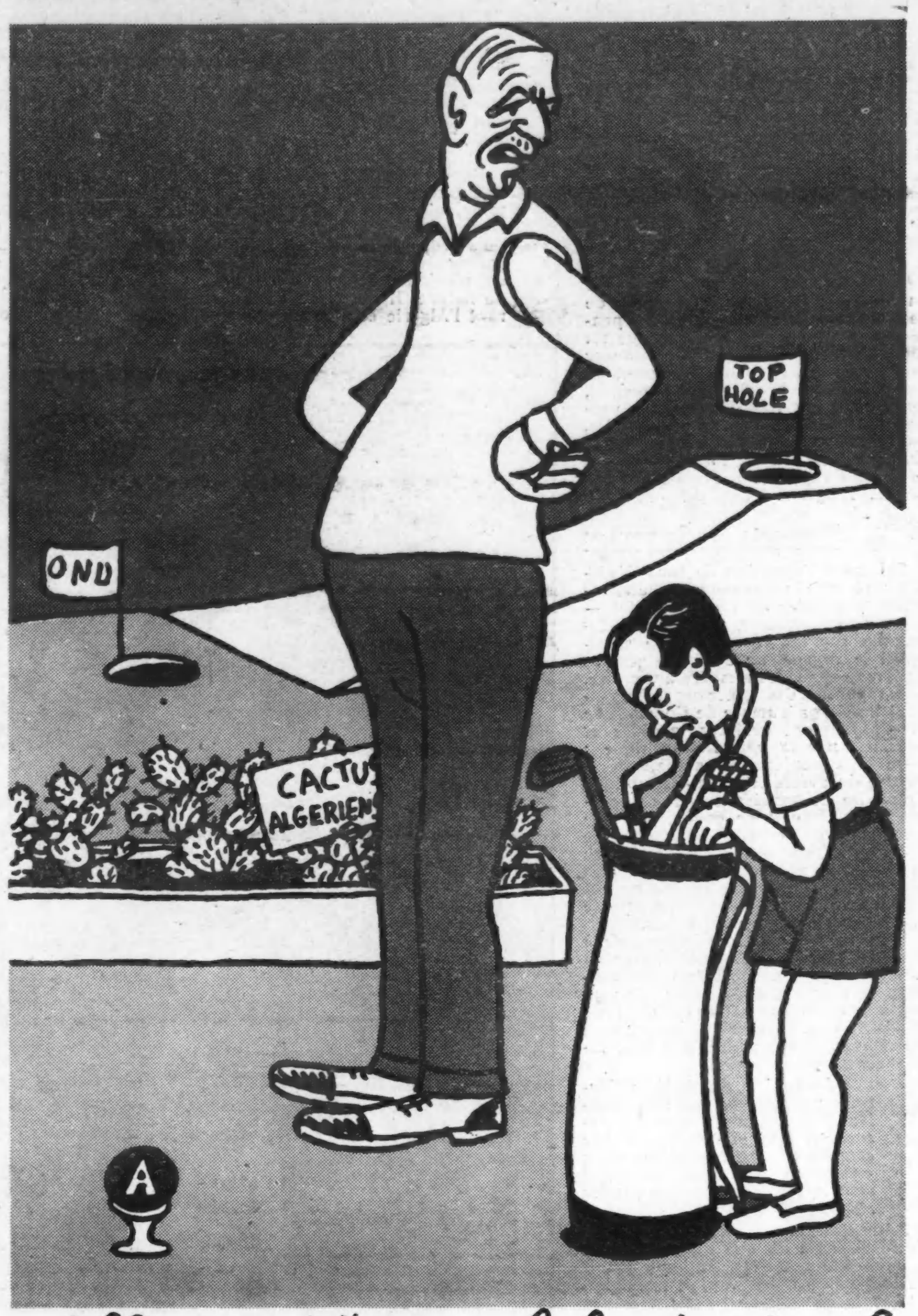
D. Schoenbrun. — Vous confondez parfois la grandeur et la force avec la puissance militaire. Peut-être que moi, Américain, j'admire plus que vous la grandeur française car je trouve que vous êtes une grande nation et un grand peuple sans avoir la bombe atomique.

Vous vous entêtez à dire : sans la bombe atomique, nous ne sommes rien. Eh bien ! moi, je m'entête à vous dire que, sans la bombe atomique, vous êtes quand même un grand peuple.

Vous pouvez faire votre bombe atomique, vous pouvez faire tout ce que vous voudrez, vos efforts ne pourront pas égaler l'effort américain, l'effort russe et l'effort chinois. Il faut regarder les réalités en face. Ce n'est pas possible ! Ce ne sont pas une, deux ou dix bombes atomiques qui vont changer cela. Cela changera une seule chose : votre propre idée de vous-mêmes.

Vous, vous croyez que vous serez plus grands si vous avez dix bombes atomiques. Je vous dis que nous ne considérons pas que vous serez plus grands pour cela.

AU GOLF MINIATURE



— Allons, caddie… ce club atomique ?

Messieurs, vous êtes des fumeurs d'opium et vous ne voyez pas la réalité en face.

Moi, je vous dis : je vous aime mieux que vous vous aimez vous-mêmes. J'ai davantage de respect pour vous que vous n'en avez pour vous-mêmes.

Je crois que la France est un grand pays. La France n'est pas une grande force, et vous ne serez pas une grande force, même si on vous donnait les secrets militaires nucléaires. Pas du tout.

« Paris-Presse » porte ensuite le débat sur la question algérienne :

D. Schoenbrun. — Je crois également que le gouvernement américain unanime, et depuis très longtemps, souhaite une solution algérienne juste et libérale, dans le sens et telle qu'elle a été conçue par le général de Gaulle ; telle que nous la comprenons à travers les différents discours du général de Gaulle.

Je crois aussi que la vaste majorité de mon pays et de mes concitoyens souhaite cette solution dans le sens suivi par le général de Gaulle. (...)

Il est exact que depuis des années, les Américains ont été très déçus par la politique française. Ils n'ont pas fait confiance aux différents gouvernements français pour résoudre ces problèmes.

Il est aussi exact qu'il y a en France des voix qui s'élèvent pour critiquer la politique du général de Gaulle et, quand on lit les déclarations faites par certaines personnalités françaises, politiques et militaires, qui vont dans le sens contraire de la politique du général de Gaulle, les étrangers qui regardent commencent à douter de la possibilité, pour le général de Gaulle, de réussir ; ils commencent à se demander quelle est la vraie politique française en Algérie.

LA GRANDE SÉVERINE

ouvre ses salons, sa cave romane et son jardin intérieur au cœur du plus beau Paris. Grillades de viandes, poissons et homards au feu de bois, plats de haute cuisine, vins choisis (et les merveilleuses assiettes froides Frs. 1.500 ou 2.000 tout compris). Ouvert de midi à 2 h. du matin, tous les jours.

7, RUE SAINT-SÉVERIN (près de l'Eglise) Danton 15-54

ALGÉRIE

Une victoire totale ?

● Sur ce qui se passe aujourd'hui en Algérie, à la veille du voyage du général de Gaulle, Jean Daniel apporte ici les dernières informations.

LE Président de la République a maintenu la date de son voyage en Algérie : il s'y rendra à la fin de ce mois. Pendant trois jours on a pensé que le voyage n'aurait lieu que fin septembre. Le Président Eisenhower avait, en effet, exprimé le souhait de venir à Paris le 28 août. Pourquoi, après avoir envisagé d'accepter la proposition du président des Etats-Unis, a-t-on maintenu la date du voyage ? Entre autres choses, mais surtout, à cause des rapports parvenus à Paris depuis l'Algérie.

Rapports sur le voyage

Comme à l'occasion de tous déplacements d'un personnage officiel — et en particulier du Chef de l'Etat — des rapports avaient, en effet, été demandés sur les réactions que susciterait le voyage, fin août, du général de Gaulle et sur les mesures à prendre. Les réponses des généraux commandant les Corps d'armée de Constantine et d'Alger sont arrivées, rapides et précises, par la voie hiérarchique : dans la « conjoncture actuelle » le voyage du Président de la République Française ne paraissait pas « opportun », il risquait de déclencher une irritation de certains secteurs de l'opinion française d'Algérie. Avec prudence et respect les responsables du maintien de l'ordre en Algérie ont exprimé le souhait, en termes à peine voilés, que le voyage fût remis.

Soudain, on a paru s'apercevoir à l'Elysée de la force d'une opposition militaire que l'on s'obstine à sous-estimer. La réaction des auteurs des rapports a été rapprochée de celle de M. Delouvrier. Un ministre en exercice du gouvernement actuel déclarait récemment :

> *« Lorsqu'on dit à M. Delouvrier : « Voici ce que nous voulons faire, dites-nous quelles mesures il faut prendre pour que cela réussisse », il nous répond : « Cela ne peut pas réussir, il vaut mieux que vous ne fassiez rien. »*

Susceptible sur toutes les questions de forme (il a dit que s'il n'avait pas prononcé le mot « intégration » c'était surtout parce qu'on voulait le lui imposer) le général de Gaulle a trouvé dans ces rapports une raison supplémentaire de se rendre en Algérie à la date initialement prévue. Il reste à considérer les motifs d'une réaction militaire algérienne qui n'avait jamais, jusque-là, pris une forme aussi vigoureuse.

A Colombey-les-Deux-Eglises, dimanche dernier, M. Michel Debré a fait part au Chef de l'Etat des conclusions de son voyage à Alger et en Kabylie. Il lui a notamment parlé des réactions que suscitaient les fameux projets de « promotion administrative musulmane » qui sont le fait du général de Gaulle lui-même. On prête en effet au général l'intention d'obtenir, dans un délai minimum, une véritable autoadministration (des musulmans par eux-mêmes) dans l'Est constantinois. Malgré la guerre, malgré la position internationale, malgré l'échec des propositions sur le cessez-le-feu, il faut arriver, selon le Chef de l'Etat, à une prise en charge totale des affaires administratives dans un département algérien, au moins, par les Algériens eux-mêmes. C'est le sens de l'invitation adressée à Alger par le président du Conseil aux musulmans pour *« qu'ils prennent part à une large réorganisation administrative du territoire »*.

Dans un champ clos

Or ce projet rencontre, dans certains états-majors, une opposition dédaigneuse. Ou bien on y voit un absurde machiavélisme qui consisterait à faire de l'Est algérien *« une zone de coopération administrative entre l'armée française et les musulmans, tous les musulmans, y compris les nationalistes F.L.N. »* et alors on s'indigne. Ou bien on y voit une utopie insensée révélant la distance que le Président de la République Française aurait prise à l'égard des réalités quotidiennes de la guerre d'Algérie.

Quelles sont ces réalités ? J'ai rencontré à Paris deux officiers que j'avais connus il y a deux ans et qui, ayant cru avec une parfaite sincérité à la possibilité de finir la guerre par la fraternisation du 13 mai, ne m'avaient plus donné d'occasion de les revoir. Leur témoignage est simple :

> Depuis quatre mois, on ne sait pas en France métropolitaine, ni même d'ailleurs dans les centres urbains de l'Algérie du Nord, que le caractère de la guerre livrée contre la rébellion en plusieurs régions a changé de nature. Il s'agit, en considérant l'Algérie comme un champ clos — sans s'occuper plus de Paris que des Nations Unies — de remporter une victoire militaire totale — et de faire tout ce qu'il faut, « tout », pour obtenir cette victoire.

Ces deux officiers ne se plaçaient ni sur un plan humanitaire ni sur un plan politique. Ils parlaient en techniciens, en hommes de métier — un métier qu'ils trouvent particulièrement ingrat en ce moment précis. Que voulait dire, pour eux, *« tout »* ? Pour être fidèle à leur pensée je la traduirai ainsi :

> *« Les tactiques de l'ennemi, et notre impatience rageuse à détruire cet ennemi par peur de voir une nouvelle fois la métropole nous tirer dans le dos, nous conduisent à des méthodes incompatibles avec nos objectifs. La guerre n'a plus de limite ».*

Pour rester sur leur plan technique, j'ai demandé s'ils croyaient néanmoins à une possibilité de victoire purement militaire. Ils m'ont répondu :

> *« Oui, au bout de quelques années et à la condition de livrer partout des « batailles d'Alger ».*

Mais comme ces deux officiers avaient cru au 13 mai, le simple fait d'avoir dit *« quelques années »* montra qu'ils remettaient tout en question.

Essentiellement quoi ? D'abord la bataille des populations. Des envoyés spéciaux étrangers qui avaient cru pouvoir écrire que le « temps travaillait pour la France », il y a quelques mois, sont revenus retournés par ce qu'ils ont vu. Pendant deux jours à la fin de la semaine dernière, leurs récits ont circulé dans toutes les salles de rédaction et dans tous les milieux politiques.

Encouragés par un article de l'hebdomadaire « Le Bled », dans lequel l'autorité militaire veut bien convenir qu'il existe des *« informateurs de bonne foi, lesquels s'interrogent sur les exactions »*, ces envoyés spéciaux posent aujourd'hui quelques questions graves :

Est-il vrai que l'opération dans le secteur de Bône, le 14 juillet, ait causé de si nombreuses victimes civiles ?

Est-il vrai que M. Patin, président de la Commission de Sauvegarde, détient le double d'une circulaire signée par un général et préconisant la « liquidation des suspects » ?

Est-il vrai que le jeudi 16 juillet la population de B..... (village du département de Médéa) a été réunie sur la place du marché pour assister à l'exécution de dix Algériens, et notamment du secrétaire de la S.A.S. ?

(Keystone.)

M. MICHEL DEBRÉ EN ALGÉRIE (1)
« Dans la conjoncture actuelle... »

Cinq ministres

Le 22 juillet, à L....., trois Algériens ont-ils été exécutés publiquement et leurs corps sont-ils restés exposés 48 heures ?

Utilise-t-on le napalm en Kabylie comme le prétend un reporter de « L'Echo d'Alger » ?

Les journalistes ont-ils pu voir des villages flamber, et prendre des photos qu'on leur a conseillé, par la suite, de ne pas publier ?

Un officier et un administrateur du secteur de T..... ont-ils demandé le 20 juillet leur mutation pour protester contre l'exécution sans jugement de cinq Algériens ? A-t-on contraint une trentaine d'habitants à assister à ces exécutions ?

La liste des faits rapportés est longue. Tandis que M. Michel Debré prétend s'élever à Alger contre certaines « campagnes », cinq de ses ministres au moins connaissent cette liste et se font l'écho de ces questions. Ils ne se demandent plus : *« Le général de Gaulle le sait-il ? »* Ils se demandent si le président de la République y peut encore quelque chose...

En tout cas ce que révèlent ces faits c'est une guerre sur laquelle on ne peut fermer les yeux. Sur ce point il faut rendre justice aux chefs militaires d'Algérie : ils ne se font aucune illusion. Les projets d'autonomie administrative ne provoquent chez eux que suspicion ou mépris.

« Le vieux », disent-ils, *ne se rend pas compte ! »*

Sur les réalités de cette guerre, les musulmans, le petit peuple musulman d'Algérie, celui qu'on regroupe, qu'on soupçonne, qu'on perquisitionne, ou qu'on rançonne — *d'ailleurs de part et d'autre* — donne les plus consternants témoignages. J'ai sous les yeux une lettre d'un paysan kabyle à son frère mobilisé :

> « *...Je te donne des nouvelles des nôtres. Ton père est encore en vie à Bougie. Ton oncle maternel est mort* de mort naturelle. *On a laissé tes frères sortir lundi et nous avons pu leur remettre du manger. Tu m'avais dit avoir réclamé mais ils n'ont pas été libérés... »*

J'ai lu d'autres lettres aussi, tout récemment, sur des atrocités dont sont victimes des Français d'Algérie, sur des règlements de comptes entre musulmans F.L.N. et messalistes, enfin, sur les événements — bien plus sanglants qu'on ne l'a dit — qui ont eu lieu sur les frontières, entre Algériens et Marocains d'une part, Algériens et Tunisiens d'autre part. C'est-à-dire qu'au mois d'août 1959, à la fin de la cinquième année de la rébellion algérienne, seize mois après l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir, la guerre fait rage, le désordre s'étend, et la haine répond à la haine.

Un pas sérieux ?

Dans ce contexte, on ne peut rester indifférent au noble appel que le vieux leader Messali Hadj vient de lancer aux démocrates français pour lutter contre les ultras des deux bords. On doit y être d'autant plus sensible qu'il n'est désormais plus question de faire de Messali un Bao Daï quelconque : tout le monde sait pertinemment que le combat algérien a été pris en charge par le F.L.N. mais le F.L.N. a lui-même ses ultras et du fond de sa retraite le patriarche du nationalisme algérien ne fait qu'exprimer, à la fin de sa vie, une réalité populaire qui a ses échos autant dans le bled algérien qu'en Tunisie ou au Maroc.

C'est pourquoi aujourd'hui, si un pas sérieux était tenté vers le retour à la paix, malgré l'opposition militaire, malgré les ultras, cette réalité populaire aurait plus de chances que jamais auparavant de prévaloir. Des hommes comme les députés musulmans de Bône et de Sétif, MM. Chibi et Ben Djellida, ont bien senti cette évolution en préconisant une « commission de réconciliation ». Seront-ils protégés ? ou connaîtront-ils le sort des conseillers municipaux de Médéa, qui ont payé cher le courage d'avoir cru aux instructions du général de Gaulle ? Menacés par le F.L.N. ils ont été arrêtés par les forces de l'ordre et ont « disparu »...

En quoi consisterait un « pas sérieux » ? Les choses ont changé. Il ne suffit plus de proposer en l'air aux leaders F.L.N. de venir à Paris, ni même — comme on en prête l'intention au Chef de l'Etat — de relancer l'idée de l'adhésion de l'Algérie à la Communauté. *Personne, ni en France ni à l'extérieur, ne croit plus, hélas ! aux discours.* Pour redonner force à une opinion libérale en Algérie, pour laisser s'exprimer cette réalité populaire et multiplier les Chibi et les Ben Djellida qui rapprocheront la France et le F.L.N., pour impressionner enfin le F.L.N., ce qu'on attend partout c'est la démonstration dans les faits de l'autorité du Chef de l'exécutif. En Algérie, le conformisme dans l'armée et l'administration, c'est l'antigaullisme. Pour être promu, pour avoir de l'avancement, chacun sait qu'il faut n'être pas gaulliste. Tant que ce courant ne sera pas renversé, on ne pourra rien attendre de simples propos du général de Gaulle.

JEAN DANIEL.

(1) Lors de son dernier voyage. A sa droite, M. Delouvrier, délégué général du gouvernement en Algérie.

ÉTATS-UNIS

En attendant Kroutchev

● ***Comment est-ce arrivé ? Les Américains, qui n'étaient pas dans la confidence de ce que leur président a pourtant appelé « le secret le plus mal gardé depuis longtemps », sont un peu comme des dormeurs mal réveillés. Ils s'interrogent. Et ils se passionnent.***

« *ESTIMEZ-VOUS que le président du Conseil soviétique, M. Nikita Kroutchev, devrait être invité aux Etats-Unis ?* »

Réponses :
Oui 50 %,
Non, 36 %,
Sans opinion, 14 %.

Les résultats de ce sondage d'opinion effectué au mois de juillet indiquent que le président Eisenhower — qui jouit d'un étonnant regain de popularité depuis quelques mois — est allé dans le sens de la volonté populaire en proposant un échange de visites avec le chef du gouvernement soviétique.

« *Que Kroutchev vienne donc ici*, a déclaré un courtier en tabac à l'annonce de la décision d'Eisenhower. *Peut-être apprendra-t-il quelque chose. C'est aussi une bonne idée pour Ike d'aller là-bas. Il vaut toujours mieux voir les choses soi-même que se les faire raconter.* »

« *Au point où en sont les choses*, a remarqué un homme d'affaires du Middlewest, *toute initiative ne peut que faire du bien.* ».

De nombreux revirements

Dans l'ensemble, l'atmosphère est à l'optimisme pragmatique : tout vaut mieux que l'actuel équilibre de la terreur et le développement du tourisme diplomatique ne peut faire aucun mal. Le voyage en U.R.S.S. du vice-président Nixon ayant été apparamment un grand succès, il n'y a aucune raison pour qu'une rencontre Ike-Kroutchev n'en soit pas un également.

Il y a, bien sûr, quelques voix discordantes. A la conférence des gouverneurs d'Etat, qui vient de se tenir à Porto Rico, la proposition d'inviter aux Etats-Unis les premiers ministres des quinze Républiques soviétiques a soulevé des protestations qui visaient également la visite de M. Kroutchev. Elles émanaient surtout des gouverneurs ayant dans leur Etat de fortes minorités d'origine étrangère (polonaise, hongroise, tchèque, etc.).

« *En courtisant les dirigeants soviétiques*, a déclaré le gouverneur du Michigan, *nous ne faisons que consterner les pays neutres et de nombreux peuples du continent américain.* »

Au Congrès, l'opposition la plus violente est venue du représentant Walter Judd. « *Cette visite*, a-t-il dit, *représente pour M. Kroutchev un grand pas en avant dans sa lutte incessante pour endormir l'Occident avant de le frapper.* »

L'annonce de la décision présidentielle a cependant provoqué de nombreux revirements dans le camp des partisans de la « fermeté à tout prix ». Modifiant au dernier moment le texte du discours qu'il devait prononcer devant l'Association de l'armée américaine, le secrétaire à l'Armée, M. Brucker, a remplacé les attaques violentes qu'il avait préparées contre l'U.R.S.S. et son président du Conseil par des commentaires sur la réception chaleureuse faite à M. Nixon par les Soviétiques.

« Les bases ne m'intéressent pas »

Le maire de Detroit, qui avait refusé d'accueillir dans sa ville MM. Mikoyan et Koslov, a déclaré cette fois qu'il recevrait volontiers M. Kroutchev « *avec tous les égards dus à un invité personnel du président Eisenhower* ».

(A.P.)

LE PRÉSIDENT EISENHOWER ET M. NIXON (1).
Quelques corrections dans le discours du secrétaire à l'Armée.

Apprenant que M. Kroutchev avait exprimé le désir de visiter sa ferme, M. Garst, qui cultive avec ses fils près de 400 hectares de maïs dans l'Iowa, a annoncé « *qu'il lui montrerait tout ce qu'il voudrait voir parce que si les Russes apprenaient à mieux cultiver le maïs, le monde deviendrait peut-être moins dangereux pour ceux qui y vivent* ».

Les milieux d'affaires ont si vite compris les perspectives de détente offertes par la rencontre Eisenhower-Kroutchev que la Bourse de New York a connu la baisse la plus brutale depuis celle qui avait suivi l'attaque cardiaque du président, en septembre 1955. La « peur de la paix » a entraîné l'effondrement des valeurs industrielles liées au programme défensif : aluminium, acier, aviation, électronique.

A quelques exceptions près, cependant, le pays tout entier s'est réjoui en apprenant que M. Kroutchev arriverait aux Etats-Unis le 15 septembre pour un minimum de treize jours. La première surprise passée, l'attention s'est concentrée sur les détails de la visite. Quelles villes M. Kroutchev visitera-t-il ? (Certainement Washington, New York, Chicago, San Francisco ; peut-être Detroit ou Pittsburgh.) Combien de temps restera-t-il à Washington ? (Trois jours.) Le président Eisenhower l'accompagnera-t-il dans ses déplacements ? (Non.) Prendra-t-il la parole à l'O.N.U. ? (Très probablement.) Sera-t-il bien gardé ? (En tant que visiteur officiel, il sera l'objet d'une surveillance constante.) Visitera-t-il des installations militaires comme le quartier général du Strategic Air Command ? (Bien que le secrétaire à la Défense, M. McElroy, ait insisté pour organiser de telles visites, M. Kroutchev a déclaré qu'il n'était pas intéressé par les bases militaires.)

Sur la façon dont la visite du premier ministre soviétique a été décidée, les premiers détails commencent seulement à être révélés. Rétrospectivement, ils font apparaître les activités diplomatiques du mois dernier comme une partie de cartes entre deux joueurs dont chacun connaît le jeu et les intentions de l'autre mais feint de les ignorer. Cela n'a pas d'inconvénient pour les joueurs mais les spectateurs qui ne sont pas dans le secret risquent de faire figure d'imbéciles.

La décision d'inviter Kroutchev a été prise dans les premiers jours de juillet, alors que M. Koslov était encore aux Etats-Unis et que les ministres des Affaires étrangères des quatre s'apprêtaient à reprendre leurs discussions à Genève. Selon une version, M. Herter aurait transmis verbalement l'invitation à M. Koslov au moment même où le vice-président du Conseil soviétique allait repartir pour Moscou.

L'expérience Nixon

Une semaine plus tard, M. Kroutchev acceptait l'invitation et proposait au président Eisenhower de se rendre à son tour en U.R.S.S. Des négociations furent engagées au niveau des ambassadeurs pour mettre au point les détails de cet échange. M. Herter avait manifestement renoncé à tout espoir d'aboutir à un accord à Genève mais il continua cependant à jouer le jeu, tout en informant ses collègues alliés de ce qui se préparait. M. Gromyko se trouvait sans doute dans la même situation et une histoire apocryphe (trop belle pour être vraie) décrit la surprise des deux ministres lorsqu'ils découvrirent, par des sondages prudents au cours d'un tête-à-tête, qu'ils étaient tous les deux dans la confidence.

Il y eut rapidement trop de gens au courant de l'affaire (M. Eisenhower a qualifié ce secret d' « *un des plus mal gardés depuis longtemps* ») et il fallut la révéler au monde avant même que la conférence de Genève aboutît à sa décevante conclusion.

Les raisons qui ont poussé le président Eisenhower à lancer son invitation sont multiples et il est probable qu'elles ne seront pas toutes connues avant longtemps. Il y eut d'abord le fait que M. Dulles n'était plus là pour imposer son intransigeante vision morale des rapports internationaux, et que M. Herter, qui ne plaçait aucun espoir dans la conférence de Genève, était partisan de l'invitation. Il fallait absolument faire quelque chose pour réduire la tension et une visite de M. Kroutchev aux Etats-Unis pouvait y contribuer. On savait d'ailleurs que M. Kroutchev désirait ardemment une telle invitation.

D'autre part, la plupart des personnalités de premier plan qui s'étaient rendues au cours des derniers mois en U.R.S.S. insistaient pour que le président du Conseil soviétique fût invité à voir l'Amérique de ses propres yeux. La liste comprenait M. Macmillan, M. Stevenson, le gouverneur Harriman, les neuf gouverneurs d'Etat invités en groupe à Moscou et le sénateur Humphrey, qui eut une longue conversation avec M. Eisenhower pour le convaincre d'inviter M. Kroutchev. M. Nixon était également favorable à un tel geste et, bien qu'il ait été exclu des délibérations qui précédèrent la décision, son voyage prit rapidement l'allure d'une démonstration de la façon dont les Russes pouvaient recevoir un dignitaire américain de haut rang. M. Kroutchev ayant déjà son invitation en poche, il était normal qu'il fît le maximum pour rendre le séjour agréable à M. Nixon.

Le goût du pouvoir

Plus importante encore, peut-être, est l'image que le président semble se faire de lui-même à mesure qu'il approche de la fin de son mandat. Rien de ce qu'il a fait jusqu'ici n'a entamé sa popularité, mais ce qu'il va faire

→

(1) Derrière eux, M. Milton Eisenhower, le frère du président, qui accompagnait M. Nixon en U.R.S.S.

→

dans l'année qui vient pourrait l'augmenter encore. La chronique de son administration — qui s'est étendue sur une période assombrie par la perspective d'une guerre nucléaire — reste à écrire. La paix est un mot magique et un geste spectaculaire en faveur de la paix assurerait à l'administration Eisenhower une place de choix dans l'histoire des Etats-Unis.

Qui plus est, le président semble connaître un regain de vitalité et de confiance. Alors que de plus en plus de peuples paraissent heureux de remettre leur destin entre les mains d'un seul homme, M. Eisenhower commence à goûter le pouvoir qui a toujours été le sien mais qu'il n'a que trop rarement utilisé.

Dans sa conférence de presse de la semaine dernière, il a clairement indiqué qu'il était personnellement responsable de l'invitation adressée à M. Kroutchev.

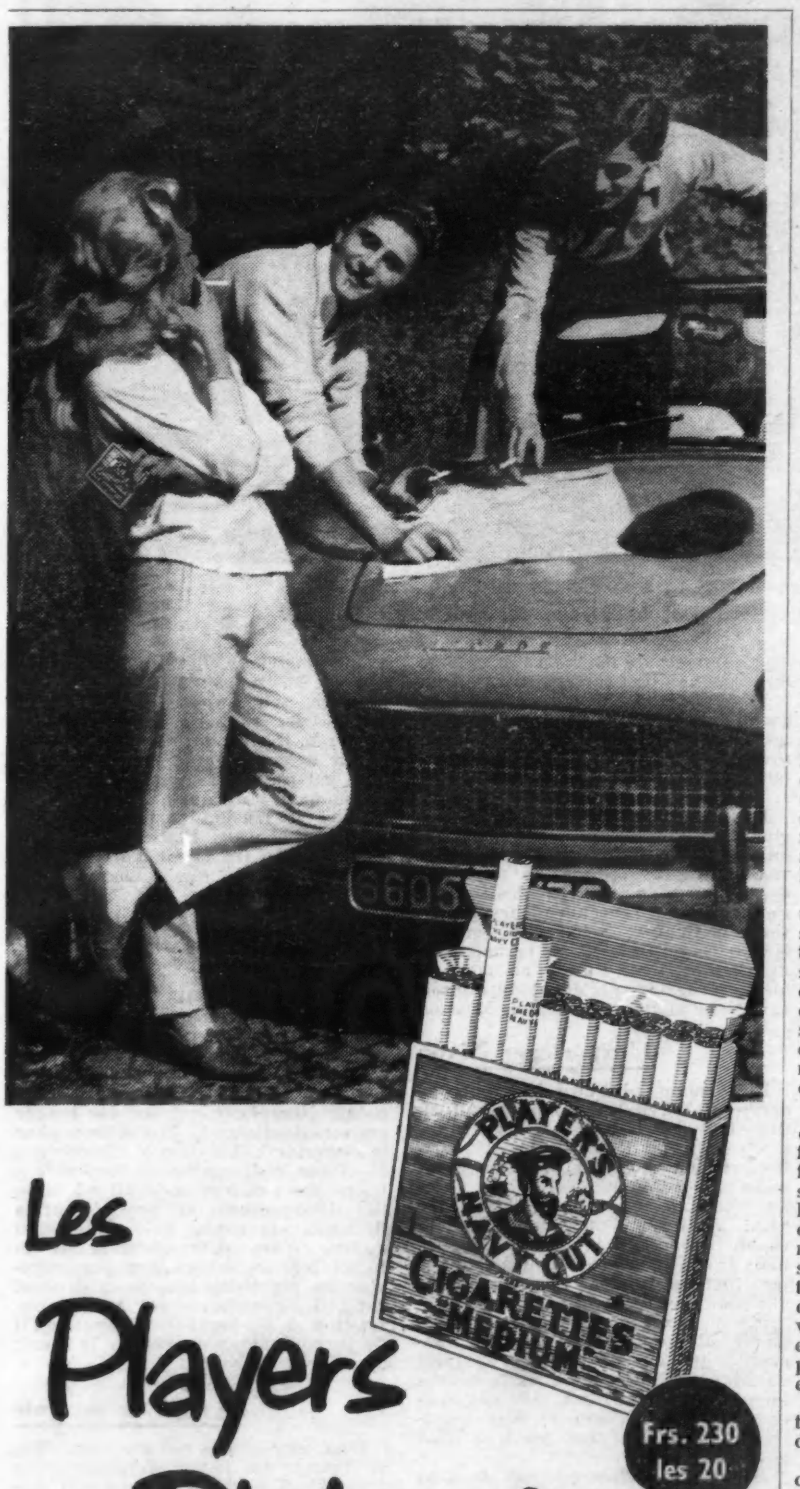
« *Il y a quelque temps déjà,* a-t-il dit, *j'avais suggéré au Département d'Etat qu'une visite de ce genre pourrait être utile dans le cadre de nos efforts pour dégeler un peu nos relations avec l'Union Soviétique. Nous avons étudié la question et, au début de juillet, j'ai entamé la correspondance qui devait finalement aboutir à un accord.* »

Malgré l'euphorie qui règne dans tout le pays depuis cette conférence de presse, personne n'attend beaucoup de résultats concrets des rencontres à deux qui vont avoir lieu. M. Nixon lui-même estime qu'elles ne provoqueront aucun changement substantiel de la politique soviétique. D'autre part, comme le suggère l'organisation du « voyage d'apaisement » que M. Eisenhower doit faire en Europe à partir du 26 août, ces rencontres risquent d'aggraver encore les tensions déjà perceptibles dans l'Alliance occidentale.

Le voyage d'un président du Conseil soviétique aux Etats-Unis est cependant un événement si considérable que chacun a tendance à oublier les problèmes qu'il soulève — ou ceux qu'il ne pourra résoudre — pour ne voir que l'importance du geste. C'est un peu comme si le roi d'Angleterre avait invité Napoléon à Londres alors que la France poursuivait son mouvement d'expansion en Europe.

Enfin, au moment où la rigueur idéologique semble reculer peu à peu en U.R.S.S. devant un souci plus traditionnel des besoins de l'individu, certains se demandent si M. Kroutchev, dont les initiatives sont toujours imprévisibles, ne saisira pas l'occasion de son voyage aux Etats-Unis pour annoncer une décision ou faire un geste d'une portée considérable.

SYDNEY G. COOPER.



Les Players Plaisent

LES PLUS RÉPUTÉES DES CIGARETTES ANGLAISES

WASHINGTON-MOSCOU

Sans classes

● *Sur le premier dialogue russo-américain, engagé par M. Nixon, voici l'analyse d'Alfred Sauvy.*

« L'*IDEAL de prospérité pour tous est dans une société sans classes* », a annoncé sans sourciller le président Nixon à Moscou, ajoutant que les Etats-Unis en sont fort proches.

Sans laisser à ses auditeurs le temps de reprendre leur souffle, il enchaîna ainsi : « *La caricature du capitalisme, société pillarde et monopoliste, est aussi définitivement démodée, en ce qui concerne les Etats-Unis, que la charrue de bois.* »

En matière d'action persuasive sur l'adversaire, il y a deux techniques bien connues, le choc et l'infiltration, l'ours et le serpent. Si le chef républicain avait employé la terminologie marxiste, parlant notamment de rapports de production, de plus-value, d'aliénation, et de contradictions internes, il aurait pu habilement combiner les deux méthodes. C'est la première qu'il a choisie, suivant sans doute son tempérament plus encore que les conseils prodigués avant son voyage par les spécialistes américains de l'Union soviétique.

L'effet de choc produit n'est pas douteux, mais il n'est pas prouvé que le résultat ait été celui qui était cherché. Les dirigeants soviétiques ont été trop heureux de reproduire des phrases aussi... choquantes, faciles à commenter.

Deux questions

Mais laissons de côté les ouailles d'un jour de Nixon pour nous retourner sur nous. Ayant été nous-mêmes quelque peu éberlués en Occident, du moins par la seconde saillie, nous pouvons nous poser deux questions :

— Que faut-il croire de ces affirmations, que faut-il penser de la société américaine sur ce point ?

— Nixon a-t-il été sincère ?

A cette seconde question il faut répondre affirmativement, même en faisant la part de l'esprit de bluff et de défi.

Tout d'abord, il est bien difficile à tout propagandiste de rester délibérément en dehors de son champ. Il est tellement plus commode d'infléchir sa conscience et d'éviter les criailleries de cette insupportable ronchonneuse que peu d'hommes résistent à leurs propres accents et à leur entourage.

L'absence de classes est, du reste, un dogme si répandu aux Etats-Unis, si admis, que seul un exceptionnel tempérament de non-conformiste peut s'en évader. Des bancs de l'école aux colonnes de la « Chicago Tribune », des discours politiques aux conversations courantes, cette idée roule et circule, aussi peu contestée que la rotondité de la terre ou la place du cœur à gauche.

Bien des apparences lui donnent corps : habillé chez le même confectionneur que le patron, le chauffeur échappe aussi bien à l'obséquiosité du serviteur qu'à l'insolence de l'affranchi, stade que l'Europe occidentale n'a pas encore atteint au même degré. Le poids des siècles est si léger là-bas que, malgré les sinistres prédictions de Mirabeau, l'ordre de Cincinnatus n'a pas créé de nouvelle noblesse. Quoique rares, les exemples d'ascension rapide ne sont pas exceptionnels et chacun d'eux est soumis à un fort éclairage direct.

Et dans une certaine mesure, si tout le monde y croit, la fiction ne devient-elle pas réalité ?

Attention ! Dans une société sans classes, l'enfant doit avoir toutes les chances de s'élever aussi haut que ses dons naturels le lui permettent. Si l'hérédité est ce qu'elle est, c'est-à-dire moins qu'on ne le croit, le milieu doit être neutre. L'existence des classes, ce n'est pas l'inégalité des revenus ou des fortunes (et dans ce cas les Etats-Unis en seraient fort loin), mais la transmission des places supérieures d'une génération à l'autre. Qu'en est-il sur ce point ?

Selon les enquêtes de Princeton et de N.O.R.C., l'enfant d'ouvrier (semi-qualifié ou manœuvre) a 76 chances sur 100 d'être ou plutôt de rester un manuel, 11 chances sur 100 de devenir un col blanc et 13 chances seulement de monter plus haut. C'est peu dans un pays où, d'une génération à l'autre, la composition professionnelle se change notablement au profit du tertiaire.

Nous sommes loin, par conséquent, de l'égalité au départ qui consacrerait la société sans classes. Au coût des études supérieures s'ajoutent la fortune, les relations, etc. Dès lors il importe peu que les hommes des classes supérieures ne se sentent aucun esprit de classe. Dirigeant tout, la presse et les ondes, ils s'immunisent, de façon très efficace, contre les voix de la misère populaire. Comme chez nous, la barrière sociale est moins dressée entre le salarié et le propriétaire qu'entre le manuel et le reste de la société.

Tant qu'il y aura papa

L'argent n'est certes pas tout : bien que les statistiques de mobilité sociale fassent étrangement défaut en Union soviétique, nous pouvons supposer sans danger, et même sans lire Doudintsev, que le fils du directeur d'usine ou du dignitaire du parti a plus de chances de parvenir aux étages supérieurs que le garçon du kolkhoze ou de l'usine. Les Soviétiques redoutent d'ailleurs tant la stratification qu'ils introduisent dans l'enseignement supérieur des quotas propres à faire hésiter les enseignants français les plus avancés et exploser notre chère association des agrégés.

L'égalité sociale absolue au départ n'est d'ailleurs pas réalisable tant que subsistera la famille conjugale, tant qu'il y aura papa, c'est-à-dire assez longtemps encore.

Mais enfin, statistiques en main et arguties en tête, Nixon pourrait encore discuter sur la question de classes, si latitude lui était donnée. En revanche, sa froide exécution du capitalisme de monopole coupe un peu la respiration. Le pétrole n'est pas au stade artisanal, semble-t-il, non plus que les industries chimiques ou la construction automobile. Si peu qu'ils soient portés à l'humour, les économistes ont trouvé l'expression de « concurrence imparfaite », si savoureuse qu'elle leur vaut cette fois l'épithète si éculée de « distingués ».

Le capitalisme américain est, à vrai dire, bien différent de celui que conçoivent les Soviétiques. S'il subsiste aux Etats-Unis un prolétariat et surtout un sous-prolétariat, même blanc, l'ouvrier d'usine (et même le chômeur classé) est loin d'être le forçat de la faim ou le galérien de la légende. Kroutchev lui-même doit avoir, là-dessus, des idées d'enfant.

A l'échelon le moins élevé...

Le drame est que toute évolution hors des chemins marxistes est démoniaque. Il ne faut pas que le capitalisme s'humanise, parce que cette humanisation provoquerait l'écroulement d'une doctrine. Plus d'un capitaliste travaille à rassurer M. Kroutchev. C'est lui le bon samaritain, c'est lui l'homme édifiant, car il joue correctement le rôle qui lui a été assigné.

La bombe Nixon peut, malgré sa maladresse, provoquer toute une réaction d'autodéfense qui peut être aussi une marche vers la réflexion. L'Union soviétique est parvenue assez haut aujourd'hui, est assez sûre d'elle pour pouvoir changer de méthode. Le béton intérieur est suffisamment durci pour qu'on puisse enlever le coffrage, c'est-à-dire le rideau de fer.

Pour atténuer les antagonismes et réduire les risques de la plus grande catastrophe de tous les temps, « une conférence à l'échelon le plus élevé » est l'objectif souhaité des deux côtés du rideau. Personnellement je n'y crois guère et préconise plutôt *une série de conférences à l'échelon le moins élevé*, c'est-à-dire de conversations entre ouvriers des deux camps, entre industriels, entre professeurs, entre paysans. Les bombes se désamorceront comme par enchantement, les fusées rouilleront dans leurs dépôts, lorsque seront établies entre les hommes des *communications*.

Et si cette grande ouverture était décidée, nos enfants rougiraient de honte, en pensant à la façon dont nous avons joué avec le sort de six cent mille années de civilisation.

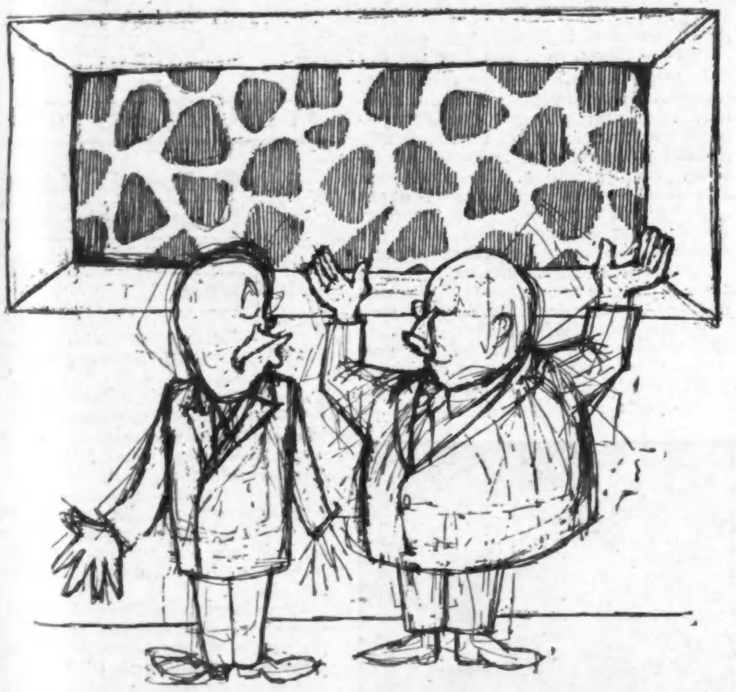
ALFRED SAUVY.

POUR QU'ILS PARLENT VRAIMENT...

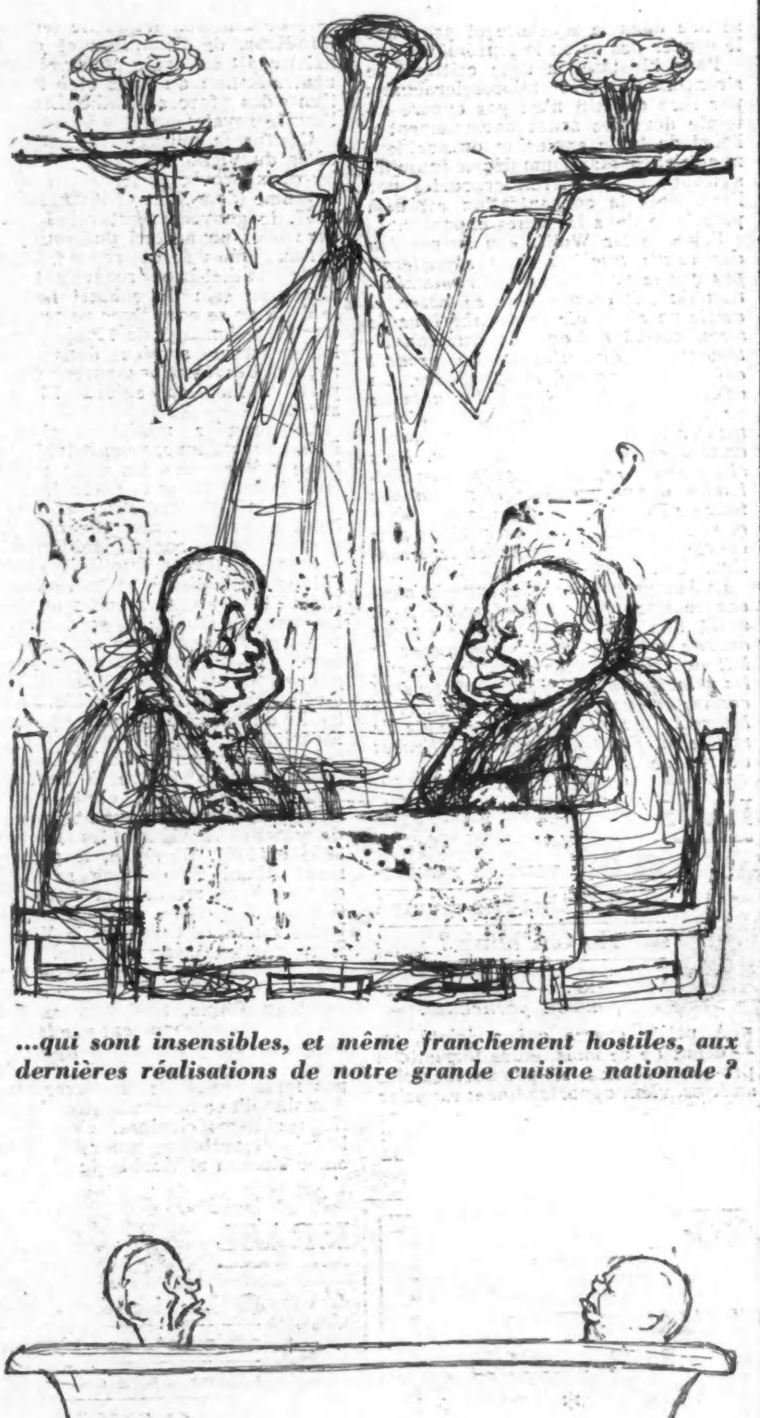
par TIM

Ike et K. vont se rencontrer bientôt. Mais, hélas ! ce sont des hommes primitifs et leur rencontre est bien mal préparée. Le gouvernement français a marqué son appréhension et ses réserves. Elles sont fondées sur une note du Service d'Action psychologique que Tim traduit ici.

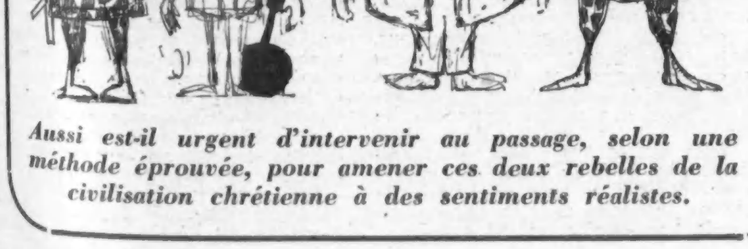
Comment faire confiance à des nations neuves où les militaires sont, de nos jours encore, ignoblement soumis au pouvoir civil ?



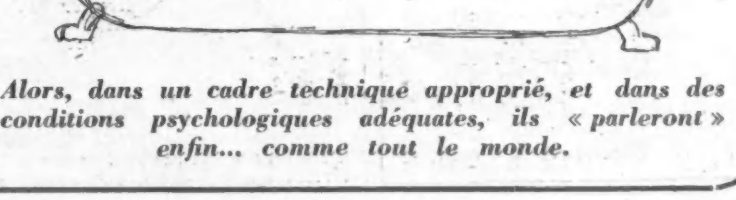
...à des hommes qui ne savent pas apprécier l'art « para-moderne » français et n'en comprennent pas la profonde poésie ?



...qui sont insensibles, et même franchement hostiles, aux dernières réalisations de notre grande cuisine nationale ?



Aussi est-il urgent d'intervenir au passage, selon une méthode éprouvée, pour amener ces deux rebelles de la civilisation chrétienne à des sentiments réalistes.



Alors, dans un cadre technique approprié, et dans des conditions psychologiques adéquates, ils « parleront » enfin... comme tout le monde.

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

O.N.U.

Les experts engagent la lutte contre l'empoisonnement radioactif du lait.

GENÈVE. — *De notre correspondante particulière.*

LES expériences atomiques risquent-elles de transformer le lait en un poison redoutable ? C'est ce que vient d'étudier à Genève, sous l'égide de l'O.N.U., un « comité de l'hygiène du lait » composé d'experts des Etats-Unis, de l'U.R.S.S., du Canada, de l'Inde et de plusieurs pays d'Europe occidentale.

Deux rapports du Dr Arthur Wolff, chef du service de prévention radiologique au Département de la Santé publique américain, ont servi de base à la discussion (qui s'est déroulée à huis clos):

Parmi les radioéléments libérés par les explosions nucléaires, le plus dangereux est le strontium-90 qui, transmis à l'homme par le lait des vaches, se fixe dans le squelette et provoque le cancer des os ou la leucémie.

Pour l'instant, la dose critique de strontium-90 (176 micromicrocuries par litre de lait) n'est pas encore atteinte dans les zones normalement à l'abri de toute explosion ou accident nucléaire, le maximum décelé jusqu'ici s'élevant à 19 micromicrocuries par litre. Mais la concentration est déjà plus forte dans les zones exposées.

Selon le Dr Wolff, « *la suspension des essais nucléaires ne signifierait pas que le problème de la contamination du lait cesserait de se poser. Il existe un réservoir stratosphérique de strontium-90 qui augmentera graduellement les quantités de ce produit déjà incorporées à la biosphère. On admet généralement que les niveaux de strontium-90 continueront d'augmenter au cours des dix prochaines années et diminueront ensuite. Mais si les essais reprennent, il faudra s'attendre à une nouvelle élévation des taux de strontium-90 dans le lait, ainsi que de certains isotopes à période plus courte comme l'iode*-131 *et le strontium-89* ».

Le danger, précisent les experts, n'est encore que potentiel. « *D'autre part,* a dit l'un d'eux, *s'il n'existe encore aucune méthode pour débarrasser le lait des radioéléments qu'il contient, les principes d'une telle opération sont connus et quelques mois de recherche intensive permettraient sans doute de mettre au point des moyens efficaces de rendre le lait inoffensif.* »

LAOS

Que veut le mouvement Pathet-Lao appuyé sur Ho Chi Minh ?

VIENTIANE. — *D'un correspondant particulier.*

LA petite guerre qui a éclaté, au début de ce mois, entre formations pro-communistes et pro-occidentales au Laos, vient opportunément rappeler à MM. Kroutchev et Eisenhower que tout *modus vivendi* entre les deux « super-grands » est à la merci d'un troisième « grand » : la Chine.

(A.P.)

M. PHOUI SANANIKONE
Deux ministres indésirables

A la conférence de Genève de 1954, le Laos s'était engagé à la neutralité. Une commission tripartite (composée d'Indiens, de Canadiens et de Polonais) avait été créée pour veiller à la neutralisation du Laos et à l'intégration des forces Pathet-Lao dans l'armée royale.

Ces forces, qui s'étaient battues aux côtés du Vietminh, contrôlaient alors les deux provinces septentrionales du royaume (Sam-Neua et Phongsaly). En 1957, le gouvernement royal conclut avec elles un accord politique.

Aux termes de cet accord, les militants Pathet-Lao recevaient deux sièges au sein du cabinet laotien et le droit de se constituer en parti politique, en échange de l'intégration de leurs forces armées dans l'armée royale. Des élections eurent lieu. Le parti Pathet-Lao enleva 13 sièges sur 21.

Le premier ministre actuel, M. Phoui Sananikone, rompit toutefois la trêve : il expulsa les deux membres Pathet-Lao de son cabinet, frappa leur parti d'interdiction et mit fin, l'année dernière, aux pouvoirs de la commission de contrôle tripartite.

En même temps, il sollicita et obtint l'aide économique et militaire des Etats-Unis (le Laos reçoit plus de dollars par tête d'habitant qu'aucun autre pays) et fit savoir que son gouvernement, s'il était attaqué, appellerait les puissances de l'O.T.A.S.E. (O.T.A.N. du Sud-Est asiatique) à l'aide. La neutralité du Laos était devenue purement théorique.

Le soulèvement Pathet-Lao, qui faillit aboutir (grâce à l'appui du Vietnam-Nord) à la chute de Sam Neua, semble avoir pour but principal de remettre en vigueur les accords de 1954 et 1957. D'avance, le gouvernement Phoui Sananikone se déclare opposé à ce retour aux accords de Genève. Il préfère saisir les Nations Unies où ni la Chine ni le Vietnam-Nord n'ont voix au chapitre.

Les vacances prolongées que le président Ho Chi Minh passe actuellement en Chine, très loin de Pékin, excluent pour le moment que le conflit s'aiguise. Le style des rapports est-ouest, en Extrême-Orient, n'en reste pas moins celui de la guerre froide. A moins d'une normalisation des relations sino-américaines, c'est là une lourde hypothèque pour la détente entre Moscou et Washington.

FABRIQUE
DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES
POUR MONTRES

J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76

Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

ISRAEL

Les immigrés nord-africains se plaignent d'être « des citoyens de seconde zone ».

TEL-AVIV. — *De notre correspondant particulier Maurice Politi.*

IL y a une semaine, tandis qu'une pluie de briques et de bûches enflammées s'abattait du haut des toits sur les forces de police qui « nettoyaient » le quartier de Wadi-Salib, à Haïfa, un hurlement retentit à l'intérieur d'une maison, « *Je vous tuerai tous* », et pour la première fois dans l'histoire des luttes sociales d'Israël, un coup de feu fut tiré par un Juif contre d'autres Juifs. Il ne blessa personne mais cette détonation dans la nuit déchirée par les cris des femmes et les ordres brefs des policiers obligeait l'opinion publique israélienne à ouvrir les yeux sur un problème qui peut menacer l'avenir de l'Etat juif : celui de l'assimilation des immigrants « orientaux » et plus spécialement nord-africains.

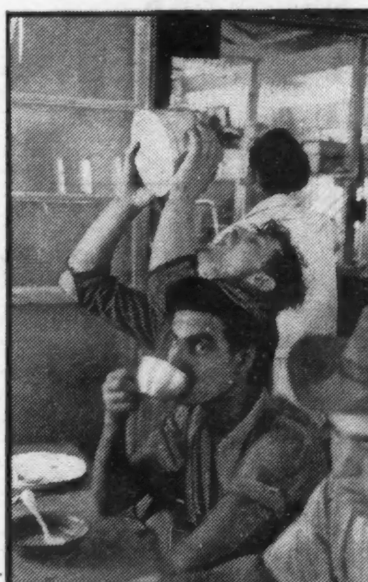
Y a-t-il en Israël une discrimination à l'égard de certains immigrants ? Y a-t-il des citoyens de seconde classe qui seraient les Juifs d'origine asiatique et africaine ?

Ben Haroch, leader de la colonie marocaine (l'homme qui a tiré contre la police à Wadi-Salib), est catégorique. Les Marocains, dit-il, sont opprimés par la population d'origine européenne et par les autorités. Ils sont envoyés dans les régions arides et peu développées tandis que les immigrants de Pologne et de Roumanie sont les premiers à recevoir logement, terre ou emploi.

Il cite des dizaines de cas de discrimination flagrante. ans tous les nouveaux villages, les emplois administratifs sont confiés par priorité à des « européens ». Il suffit d'être d'origine nord-africaine pour être accueilli dans les administrations avec dédain. Un immigrant tunisien « blond comme un Norvégien » se plaint d'être décrit sur son passeport comme « brun aux yeux noirs ». « *Lorsque j'ai protesté,* dit-il, *on m'a répondu que puisque j'étais de Tunis, je devais être brun.* »

La discrimination est un fait incontestable. Beaucoup plus qu'à des rivalités ethniques, elle est due au remplacement de la lutte sociale traditionnelle par un conflit entre les anciens immigrants et les nouveaux arrivants — ceux-ci oubliant souvent que les premiers ont lutté pendant des dizaines d'années pour atteindre un niveau de vie relativement élevé.

« *Que nous le voulions ou non,* m'a dit un haut fonctionnaire, *l'administration, le commerce, l'industrie, sont aux mains des Juifs de Pologne et de Russie qui sont arrivés ici les premiers. Quand un immigrant arrive de Lublin ou de Lodz, il se rend chez un compatriote et obtient un emploi de*



(Magnum)

UN GROUPE D'IMMIGRÉS NORD-AFRICAINS
Le premier coup de feu

préférence à un immigrant d'Irak ou du Maroc. C'est sans doute injuste, mais nous n'y pouvons rien. »

« *Nous sommes des Français, nous, non des moricauds comme les Irakiens et les Yéménites* », m'ont dit plusieurs Juifs marocains, et cette phrase illustre bien l'une des causes profondes de leurs difficultés. Désireux de se différencier des Arabes à Fez ou à Casablanca, les Juifs du Maroc découvrent avec amertume en Israël que la culture française dont ils s'enorgueillissaient est médiocrement estimée.

Il faudra sans doute plus d'une génération pour permettre à tous ces hommes de s'intégrer totalement à la nouvelle nation israélienne et cette fusion ne sera possible que si leurs difficultés sont comprises par les « autres ». Or cette compréhension, pour l'instant, manque totalement en Israël.

(Keystone.)

M. H. F. VERWOERD
« Les cigarettes Rembrandt annoncent... »

AFRIQUE DU SUD

Nouvelle forme de la lutte antiraciste : la révolte des consommateurs.

JOHANNESBURG. — *De notre correspondant particulier.*

LA firme de cigarettes Rembrandt vient de faire publier dans tous les journaux sud-africains un placard d'une demi-page ainsi rédigé : « *Les hommes de bien sont informés que toute personne qui qualifiera le Groupe Rembrandt de « politiquement contrôlé » sera poursuivie pour avoir insinué que ce groupe soutient une politique défavorable à certains de ses clients.* »

C'est la première réaction publique d'un des industriels sud-africains dont les produits sont boycottés par la population noire depuis plus d'un mois.

A la fin de juin, le Congrès National Africain (dont cinq dirigeants viennent de se voir interdire pour cinq ans toute participation à une réunion publique) avait décidé, pour protester contre la politique de ségrégation raciale du gouvernement nationaliste du Dr Verwoerd, d'appeler la population africaine à boycotter les produits d'un certain nombre de firmes nationalistes. La liste comprenait plusieurs marques de cigarettes (toutes fabriquées par le groupe Rembrandt), deux marques de conserves de poisson, une marque de nourriture pour le bétail, une chaîne de magasins de confection pour hommes et une usine de vêtements. Les Africains étaient également invités à ne plus acheter de pommes de terre pour protester contre l'utilisation des prisonniers africains comme travailleurs forcés dans les campagnes.

Depuis le début du boycott, pas une seule pomme de terre n'a été vendue dans les banlieues africaines et des milliers de sacs pourrissent dans les entrepôts.

Pour la première fois, le succès d'une campagne lancée par le Congrès National Africain a largement dépassé les frontières de l'Union Sud-Africaine. Pour appuyer la lutte des Sud-Africains, trois îles de la Fédération des Caraïbes (Jamaïque, Barbade et Grenade) et le Ghana ont décidé de suspendre toutes leurs importations en provenance de l'Union. Au Cap, de nombreux chargements de fret destinés au Ghana ont dû être arrêtés et des télégrammes arrivent chaque jour pour annuler des commandes.

Les leaders des syndicats du Kenya, du Tanganyika, de l'Uganda et du Zanzibar ont décidé d'autre part de

• СВЕТ-ЭКСПРЕСС • MUNDO-ESPRESSO • العالم - المعجل •

Des correspondants de « L'Express » dans le monde

tenir une conférence le 15 août pour organiser un « boycott total » des produits sud-africains.

Cette réaction de l'arrière-pays noir risque de fermer aux exportateurs d'Afrique du Sud un marché de plusieurs milliards de francs sur lequel ils régnaient jusqu'ici — selon les termes de l'un d'eux — « *sans avoir à se soucier de la concurrence étrangère* ».

ALLEMAGNE

● Ce que les jeunes Allemands savent de l'hitlérisme.

BONN. — *D'un correspondant particulier.*

« L'HITLERISME ? *C'était une espèce de mouvement pour le renouveau national et la lutte antibolcheviste. Il a construit les autostrades et supprimé le chômage. Et puis il a aussi commis des fautes.*

— Lesquelles ?

Silence. L'immense majorité des moins de 20 ans, en Allemagne occidentale, n'en savent pas plus long sur l'époque hitlérienne. C'est ce que vient de déterminer un sondage auprès des lycéens d'Allemagne fédérale.

Les autorités scolaires se déclarent impuissantes à remédier à cette situation. Leurs efforts, déclarent-elles, même lorsqu'ils sont soutenus par le corps enseignant (ce qui n'est pas toujours le cas), se heurtent aux objections des associations de parents d'élèves. C'est pourquoi le ministère fédéral de l'Education prépare un appel aux parents, leur demandant de dissiper l'ignorance de leurs enfants ou, du moins, de ne pas combattre à la maison les éclaircissements qui sont dispensés aux élèves à l'école.

Le ministère lui-même reste toutefois sceptique quant aux effets de cet appel. Déclaration d'un haut fonctionnaire de l'Education nationale :

« *Il n'est pas facile, pour les parents, de discuter l'hitlérisme à la maison. Ils veulent oublier les horreurs du passé.*

« *Un grand nombre de parents étaient plus ou moins activement liés au régime nazi. Il leur est désagréable de discuter franchement le passé et de reconnaître devant leurs enfants qu'ils se sont trompés.*

« *Même lorsqu'ils abordent le sujet, les parents cachent à leurs enfants l'étendue réelle des atrocités nazies. Dans de nombreuses agglomérations, cette attitude des parents influence le corps enseignant et lui impose une grande retenue.*

« *Les parents craignent en effet que les enfants ne se révoltent contre la génération qui a laissé des choses semblables se produire.* »

La période 1933-1945 demeure donc un « trou noir » pour les adolescents. Conséquence : l' « Union des Etudiants nationaux » peut exiger dans son bulletin des mesures « *assurant la santé de la race* », proclamer son « *malaise devant la persécution de prétendus criminels nazis* » et organiser des commandos contre les étudiants démocrates tout en niant toute parenté avec l'idéologie nationale-socialiste.

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter en TIMBRAGE

CHEZ UN SPECIALISTE

★

IMPRIMERIE LEBHAR

35, rue des Trois-Bornes

PARIS - 11e

Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

ANGLETERRE

● La presse britannique se déchaîne à propos de la prochaine naissance royale.

LONDRES. — *De notre correspondant particulier.*

LORSQUE la reine Victoria donna naissance à son premier enfant, en 1840, elle écrivit à son oncle Léopold, roi des Belges, qui lui avait envoyé un mot de félicitations :

« *Je crois, mon cher oncle, que vous ne pouvez souhaiter réellement me voir devenir « maman d'une famille nombreuse ». car vous comprenez comme moi, j'en suis sûr, les inconvénients que présenterait pour nous tous, et particulièrement pour le pays, une nombreuse famille, sans parler des épreuves que cela m'imposerait à moi-même. Les hommes imaginent mal à quel point il est pénible à une femme d'en passer par là trop souvent.* »

La reine Victoria devait avoir neuf enfants.

La reine Elizabeth n'a sans doute pas les mêmes appréhensions que son aïeule et les journalistes britanniques, en tout cas, ne les ont pas pour elle. C'est sur toute la largeur de leur première page et avec des titres comme « *Nous sommes enchantés, Madame* », que les journaux ont annoncé la naissance d'un troisième enfant royal pour la fin du mois de janvier.

Pendant son voyage au Canada, la reine s'était montrée fatiguée et avait même été prise, un jour, d'un malaise. Les Anglais s'étaient indignés de ce qu'on lui imposât des épreuves trop lourdes, s'en prenant au cabinet et à l'entourage qu'ils accusaient de ne pas assez ménager la santé de la souveraine. Ils ont oublié leurs griefs en apprenant qu'Elizabeth elle-même avait insisté pour terminer sa tournée officielle en tenant secrète sa prochaine maternité.

Dans le flot d'informations et de commentaires sur l'événement qui a envahi la presse pendant deux jours, l' « Observer » a relevé quelques perles dont on ne pourrait trouver l'équivalent que dans la presse française à l'occasion du Tour de France :

● « *Les enfants grandissent aussi vite à Buckingham Palace que n'importe où ailleurs.* »

● « *Quelles sont les chances que l'enfant soit un garçon ou une fille ? Selon les docteurs, elles sont à peu près égales.* »

● « *Si c'est un garçon, m'a dit un expert en généalogie royale, je pense qu'il s'appellera Andrew, comme son grand-père paternel, le prince Andrew de Grèce.* »

TWO MEN IN THE KNOW

NKRUMAH to visit Balmoral next week

DIEFENBAKER wanted tour cut

DELIGHTED, MA'AM

Comment

THE HAPPY EVENT

Royal baby between Jan 21 and Feb 14

'Paddle boat' sputnik in orbit

'Very happy'

I want her to visit us soon, says Nkrumah

BOAC jets for Tokio

IKE FOR LONDON ON AUGUST 28

LE « DAILY MAIL » ANNONÇANT LA NOUVELLE
« *Je crois, mon cher oncle...* »

Gère qu'une voiture avec un moteur arrière est dangereuse (« *une flèche dont l'empennage est trop lourd zigzague* »), difficile à conduire et moins commode. Chrysler offre une brochure de huit pages qui explique tous les dangers d'une voiture dont le moteur est à l'arrière. En réponse, G.M. a donné récemment une conférence de presse au cours de laquelle ses vertus ont été démontrées.

Pour les fabricants européens, l'aspect le plus important de cette controverse est que Renault, Volkswagen et Fiat, qui ont tant de succès aux U.S.A., ont été pris entre deux feux. D'autre part, Simca (importé par Chrysler) a profité du barrage de critiques contre le moteur arrière pour gagner une manche sur son plus proche concurrent, Renault. En réponse, le chef des ventes de Renault en Amérique a déclaré : « *Nous sommes plus ahuris que concernés par les prétentions de Ford et de Chrysler. Les moteurs arrière sont extrêmement sûrs et avantageux.* » Mais Renault a déjà fait de la publicité à la télévision, expliquant que les voitures avec moteur à l'arrière ont une meilleure propulsion.

De grosses sommes d'argent sont en jeu pour tous ceux qui sont concernés — fabricants américains et européens. Pendant l'année de concurrence acharnée qui va suivre, on saura d'après les ventes où il faut mettre le moteur d'une voiture dans ce pays.

ÉTATS-UNIS

● Cheval de bataille de la rentrée automobile : le moteur arrière.

NEW YORK. — *De notre correspondant particulier Sydney G. Cooper.*

LE moteur d'une voiture doit-il être à l'avant ou à l'arrière ?

Cette question, dont personne, jusqu'à maintenant, ne s'était soucié dans l'industrie automobile américaine, est soudain devenue l'objet d'une furieuse controverse entre les trois grands fabricants d'automobiles. Enjeu : les millions de dollars qui ont été investis dans les petites voitures que Detroit lancera cet automne.

La « Falcon » de Ford et la « Valiant » de Chrysler auront un moteur conventionnel refroidi par eau avec un carter en fonte, monté à l'avant. La G.M. « Corvair » de Chevrolet aura un moteur partiellement en aluminium, refroidi par air et monté à l'arrière.

Dans une campagne publicitaire sans précédent, à la presse et à la télévision, Ford et Chrysler ont déclenché une violente offensive contre la G.M. « Corvair ». On y suggère qu'une voiture avec un moteur arrière est dangereuse...

● « Paddlewheel » : un nouveau pas en avant.

NEW YORK. — *D'un correspondant particulier.*

« TOUT *va bien. La famille s'agrandit. Le nouvel enfant pèse 63,650 kg et a reçu le nom de « Paddlewheel ».*

Il s'agit du satellite « Explorer IV », dit « Roue à aubes », qui tourne depuis vendredi dernier autour de la Terre. Sur vingt-trois tentatives avouées, c'est le douzième engin américain placé sur une orbite.

Le nouveau voyageur du ciel, qui emporte un laboratoire de physique cosmique, n'est guère spectaculaire. Les radiations et les champs magnétiques intéressent moins le public que les chiens, les singes ou les lapins. Mais les savants attendent beaucoup des renseignements transmis par « Paddlewheel » pour préparer l'installation de « stations spatiales », étapes nécessaires des futurs voyages en fusée vers d'autres planètes.

Avec « Explorer IV », les Américains abordent une nouvelle étape de la recherche spatiale :

1° Leurs satellites changent enfin de catégorie. De poids mouche (une dizaine de kilos), ils deviennent poids moyens (plus de 50 kilos). L'appareillage scientifique est plus considérable, la miniaturisation mois poussée, les risques de panne réduits.

2° Huit mille cellules photo-électriques réparties sur les deux faces des quatre ailettes transformeront l'énergie solaire en électricité pour l'alimentation des appareils enregistreurs et des émetteurs. Le système peut en principe fonctionner indéfiniment et permet de réduire le volume des batteries.

3° L'augmentation du poids disponible a permis l'installation dans le satellite d'une fusée additionnelle qui, mise en marche par radio, permettra d'accélérer la course du satellite au moment voulu. « *Nous lancions des boules de billard et nous les regardions rouler*, a dit un technicien américain. *Maintenant, nous allons pouvoir souffler dessus.* » Le futur navire de l'espace sortira de ces expériences.

4° Avec son ellipse très allongée (« Paddlewheel » s'approche à 250 km. de la Terre pour s'en éloigner ensuite jusqu'à 42.000 km.), le nouveau satellite permettra d'étudier la ceinture de radiations (« ceinture Van Allen ») découverte par les premiers « Explorers » et qui s'étend entre 200 et 100.000 km. d'altitude.

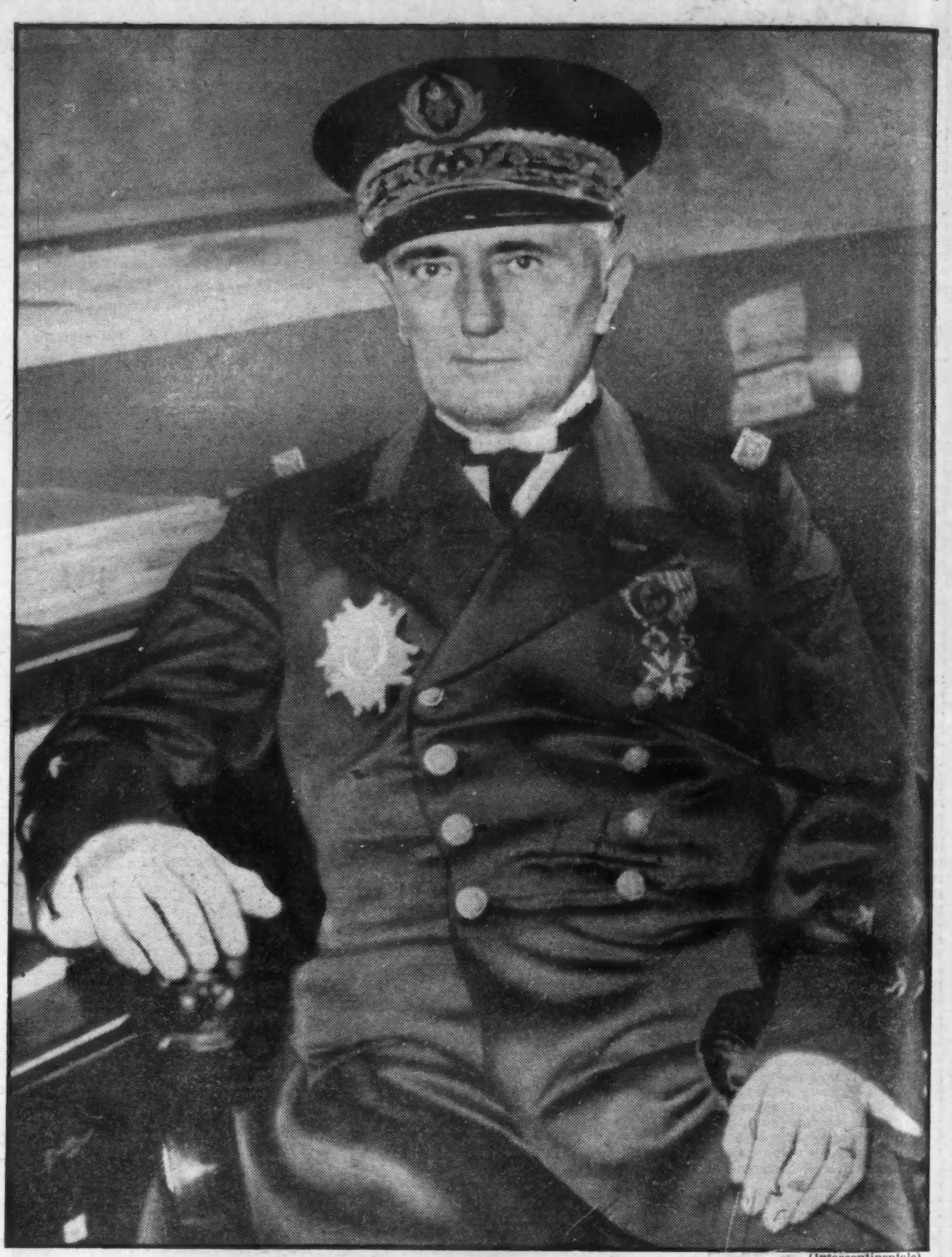
« Paddlewheel », dont le lancement était prévu pour janvier dernier, devait être suivi de deux autres engins analogues dont l'un eût tenté de faire le tour de la Lune et l'autre le tour de Vénus. Cette dernière sera de nouveau proche de la Terre en janvier prochain.

PÉTAIN (IV)

L'engrenage

Le jour où Pétain pouvait opérer le retournement qu'il avait laissé prévoir, il y a renoncé. Pourquoi ? Comment la France a-t-elle perdu une deuxième fois la bataille en 1942 ? Le général Serrigny poursuit son récit.

Collaborateur et ami de Pétain, le général Serrigny a consigné au jour le jour, pendant trente ans, ses mémoires (*). Après avoir présenté l'heure de Verdun entre 1914 et 1918, il décrit l'heure de Montoire, et raconte les événements tels qu'il en a suivi le déroulement, de l'intérieur, à Vichy. C'est une terrible histoire.



DARLAN, PRÉSIDENT DU CONSEIL.
« J'accepterai toute combinaison que le chef d'Etat jugera utile au pays. »
(Intercontinentale)

PARIS, LE 7 DÉCEMBRE 1941.

J'ai eu un entretien d'une heure avec le maréchal. Cet entretien a porté sur son entrevue avec Gœring.

Tout d'abord, un tête-à-tête entre les deux maréchaux accompagnés de leurs interprètes et lecture par le nôtre du mémorandum qu'il apportait. Après quelques prémices, le maréchal ouvre son tiroir et en extrait le document qu'il se met à me lire d'une voix très ferme, tout à fait en dehors de ses habitudes. On sentait qu'il voulait m'impressionner. Je servais en quelque sorte de cobaye destiné à le fixer sur les impressions d'un Français moyen. Le document est court (quelques pages seulement), sobre, clair, très nourri. Il débute par l'affirmation de l'impossibilité pour un chef d'Etat de gouverner sans l'appui de son opinion. Cet appui, le maréchal ne l'a plus actuellement, parce que la politique de collaboration n'a pas apporté à son peuple de résultats tangibles. Cette constatation faite, il établit le bilan de ses revendications. (...)

Arrivé au terme de sa lecture, le maréchal plonge son regard dans mes yeux, pour se rendre compte de l'effet produit. Celui-ci est excellent. « Le peuple français, lui dis-je, s'il connaissait ce document, l'approuverait pleinement. »

Le rapport du 2e Bureau

Le maréchal reprend son récit :

« La lecture de mon papier terminée, Gœring me dit : « Mais, monsieur le maréchal, je croyais que vous aviez été vaincu. — C'est vrai, mais bien des mois ont passé depuis cet événement. Nous avons inauguré une politique de collaboration et celle-ci n'est possible qu'avec une compréhension réciproque et une certaine égalité de traitement entre les partenaires. »

A l'issue de leur tête-à-tête, les deux maréchaux passèrent dans le wagon où se trouvaient les personnalités de la suite. Le déjeuner qui suivit fut cordial : on était entre militaires.

Pour la première fois depuis l'armistice, le maréchal a tenu un langage de chef. Espérons que cette entrevue marquera la première étape dans la voie du redressement national.

Par le plus grand des hasards, cette entrevue a coïncidé avec la première défaite allemande. Une nouvelle hypothèse doit intervenir dans les calculs politiques ; la victoire des Soviets. Voit-on leurs troupes déferlant sur l'Europe, après l'effondrement des armées du Reich ? Où s'arrêteraient-elles ? Le champ sera libre devant elles, puisque nous sommes désarmés, puisque les Anglais ne possèdent aucune base militaire sur le continent.

Comme moi, le maréchal est préoccupé ; il l'est même plus que moi par tempérament. Je lui fais remarquer que :

1° L'état-major allemand, s'il suit ses traditions, demandera probablement la paix au premier craquement sérieux, afin d'éviter l'invasion ;

2° L'Histoire démontre la répugnance des Russes à dépasser leurs frontières au-delà desquelles ils perdent une partie de leurs qualités militaires. Dans le cas particulier qui nous occupe, leurs armées devraient opérer avec une immense zone désertique derrière eux ;

3° Rien ne prouve enfin que les Russes, victorieux, ne modifieraient pas sérieusement leur régime.

Nous sommes en plein inconnu. Le maréchal en conclut qu'il doit éviter des gestes prématurés... ce que je lui suggère depuis longtemps.

1942. — PARIS, LE 11 JANVIER.

Le maréchal est très satisfait de l'accueil que le peuple français a fait à son message du 1er janvier. Il est vrai que pour la première fois il a osé dire la vérité, c'est-à-dire qu'il n'est pas libre et qu'on trouve des traîtres non seulement à Londres, mais aussi à Paris. (...)

Le maréchal m'a fait communiquer *in extenso* le rapport de fin d'année du 2e Bureau. Ce document, très objectif, est fort intéressant. Son auteur, le colonel Baril, n'hésite pas à formuler des conclusions qui ne plairont guère aux collaborationnistes. De trois hypothèses, dit-il, qu'on peut faire pour l'avenir, paix blanche, défaite ou victoire allemande, seule *cette dernière doit être radicalement abandonnée.*

La situation des Soviets apparaît excellente.

PARIS, LE 10 FÉVRIER 1942.

Le maréchal se montre assez satisfait des échecs anglais en Libye. Il prévoyait de grosses difficultés intérieures et extérieures dans notre Afrique du Nord, au moment du reflux des troupes germano-italiennes sur la Tunisie. Cette échéance s'éloigne. Dans quatre mois, l'été sévira sur le continent et automatiquement les opérations stopperont.

« Je crois au danger bolchevique »

Jeudi soir, long tête-à-tête avec le chef de l'Etat. Son attitude à l'égard de la Légion (1) forme le fond du débat. Je ne lui cache pas que sa récente proclamation a été fort mal accueillie par l'immense majorité des Français, et que pour ma part je ne l'ai pas comprise.

« Les clauses de l'armistice ne vous y obligeaient pas. Cet appui donné à des troupes à la solde de l'Allemagne est donc entièrement bénévole. Comment pouvez-vous vous y résigner alors que Baril vous avertit que la roue militaire tourne? Allez-vous compromettre la situation future de la France autour du tapis vert de la paix en accordant votre patronage à une organisation dont le but transparent est de vous entraîner à la guerre aux côtés de l'Allemagne au moment où celle-ci est sur le point de la perdre ?

— Mais je crois au danger bolcheviste pour la France.

— Il est certes possible, mais ce danger tout intérieur ne saurait excuser de votre part de fausses manœuvres dans le domaine international. Croyez-vous que vous le supprimerez en combattant la Russie ? Le bolchevisme a peut-être été jadis introduit en France par les Soviets, mais il a été soigneusement cultivé par les Allemands dans les années 1935 à 1940. Ne sont-ce pas eux qui en ont profité lors de leur offensive de 1940 ? N'ont-ils pas trouvé parmi ses adeptes, les meilleurs éléments de leur cinquième colonne ?

« Le bolchevisme n'est d'ailleurs pas dangereux dans un pays bien gouverné : la Turquie en a fourni la preuve. Ayez une bonne police, une petite armée solide, et vous n'aurez rien à craindre, monsieur le maréchal. »

Celui-ci ne me paraît nullement frappé de mon raisonnement. En réalité, il croit toujours à la victoire allemande et peut-être à un retournement des alliances. En outre, trop de gens désireux de lui plaire, trop d'industriels, indirectement influencés par les Allemands, trop de bourgeois inquiets pour leur fortune, viennent

(Suite page 17.)

(*) « Trente ans avec Pétain », Ed. Plon. Voir « L'Express » nos 423, 424 et 425.

(1) Il s'agit de la Légion française contre le bolchevisme qui combat avec l'armée allemande dans le secteur de Moscou. (N.D.L.R.)

Supplément pratique 4 pages

MADAME EXPRESS

Cette semaine Madame Express a :

● **Visité** deux relais aménagés sur la Côte d'Azur par l'association « Jeunesse Camping » où les jeunes peuvent être accueillis en septembre à prix modique. En fait, il ne s'agit pas de camping, mais de villas situées à Nice et au Cap-d'Ail (à 2 km. de la mer pour ce dernier, mais l'accès est direct par un sentier). Une condition : participer à la vie collective (services, organisation, distractions). Prix de journée : 975 francs. Il faut emporter draps, couverture et la carte d'identité nationale ou un passeport pour permettre une excursion en Italie (Jeunesse Camping. Relais international de Clairvallon. Avenue Scudéri à Nice. Tél. : 877-01).

● **Repéré** en roulant la nuit un cycliste qui portait une signalisation particulièrement visible. Renseignements pris, il s'agit d'un tissu spécial (taillé en brassard, ceinture ou ruban) qui brille de façon éclatante lorsqu'il reçoit la lumière des phares d'une voiture, grâce aux microns de verre qui lui ont été incorporés. (Luminette. En vente au Touring-Club de France, guichet 24, de 375 francs à 700 francs.)

● **Appris** qu'un libraire parisien se charge d'expédier directement et sans frais les livres achetés chez lui et destinés à un soldat faisant son service militaire en Algérie. (Leservoisier, 18, av. de Villiers, Paris-17e, WAG. 30-02.)

● **Conseillé** aux baigneurs ayant les oreilles fragiles l'emploi de l' « Auricular-Plug ». Ce bouche-oreille en caoutchouc ferme hermétiquement le conduit auditif sans gêner l'audition. Il écarte donc, surtout pour les jeunes enfants, les risques d'otite. Très facile à placer et à retirer, il peut être utilisé régulièrement pour éviter les bourdonnements ou simplement les sensations désagréables « d'eau dans les oreilles ». Une seule restriction : ce genre de « bouchon » ne doit pas être employé pour les plongées en grande profondeur. (180 francs la paire, en vente dans les pharmacies.)

● **Effacé** les éraflures sur la carrosserie d'une automobile en employant une peinture spéciale présentée en bombe aérosol. L'utilisation est simple : il suffit de pulvériser la peinture sur la carrosserie, aucun pistolet ou pinceau n'est nécessaire. Une seule petite difficulté : évaluer correctement l'épaisseur de la couche de peinture nécessaire, et... s'arrêter à temps. (OTOPEINT, existe dans tous les coloris de Renault, Citroën, Peugeot. 900 francs, grands magasins et drogueries.)

● **Fait réparer** en 24 heures un « transistor » japonais qu'elle avait préalablement présenté sans succès dans différentes maisons parisiennes spécialisées. La maison qui s'est chargée de cette réparation peut remettre en état rapidement les postes de radio de toutes marques étrangères, qu'il s'agisse de postes à transistors, à piles, ou piles et secteur. (Sinfonia, 68, Champs-Elysées, ELY. 53-60, ouvert en août tous les jours, sauf le dimanche, de 9 h. 30 à 23 h.)

● **Etudié** le problème de la rentrée scolaire pour les lycéens de la région parisienne. En effet, la répartition géographique n'étant plus que théorique, les enfants sont parfois affectés à des établissements éloignés de leur domicile, et tel élève de sixième qui habite la banlieue Sud devra aller suivre ses cours au nord de Paris, alors qu'un autre élève fera exactement le trajet inverse.

Madame Express a donc cherché comment remédier à une telle situation. Renseignements pris au ministère de l'Education Nationale : il est possible de procéder à des échanges entre lycéens. Il suffit pour cela de déposer au Bureau de la Scolarité (Rectorat de l'Académie de Paris - Sorbonne) les dossiers des deux enfants à « permuter », à condition, bien entendu, qu'il s'agisse d'enfants destinés à la même classe, même section, etc.

Comme il est assez rare de trouver parmi ses relations une possibilité d'échange, Madame Express se tient à la disposition de ses lecteurs : elle centralisera les demandes et pourra ainsi mettre en rapport les parents des lycéens entre lesquels cet échange est réalisable.

● **Goûté** le riz précuit et tout assaisonné vendu dans les Prisunics sous le nom de « Rizotto ». Rapidement prêt, c'est un plat très agréable et qu'on est sûr de ne pas « rater ». Il existe, pour le moment, à la tomate, au curry et au poulet. Dans le premier cas, si on ajoute un peu de tomate concentrée, c'est encore meilleur. Dans le second, il ne faut pas oublier de resaler légèrement. Excellente présentation en boite de plexiglas transparent. (160 fr. la boite de 200 grammes, pour 4 personnes.)

SÉANCE DE « TRAVAIL » AU CONGRÈS DE LA « RELAXATION »
« Une science ? Non, mais une nécessité ... » (Voir pages III et IV.)

L'envers vaut-il l'endroit ?

LA glace à trois faces est un instrument méconnu et généralement considéré comme un objet de luxe réservé aux femmes coquettes. Aussi les hôteliers français considèrent-ils comme superflu d'en munir les chambres qu'ils mettent à la disposition de leur clientèle. C'est bien dommage, et les dos au repos n'offrent pas toujours, en cette période de vacances, un spectacle très esthétique. Les négligences de la tenue ou les petits défauts physiques passent, en effet, presque inaperçus quand ils sont couronnés par un visage heureux et bronzé, et des yeux pleins de soleil estompent les faux plis d'un pantalon, ou les traces de cellulite sur une cuisse. Mais côté pile, il ne faut pas compter sur des cheveux décoiffés pour escamoter les négligences ou les erreurs. Les quelques photos que nous publions ici en sont la preuve.

Essayez donc de contrôler de temps en temps votre silhouette dans une glace multiple (il y en a généralement chez les pharmaciens ou dans les pâtisseries) et méfiez-vous des maniaques de la photographie qui vous entourent, ils risquent de vous immortaliser à l'envers... de vos intérêts.

Du Touquet à Menton,

ANTIQUITÉS

A la recherche du temps passé

● ***Ce qui est rare est cher, mais tout n'est pas rare.***

LES Français aiment les meubles anciens. Tous les ans à cette époque de l'année, des amateurs en vacances espèrent trouver loin de chez eux l'objet rare, garanti d'époque, en bon état et... pas cher !

Or, les campagnes les plus reculées sont prospectées à longueur d'hiver par des spécialistes, beaucoup plus au fait que leurs clients éventuels des prix ayant cours à Paris.

Madame Express qui a pour son compte beaucoup pratiqué « les Puces » et les « marchés à la brocante » se permet quelques conseils tirés de ses expériences personnelles, à l'usage de ceux qui comptent profiter de leurs randonnées pour effectuer des achats miraculeux.

● RELEVEZ avant de partir un plan coté de votre appartement. Les meubles de grandes dimensions ayant un cours de beaucoup inférieur aux autres, vous risquez, si vous êtes optimiste, d'acheter trop volumineux pour l'espace dont vous disposez, sous prétexte qu'il n'est pas cher.

● RENONCEZ, si on ne vous propose pas une véritable affaire », au meuble qui ne s'inscrit pas dans l'ensemble auquel il est destiné. Où le mettrez-vous ?

● RAPPELEZ-VOUS qu'il y a une mode même dans le meuble ancien et que vous payerez toujours plus cher un meuble à la mode. Par exemple : immédiatement après la guerre, les bahuts à trois portes et les tables en merisier de style Directoire s'arrachaient à prix d'or. Puis ce fut le règne du meuble anglais et du Louis-Philippe.

Il est probable que nos petits-enfants partiront à la recherche d'objets modern-style type grille de métro.

● SACHEZ que le mobilier du XVIII[e] siècle, commodes Louis XV, secrétaires Louis XVI, fauteuils cabriolets ou médaillons, est entre tous le plus apprécié. Renoncez-y si vous ne pouvez y mettre le prix.

Dans le cas contraire, achetez-le à Paris plutôt qu'en province. Vous risquerez moins de tomber sur une copie plus ou moins lourde fabriquée à la fin du siècle dernier.

● RECHERCHEZ les meubles régionaux dans leur province d'origine. La France a toujours été un pays d'ébénistes et chaque région a sa spécialité (armoires pointes de diamant dans le Rouergue, lits clos en Bretagne, armoirettes et petits meubles de bois fruitiers dans la Sarthe, etc.).

● MUNISSEZ-VOUS du « Guide Emer », guide européen de l'antiquaire et de l'amateur d'art, qui donne des renseignements très précis concernant les antiquité régionales et européennes, ainsi que des adresses d'antiquaires, brocanteurs, réparateurs de meubles anciens, de bibelots et de porcelaines. (Guide Emer, 10, rue Saint-Louis-en-l'Isle, Paris.)

● PENSEZ qu'il faut ajouter au prix d'achat les frais éventuels de remise en état et de transport.

Les premiers sont très difficiles à déterminer, mais dans la mesure du possible, faites réparer sur place. Les ébénistes parisiens sont aussi rares que débordés de travail. En revanche, s'il s'agit non pas d'une restauration, mais d'une transformation, faites-la effectuer dans la ville où vous résidez, pour pouvoir la surveiller.

● MÉFIEZ-VOUS, si par hasard vous passez les frontières, du meuble étranger, charmant sur place, mais qui n'ira avec rien de ce que vous pouvez posséder déjà, ou achetez-le ultérieurement en France.

Sans compter les difficultés prévisibles et imprévisibles soulevées par la douane.

Ce qu'il faut savoir

● On appelle meuble « ancien » une pièce de mobilier dont la fabrication remonte à plus de cent ans et meuble « d'époque » une pièce de mobilier fabriquée à l'époque de sa conception. Par exemple : un même fauteuil médaillon Louis XVI est considéré d'époque s'il a été fabriqué avant 1789 et ancien s'il a été fabriqué vers 1858.

● Les paysans ont été rendus particulièrement méfiants et, contrairement à ce que l'on pourrait croire, surestiment la valeur de ce qu'ils possèdent. Cela parce que certains antiquaires ont beaucoup pratiqué un étrange procédé qui consiste à « clouer » une antiquité.

Ils surexpertisent un meuble à vendre, ne l'achètent pas, mais éloignent de ce fait les concurrents possibles. Ils se réservent la pièce, sans bourse délier, pour le jour où ils trouveront le client particulièrement intéressé, décidé à payer le prix fort.

Le paysan une fois mis en confiance par cette expertise ne se méfie pas lorsque le même antiquaire propose d'acheter l'objet inutilisé, plus ou moins mis au rebut, dont le malin propose de l'en débarrasser moyennant un prix quelconque.

L'antiquaire sait ce qu'il fait. Le meuble expertisé au prix fort risque de rester des années sur place. L'autre remis en état, et bien présenté, trouvera acheteur au cours le plus haut.

On peut encore trouver à bon prix

● Des meubles rustiques de grandes dimensions, en particulier des tables de ferme et des bancs. Si la taille du living-room le permet, ils composent des coins repas de bon goût.

● Des armoires lingères à portes sculptées, en général immenses. L'armoire n'a de valeur que pour ses portes, lesquelles, encastrées dans une ébénisterie prise dans l'architecture même de la pièce, lui donneront une grande richesse et permettront de dissimuler bibliothèque, bar, discothèque ou, plus prosaïquement, placards.

Les plus belles sont les portes dites « pointes de diamant » que l'on trouve dans le Centre de la France.

● Des bahuts à deux corps trop hauts pour les appartements modernes. Le principe consiste à les dédoubler. Le bas sert de bahut de salle à manger ou de salle de séjour, le haut monté sur pieds reconstitués compose des armoirettes rustiques à la taille de nos demeures d'aujourd'hui.

● Des commodes toilette de style Louis-Philippe dont on transforme la partie supérieure en jardinière pour plantes vertes, le bas restant commode, ou dont on retire la partie supérieure en utilisant l'acajou pour couvrir le tiroir du haut, ce qui donne un petit meuble simple, agréable de dimensions.

● Des lits de fer Napoléon III et des couvertures au crochet en coton blanc.

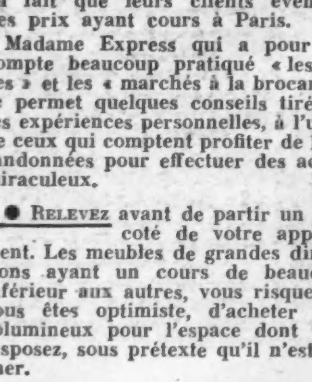
Le lit, une fois nettoyé et laqué, blanc ou noir, la couverture teinte dans un ton vif, rouge, vert ou bleu de roy composent un charmant canapé pour une maison de campagne ou la base de mobilier d'une chambre de jeune fille.

● Des bougeoirs, vases, lampes à pétrole, huiliers, etc. Nettoyés, équipés électriquement, surmontés d'abat-jour, sont toujours recherchés comme pieds de lampes.

● Des appliques extensibles, anciens supports bougies de piano. Equipés à l'électricité, pourvus d'une lampe flamme, surmontés d'un abat-jour bien proportionnés, font de ravissantes appliques de chevet.

● Des coffres Renaissance ou Louis XIII que l'on peut transformer en bureau.

En résumé, ne cherchez pas la commode de marqueterie ou le canapé-corbeille, vous les payerez aussi cher, sinon plus cher qu'à Paris. Mais n'oubliez pas qu'un antiquaire ne se double pas toujours d'un décorateur, et c'est en décorateur que vous devez penser.



SANTÉ

Un congrès très détendu

● ***Des différentes manières de se « relaxer » et des curieuses gens qui les appliquent.***

«SENTEZ bien le sol sous votre corps... fermez lentement les yeux... détendez-vous... Maintenant, pensez à vos bras... »

En venant assister pour « L'Express » au premier congrès international sur la détente et le mouvement fonctionnel qui s'est tenu à Copenha-

…ton, l… de glaces à trois faces…

…ment, je ne pen-
…si vite allongée
…prendre ma pre-
…tion… pardon,
…re » : le terme
…é, paraît-il, par
…s, de fauteuils,
…uté, n'est plus
…listes présents à
…s de 500, venus
…uropéens (sauf
…rette l'absence),
…Sud et des
…ysiothérapeutes,
…nse rythmique,
…musique, des
…eurs, mais éga-

…re conscience

…nte (je préfère
… également ad-
…eutonie ») est
…trice de Gerda
…ice du congrès,
…sse dont on a
…s bancs. Pieds
…petit tapis de
…une kinésithé-
…un médecin
…ris à prendre
…rps. Et je dois
…n'ont moi-même

…vos épaules, di-
…ice d'une voix
*…bras… à vos
…s poignets… à
…vos mains… à*

…s'écoule entre
…hrase. Je sens
…n'envahir. Il me
…immense, que
…sol. Après les
…nteur, on passe
…la langue, puis
…bes, au ventre…
…ndormir ? Non.
…Je serais inca-
…n elle a duré,
…tement bien.

…ner au chat…

*…lentement, pro-
…mme un chat »,*
…itrice.

…ire, avec appa-
…de satisfaction.
…i ont passé un
…s leur robe per-
…pour leur propre
…t sur le sol,
…, tous muscles

… des postures
…t les exercices
…nt une remar-

quable souplesse. L'après-midi, je devais voir avec ébahissement une jeune Danoise, arrivée manifestement au dernier mois de sa grossesse, s'asseoir sur une chaise près de moi, chaussures ôtées, son ventre lourd reposant sur ses jambes repliées en croix ; elle semblait parfaitement confortable dans cette position qu'un individu non entraîné ne peut pas soutenir plus d'une minute (si vous en doutez, essayez…).

Mouvements naturels

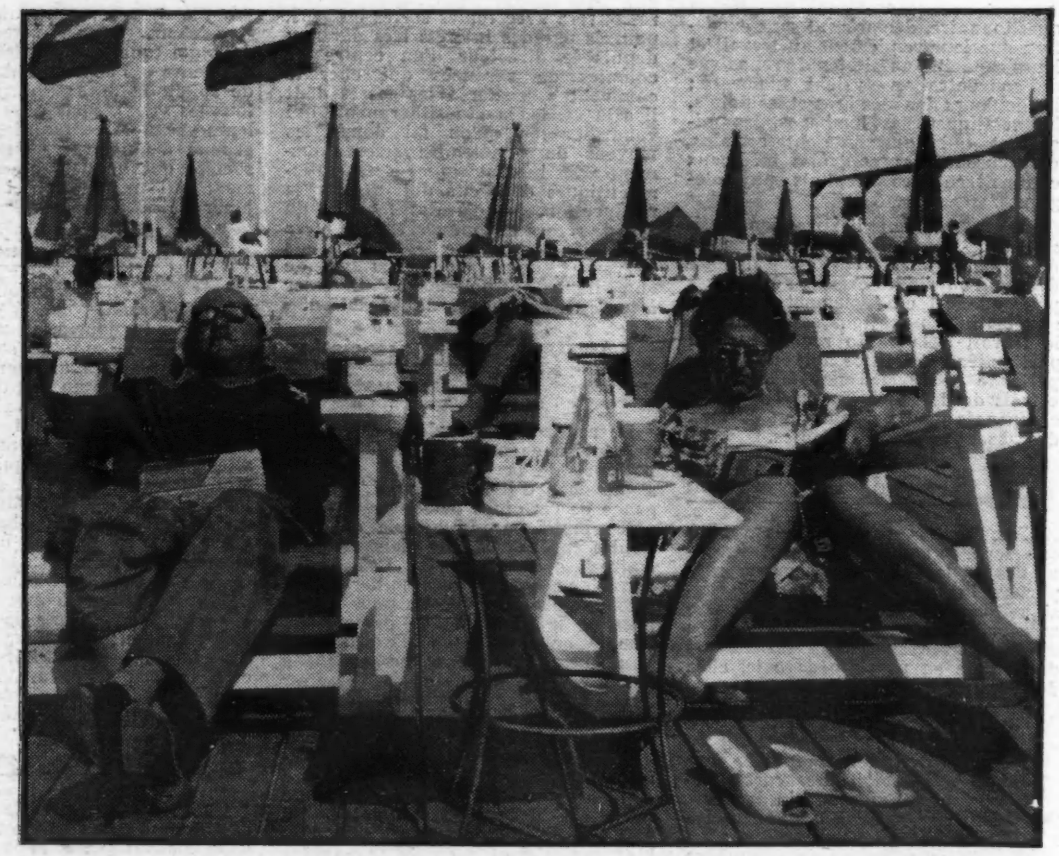
« *En somme,* demandai-je à mon conseiller médical, *pour se détendre il suffit de penser à son corps ?*

— Ceci n'est qu'un premier stade de détente, le plus simple. Mais vous avez pu vous-même constater qu'en concentrant votre esprit sur la vie de votre corps, vous ressentiez une sensation de bien-être. Les soucis s'estompent, les pensées viennent, mais au hasard, en second plan parfois, ce sont des pensées qui sont normalement refoulées par nos soucis et nos préoccupations habituelles. Il est bon qu'elles resurgissent. Gerda Alexander s'est aperçue que ses traitements de détente pouvaient agir comme des sortes de psychanalyses frustes. Certains mouvements purement physiques destinés à éliminer des tensions musculaires néfastes ont fait resurgir chez certains de ses élèves des faits enfouis dans l'inconscient, les libérant du même coup de leur état d'angoisse. Car tensions musculaires et tensions psychiques sont infiniment liées. On efface les unes en supprimant les autres. C'est le but de toutes les méthodes de détente : supprimer les tensions accumulées par les conditions de la vie moderne et amener le système nerveux à l'état d'équilibre par l'intermédiaire de l'équilibre musculaire. Ce dernier est obtenu en retrouvant les mouvements naturels du corps généralement méconnus, oubliés ou abandonnés. »

Du cinéma au ralenti

Chacun a sa méthode pour retrouver ces « mouvements naturels » et certaines des démonstrations pratiques qui accompagnaient les conférences m'ont paru assez déroutantes : telles les exhibitions de ce professeur allemand de détente qui prétend retrouver les « mouvements naturels » à partir du galop du cheval et des premiers pas de l'enfant. C'était extraordinaire de le voir galoper sur la scène avec, d'ailleurs, beaucoup de conviction. Sa méthode ne doit pas être si loufoque puisque de nombreux

→



…et dispose de trop bons fauteuils

RECETTES

● CORDON BLANC

Poivrons aux anchois

— *Des poivrons verts, des filets d'anchois, un peu d'huile d'olive.*

Vous ôtez le pédoncule et, par le trou, vous enlevez les pépins. Quand les poivrons sont bien vidés, vous introduisez à l'intérieur deux filets d'anchois, puis vous les badigeonnez légèrement, à l'extérieur, d'huile d'olive.

Vous mettez à four modéré et vous servez dans le plat de cuisson. Surtout ne salez pas.

● CORDON BLEU

Garbure à l'italienne

— 350 *gr de foie (de porc ou autre),* 4 *carottes,* 2 *oignons,* 1 *échalote,* 1 *gouse d'ail (facultatif), du persil,* 2 *tomates,* 200 *gr de macaroni,* 60 *gr de graisse ou huile,* 75 *gr de gruyère râpé, sel, poivre.*

Vous hachez grossièrement le foie ; puis vous passez à la moulinette les carottes, le persil, les oignons, l'ail et l'échalote ; vous coupez en morceaux les tomates pelées. Vous jetez le tout dans la poêle, dans la graisse bouillante. Vous laissez cuire environ douze minutes en remuant de temps en temps. Vous assaisonnez fortement : sel, poivre.

D'autre part, vous faites cuire les macaroni à l'eau bouillante salée et vous les égouttez.

Dans un plat assez creux, vous mettez une couche de macaroni, une couche de hachis, une couche de gruyère, etc. Vous terminez par une couche de gruyère et vous passez au four chaud pendant environ vingt minutes.

Ce plat, très consistant, peut servir de plat unique. On peut remplacer les macaroni par du riz.

SUZANNE ET HENRIETTE.

membres du congrès se sont inscrits à ses travaux pratiques. D'autres démonstratrices étaient d'une admirable beauté : c'est le cas pour la danseuse autrichienne Rosalie Chladek qui applique au domaine particulier de la danse les techniques de l'eutonie musculaire.

Gerda Alexander a présenté quatre de ses élèves, mères de plusieurs enfants, absolument non professionnelles, qui ne travaillent avec elle qu'une fois par semaine. On est séduit par leurs évolutions. Elles nous montrent par quels mouvements elles se sont débarrassées de leurs tensions. Chaque geste, très lent, est sans cesse conduit par la pensée. On dirait du cinéma au ralenti. Certains exercices confinent à l'acrobatie, mais chaque mouvement étant harmonieux, les positions les plus extravagantes paraissent venir naturellement.

Gerda Alexander a constaté également qu'après les heures de détente, tous ses élèves sont « plus libres, plus calmes, plus joyeux et travaillent mieux ».

La détente est rentable

Une expérience réalisée à la Radiodiffusion danoise à Copenhague a prouvé officiellement que le rendement au travail augmente chez les « détendus ». L'histoire débute en octobre 1946. A la demande d'un musicien de l'orchestre qui avait expérimenté, avec quelques-uns de ses collègues, des techniques de détente et avait été très content des résultats, Gerda Alexander vint faire, à tout le personnel de la Radio, une conférence avec démonstrations sur la nature, le but et les techniques de l' « eutonie musculaire ». Soixante membres du personnel s'inscrivirent pour un cours de trois mois, organisé sous contrôle médical. A la fin de cette période, tous les participants, invités à remplir un questionnaire, déclarèrent sans exception que leur rendement au travail et leurs capacités aussi bien de repos que de concentration avaient augmenté ; les douleurs dans les bras et les doigts, les sciatiques, les lumbagos, les migraines qui tourmentaient certains, disparurent. Les contrôles médicaux confirmèrent les résultats physiologiques.

Les progrès dans l'expression musicale elle-même furent tels que la direction de la Radiodiffusion danoise décida d'ouvrir les crédits nécessaires pour que cet enseignement devienne systématique pour tous ses employés, le travail à la radio réclamant une particulière résistance nerveuse. L'expérience se révéla concluante : les « frais de détente » furent largement compensés par la diminution du taux des absences et des maladies.

Sauvé de la dépression

Chacune des personnalités venues exposer à ce congrès ses propres techniques a des faits analogues à rapporter. Tel a facilité le travail physique des ouvriers dans une grosse entreprise métallurgique ; tel autre a appliqué avec succès les traitements de détente en psychopédagogie, chez des enfants normaux et retardés.

« *Grâce à la méthode de Gerda Alexander, j'ai empêché certains ouvriers de tomber dans des dépressions nerveuses graves*, me dit un médecin de Lyon. *L'usine leur avait donné des responsabilités, postes de contremaîtres, par exemple, auxquelles ils avaient peur de ne pas pouvoir faire face. Ils réagissaient par des crises terribles d'anxiété, d'angoisse, de nervosité et d'insomnie. Je leur ai appris à se détendre : ils se sont adaptés.* »

« *J'ai été sauvé par le traitement de détente*, me dit un Parisien dont je tairai, à sa demande, le nom et la profession. *J'étais au bord de la dépression nerveuse par suite de conflits personnels graves s'ajoutant à mes soucis professionnels. Des amis m'ont parlé du stage que Gerda Alexander ouvrait au public l'an dernier en Autriche. J'y suis allé sans trop y croire. J'en suis revenu transformé...* »

LE CONGRÈS VU PAR LA PRESSE DANOISE

— *Alfred, vous n'êtes pas suffisamment « relaxé » ; prenez exemple sur le chien.*

Et si convaincu qu'il est venu spécialement à ses frais à Copenhague pour assister aux travaux pratiques qui vont suivre le congrès. Il s'y retrouvera avec toutes sortes de gens, poussés par des intérêts très divers : depuis le directeur d'un centre de colonies de vacances qui cherche comment « relaxer » les gosses dont il a la garde, la kinésithérapeute qui voudrait bien qu'on lui donne les moyens de « détendre scientifiquement » les hémiplégiques et les poliomyélitiques dont elle doit assurer la rééducation, jusqu'à des femmes du monde riches et connues, telle la mère de Vivian Leigh, que les dépressions nerveuses dont souffre la grande comédienne ont poussée à s'intéresser à toutes les méthodes de relaxation.

Une association internationale

Devant la diversité des personnages présents à ce premier congrès international de la détente, on ne peut s'empêcher d'être troublé. L'extravagance de certaines démonstrations, le côté empirique indubitable des méthodes proposées, ne laissent pas d'être déconcertants. Ces gens convaincus sont-ils les pionniers d'une science nouvelle qui sera peut-être la base de la médecine de demain, ou sommes-nous en face d'exaltés qui s'autosuggestionnent et persuadent à leur tour des âmes de bonne volonté ? Peut-on inscrire leurs méthodes dans un cadre rigoureux ? Est-il possible à l'issue de ce congrès de parler d'une « science de la relaxation » ou, puisque ce terme a été trahi, de « détente et d'eutonie musculaire » ? En toute franchise, si favorables qu'aient été mes impressions personnelles, si valables que m'aient paru les techniques mises en œuvre et les résultats obtenus, il me semble qu'il faut répondre: non (1).

Il ne s'agit pas là de science, enfin pas encore. Car il n'est pas exclu que les méthodes de ces novateurs acquièrent un jour la valeur suffisante pour leur valoir cette dénomination.

De toute façon, ce congrès aura eu un immense mérite : celui de poser le problème. Il faut « détendre » l'homme moderne. C'est une nécessité que nul ne conteste, surtout pas les médecins. En votant la création d'une Association Internationale de la Détente, le congrès a fait les premiers pas vers la vulgarisation de techniques qui aideront l'homme de demain à vivre mieux... et peut-être lui permettront de continuer à vivre tout court.

(1) Il existe des méthodes de relaxation considérées comme rigoureuses, celles de Schultz et de Jacobson, dérivées de l'hypnose. Elles sont codifiées, enseignées et utilisées dans certains hôpitaux de Paris. Nous en parlerons prochainement.

VACANCES

Pour passer le temps

● *Quatre idées de jeux qui ne demandent aucun matériel.*

IL y a deux moments où l'on risque de s'ennuyer en vacances : les jours de pluie (que nous souhaitons rares) et l'heure qui sépare le dernier rayon de soleil du dîner (qui, elle, revient tous les soirs). Pour ceux qui passent leurs vacances en famille, ou avec un groupe d'amis, voici quatre jeux de société qui ne demandent pratiquement aucun matériel et peuvent se jouer de 10 à 90 ans.

1) La boule de neige

(Nombre de joueurs : indifférent.)

Le premier joueur dit une lettre, en pensant à un mot de son choix, le second en ajoute une autre, en pensant également à un mot de son choix, le troisième continue, et ainsi de suite, les lettres faisant ainsi « boule de neige » pour former un mot. Mais attention ! Le premier qui termine un mot est pénalisé et doit se retirer du jeu. Voici un exemple : le joueur n° 1 dit « B » en pensant à bateau, le n° 2 dit « E » en pensant bébé, le troisième dit « R » en pensant « béret » (mais s'il disait, par exemple, « C », il aurait perdu ; le mot formé étant bec). On peut essayer de se rattraper en demandant au joueur précédent à quel mot il pensait. S'il « sèche »... c'est lui qui a perdu. Ainsi de suite jusqu'à l'élimination de tous les joueurs. Le dernier restant gagne.

2) « Je pars en voyage »

(Cinq joueurs au minimum.)

Un joueur donne le départ en disant: « Je pars en voyage, je mets dans ma valise... » et il annonce un objet (par exemple : une brosse à dents). Le second reprend la phrase de départ, « je pars en voyage, je mets dans ma valise une brosse à dents », et il ajoute un objet (par exemple une cigarette). Les suivants font de même, chaque joueur répétant à son tour la liste complète des objets déjà déposés dans la valise, plus un : celui qu'il ajoute lui-même. Le jeu continue en tournant et chacun reprend la liste *in extenso*. Lorsqu'un joueur oublie un objet ou ne les donne pas dans l'ordre, il sort du jeu — le dernier qui reste a gagné. L'astuce consiste à empiler dans cette valise des objets aussi évidemment inattendus et hétéroclites que possible, afin de provoquer des oublis.

3) Le baccalauréat

(Nombre de joueurs : 2 à 8.)

Matériel : *une montre, une feuille de papier et un crayon pour chaque joueur.*

Chaque joueur trace sur sa feuille cinq colonnes ; en tête il inscrit : Hommes, Villes, Fleuves, Animaux, Plantes. L'un des joueurs ouvre au hasard un dictionnaire ou n'importe quel livre. Il annonce alors la première lettre de la première ligne de la page de gauche, « d » par exemple. Donner le départ en annonçant « d, cinq minutes ». Les joueurs doivent trouver pour chaque colonne un maximum de mots commençant par la lettre tirée au sort, « d » dans notre exemple. Au bout de cinq minutes, on crie « stop ». L'un des joueurs commence à lire sa liste, colonne par colonne, les autres rayent au fur et à mesure les mots annoncés qui se trouvent dans leur propre liste. On fait ensuite les comptes, celui qui a trouvé le plus grand nombre de mots non rayés est le gagnant. Attention : il est préférable d'éliminer les personnages de roman si l'on veut éviter les discussions sanglantes, et de se munir d'un dictionnaire.

4) Les lettres gigognes

(Nombre de joueurs : indifférent.)

Matériel : *une montre, une feuille de papier et un crayon pour chaque joueur.*

On choisit en commun un mot d'au moins cinq ou six lettres. Le jeu consiste pour chaque joueur à retrouver en deux minutes le maximum de mots à partir des lettres du mot d'origine. Par exemple, à partir du mot « maison », on peut tirer : mas, nos, mois, Sonia, si, ais, mon, nom, Simon, Sam, Siam, Sion, etc. On peut ne pas employer toutes les lettres du mot, mais chaque lettre utilisée doit se trouver dans ce mot. Au bout de deux minutes, on lit la liste de chaque joueur. Les mots trouvés en double sont barrés et celui qui a le plus grand nombre de mots subsistants est gagnant.

A VOIR

● cinéma

ORDRE DE TUER : un épisode authentique de la guerre. Une bonne façon de ne penser à rien pendant une heure et demie. (*Balzac.*) (Voir critique p. 24.)

LA FILLE ROSEMARIE : le vrai scandale d'une « call girl », traité à la manière du vieux cinéma allemand. (*V.f. La Rotonde ; v.o. Biarritz.*)

HIROSHIMA, MON AMOUR : le film le plus important de la saison mais qui peut conduire à l'exaspération. (**Vendôme, *George-V.*)

ORFEU NEGRO : un vieux mythe ressuscité à travers un étincelant reportage en couleurs sur le carnaval de Rio. (**Marignan, *Français.*)

LES 400 COUPS : l'histoire d'un enfant inadapté; un film qui vient du cœur. (**Marivaux, *Colisée.*)

RIO BRAVO : un western de Howard Hawks qui vous emporte au grand galop. (*Elysées-Cinéma.*)

LE BEAU SERGE : le premier film d'un jeune metteur en scène qui a le cinéma dans le sang. (*Bonaparte.*)

DROLE DE DRAME : un Marcel Carné burlesque et charmant. (*Studio des Ursulines.*)

LES TRICHEURS : surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle. (*Hollywood.*)

LES COUSINS : une « vie de bohème 59 », un film de Claude Chabrol imparfait et savoureux. (*Plaza, avec sous-titres anglais, Raimu.*)

POUR QUI SONNE LE GLAS : peu de Hemingway mais beaucoup d'Ingrid Bergman. (*Studio 28.*)

IVAN LE TERRIBLE : en version intégrale, le monument d'Eisenstein (3 heures). (*Agriculteurs.*)

LE MILLION : René Clair poétique, et la plus célèbre poursuite du cinéma. (**Monte-Carlo.*)

FRENCH-CANCAN : Paris 1900, avec les couleurs de Renoir (Auguste) et la poésie de Renoir (Jean). (*Cambronne.*)

LES ENFANTS DU PARADIS : Carné sur le boulevard du Crime. (*Studio République.*)

LES DIABOLIQUES : Clouzot se surpasse dans l'horreur. (*Rivoli.*)

* *Salles climatisées ou « ventilées ».*

Ce supplément pratique a été réalisé par : Christiane Collange

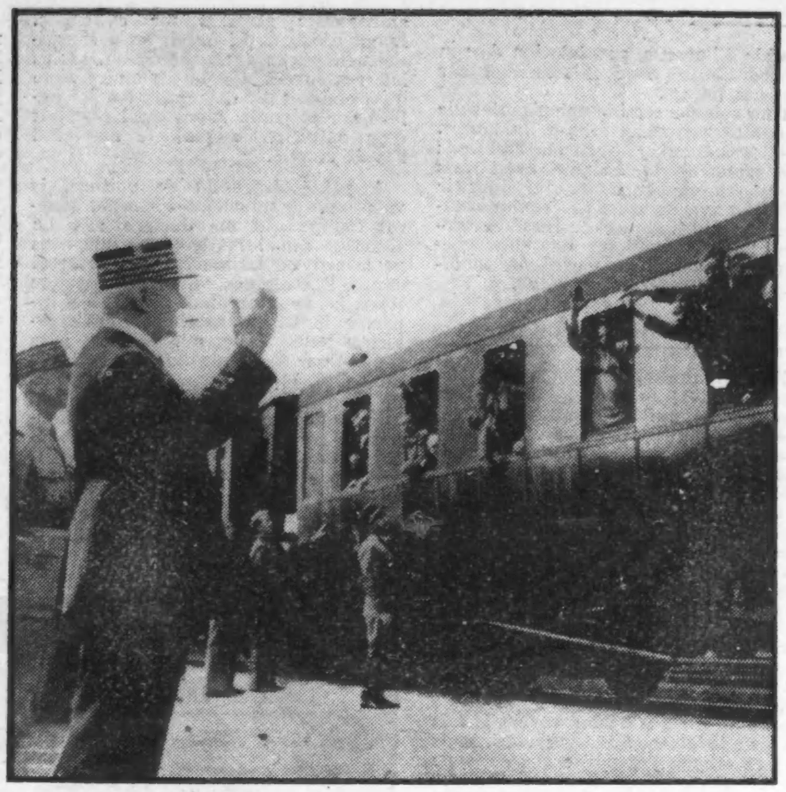
avec la collaboration de :

Djenane Chappat, Martine Fell, André Gobert, Danièle Heymann, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)

LE PLUS SELECT
PULL-OVER
est signé :
Bettina

PÉTAIN ET LES BOYS-SCOUTS
« Des boulets de canon aux amis... »



PÉTAIN ET LES « VOLONTAIRES » DU SERVICE DU TRAVAIL
« ...Et des boulettes de papier aux ennemis. »

(*Suite de la page* 12)

épancher dans son sein leurs doléances. Le maréchal me promet de ne faire aucun geste décisif en faveur de Déat, Doriot et compagnie avant mon prochain voyage ! N'est-ce pas de la monnaie de singe qu'il me donne ?

PARIS, LE 6 AVRIL 1942.

L'atmosphère de Vichy était imprégnée d'électricité lors de mon arrivée le mercredi 1er avril. Le commandant Bonhomme vient immédiatement me mettre au courant de l'état de la négociation « Laval » au sujet de laquelle on se montre, me dit-il, fort divisé, même dans l'entourage du maréchal. L'affaire a été amorcée il y a déjà quelque temps par le comte de Chambrun, qui est venu entretenir Bonhomme du désir de son beau-père d'être reçu par le maréchal « étant donné la gravité de la situation ». Bien entendu Laval n'a qu'un désir, servir son pays ; il sait que les Allemands, déçus par la politique de Darlan, sont prêts à prendre à Paris des mesures extrêmes (nomination d'un gauleiter, etc.) ; il croit qu'il est seul capable de les faire revenir à des idées plus sages ; il proposerait donc de se charger à Paris de la direction des ministères civils, tandis que le maréchal resterait à Vichy avec les autres !

La ficelle était assez grosse. Malgré tout, Pétain, voulant voir venir le personnage, accepta le principe de l'entrevue.

Laval fait sa rentrée

Tout de suite, une difficulté matérielle surgit. Où opérer la rencontre ? Serait-ce à l'Hôtel du Parc, comme le suggérait Chambrun ? Evidemment non, car Pétain désavouerait ainsi l'expulsion de 1940 ! A Châteldon ? Pas davantage ; le chef de l'Etat aurait l'air de venir y demander l'aman ! Bref, après de multiples pourparlers, on se mit d'accord pour choisir un terrain neutre. La forêt de Randan, où le maréchal aime à se promener, devint ainsi le témoin de cet événement historique.

En rentrant de sa promenade, Pétain manda Darlan dans son cabinet et le mit au courant des desiderata exprimés par Laval. L'amiral se déclara prêt à abandonner le pouvoir et à accepter toute combinaison que le chef de l'Etat jugerait « utile au bien du pays ». Cette attitude habile a frappé le maréchal qui me l'a soulignée.

Le jeudi 2 avril, nouvelle réunion des deux compères au Pavillon Sévigné, M. de Brinon a dû y assister, en partie du moins, car j'ai déjeuné et dîné ce jour-là avec lui à la table du grand chef.

VENDREDI 3. — Conversation intime avec lui dans son bureau. Il m'affirme avoir repoussé *définitivement* les offres de Laval.

Espérons que le maréchal conservera cette énergie inaccoutumée ! Pour le moment, il est très monté et le communiqué que Laval vient de faire passer dans la presse (sans son assentiment) pour informer le public que les pourparlers sont simplement suspendus et reprendront dans quinze jours, n'a pas peu contribué à le mettre dans cet état. La censure ne lui obéit plus.

Avant de quitter le maréchal, je ne lui cachai pas que son dernier discours à la radio sur le blé avait été mal accueilli par le public. Personne n'ignore que seules les réquisitions allemandes ont empêché la soudure. Les Français n'aiment pas voir le chef de l'Etat, en qui ils ont mis leur confiance, venir les berner au bénéfice de l'envahisseur. Pétain se rend compte qu'il joue maladroitement sa popularité ; dans l'avenir, il laissera donc le plus souvent qu'il le pourra la parole à ses ministres responsables ; il ne se substituera à eux que dans les cas graves.

PARIS, LE 18 AVRIL 1942.

Tandis que nous déjeunions, l'ambassadeur de Billy, le ministre plénipotentiaire Dard et moi, suivant nos chères habitudes au Cercle Interallié, le mercredi 15 avril, un coup de téléphone mystérieux, émanant de Vichy, vint m'inviter à me trouver le soir même dans cette ville. On ajoutait : « C'est un ordre ». Je m'empressai d'obéir, quoique un peu étonné que cet ordre me fût transmis non par une voie officielle, mais par le canal de la S.I.P.D. (1) que je préside !

Il s'agit, bien entendu, du retour de Laval. L'inquiétude est très grande dans l'entourage du maréchal, en raison de la faiblesse dont le chef de l'Etat fait preuve en cette affaire comme en beaucoup d'autres. Ce matin, les membres civils et militaires de son Cabinet personnel se sont réunis chez Bonhomme pour aviser à la situation. Ils ont été unanimes pour m'appeler au secours. « Le général Laure, me dit-on, n'a pas été mis officiellement au courant, par crainte qu'il ne s'opposât à votre venue, mais son officier d'ordonnance de Montalivet assistait à la réunion. » Une première question monte naturellement à mes lèvres : « Comment le maréchal a-t-il été amené à reprendre la conversation avec Laval, alors que le 3 avril, c'est-à-dire il y a moins de quinze jours, il me déclarait l'affaire enterrée ? Les Allemands lui auraient-ils imposé le retour de l'enfant prodigue ? » Mes interlocuteurs m'affirment qu'à leur connaissance du moins, il n'y a pas eu envoi d'un ultimatum quelconque de Berlin (Laure, qui était bien placé pour me renseigner à cet égard, me l'a confirmé le lendemain). L'affaire aurait été traitée uniquement par la bande ; Chambrun utilisant Ménétrel pour créer, dans l'esprit du maréchal, le climat favorable.

Quelqu'un ne dit pas la vérité

Ce jeune médecin, sympathique d'ailleurs, mais sans aucune compétence politique, a pris dans ces derniers temps une influence prépondérante à la « cour ». De tout temps, le maréchal l'a beaucoup aimé, en souvenir de sa charmante mère probablement. Chacun sait combien le grand chef est sensible à la « présence réelle ». Aujourd'hui, Ménétrel, sous prétexte de surveiller sa santé, ne le quitte plus guère ; il se fait écouter, hélas ! sur bien d'autres sujets. Séduit par l'idée de jouer un rôle, il se serait multiplié auprès du maréchal, si bien que ce dernier serait prêt à tout céder demain matin dans l'entrevue qu'il doit avoir avec l'homme à la cravate blanche.

« Il me semble, messieurs, dis-je à mes interlocuteurs, que les dés sont jetés. Croyez-vous qu'il soit possible de faire revenir Pétain sur sa décision ?

— Non.

— Dans ces conditions, le rôle que vous m'attribuez consiste à limiter les dégâts ?

— Exactement. »

Après une dicussion serrée, nous tombons finalement d'accord sur les points suivants :

Le maréchal doit garder coûte que coûte entre ses mains l'armée, la police et les Affaires étrangères, et écarter de la liste ministérielle qu'on va lui présenter, les noms de Déat, Doriot, Luchaire, etc.

Le maréchal me fit dire qu'il ne pourrait me recevoir que dans l'après-midi. Ce contretemps était fâcheux : son entrevue avec Laval devait avoir lieu à midi, et il était à craindre que les deux interlocuteurs n'en sortissent avec un engagement en règle.

Quand j'arrivai au déjeuner, le maréchal me regarda d'un œil narquois, mais très sympathique. J'en conclus qu'il était au courant de mes intensions. J'en ai eu la certitude quelques instants plus tard, quand il me déclara *ex abrupto* qu'il n'avait rien conclu avec Laval, et que leur conversation reprendrait à 15 h. 30... Il entama la question du changement de ministère et me demanda ce que l'on en pensait à Paris. Je lui répondis, suivant le scénario convenu, que l'opinion était surtout inquiète de l'équipe que formerait Laval. Pétain m'interrompit alors : *« J'ai été obligé de le subir; on me l'a imposé »*. Cette affirmation était contraire aux renseignements que je possédais d'autre part. Quelqu'un ne disait donc pas la vérité? Mais qui ? Ce sera le rôle des historiens de démêler l'écheveau (2). Puis il ajoute : « Je vais lui mettre tellement de responsabilités sur le dos qu'il y succombera... — A moins, monsieur le maréchal, qu'il n'en profite pour vous écraser ».

La conversation s'aiguilla vers la politique internationale. Il la conclut par ces mots : « Les mois prochains éclairciront le jeu par l'échiquier militaire. Nous saurons en octobre si l'Allemagne peut être victorieuse. *A ce moment, il faudra nous décider* ».

Brinon écoutait de loin, d'une oreille attentive, la conversation. Il n'a pu en saisir que des bribes. L'aurait-il entendue, que j'en aurais été charmé. C'est un homme qui saura prendre le vent, le moment venu.

Le maréchal va « liquider Laure, qui n'a pas, dit-il, l'esprit politique » ; il compte, par contre, dès qu'il le pourra, rappeler du Moulin. Je le souhaite, car c'est un homme d'action, mais... je doute qu'on le lui permette !

La maréchale fait campagne pour Laval.

A mon retour à Paris, tous mes amis sont pendus au téléphone pour avoir des nouvelles. Je leur affirme que Pétain a été forcé de subir Laval et dans mon for intérieur, hélas ! j'en doute.

Théoriquement tout-puissant...

PARIS, LE 17 MAI 1942.

Les Allemands n'autorisent plus l'usage des automobiles que dans un rayon de 50 kilomètres autour de leur point d'attache. J'ai pu partir le 13 pour Vichy.

Je n'y ai plus trouvé le général Laure ! du Moulin de La Barthète, de son côté, demeure en congé. Laval n'autorise pas son retour, me dit le maréchal, en raison du rôle qu'il a joué dans son limogeage du 13 décembre.

Celui-ci n'a plus personne autour de lui susceptible, à un moment donné, de lui crier casse-cou. Pareil isolement est grave pour ce vieillard en face d'un président du Conseil aussi finaud que ledit Auvergnat ! Son ouïe a perdu de sa finesse et son caractère de sa fermeté. Ces deux défauts réunis, l'un physique, l'autre moral, peuvent l'entraîner à des inconséquences. Théoriquement tout-puissant, il ne possède même plus un Cabinet analogue à ceux de nos anciens présidents de la République. Il convient avec moi de la nécessité qui s'impose à lui de prendre un nouveau secrétaire général. Malheureusement, le choix n'est pas commode.

PARIS, LE 23 JUIN 1942.

Comme tous les Français, plus que d'autres peut-être parce que je connais mieux la situation de nos voisins, j'ai été atterré hier soir, en entendant à la radio le discours de Laval.

Jusqu'ici, celui-ci n'avait pas mal manœuvré (...) et je m'étais plu à le dire vendredi à Benoist-Méchin, lorsque éclate brusquement cet appel au peuple du président du Conseil, en vue de l'inciter à aller travailler en Allemagne !

L'orchestration en est savante : affirmation solennelle de sa confiance dans la victoire allemande, nécessité d'une collaboration avec nos vainqueurs contre le bolchevisme, enfin,

(1) Société pour l'Importation des Pétroles et Dérivés.

(2) Pour le moment, je reste convaincu qu'il n'y a jamais eu à ce sujet un diktat de Berlin, mais Abetz, soucieux de relever son prestige assez diminué auprès de ses chefs, aurait agi comme s'il en apportait un. Le grand coupable, c'est l'intermédiaire de cette louche affaire.

comble d'horreur, constatation de son accord absolu avec le maréchal sur tous ces points.

Tout cela me semble une gigantesque comédie destinée à gagner du temps. Voici comment j'interprète l'affaire : Récemment le Führer avait mis Vichy en demeure de lui fournir 350.000 ouvriers spécialisés pour combler les vides de ses usines d'armement ; il réclamait un acte gouvernemental immédiat, une *véritable mobilisation des affectés spéciaux.*

« Je n'ai donné aucun ordre »

En donnant satisfaction à cette demande, Laval mettait le doigt dans l'engrenage, qui le conduisait à entrer dans la guerre aux côtés des Allemands. Pour se tirer d'affaire, qu'a-t-il fait ? Il a promis à Hitler de faire une active propagande auprès des patrons et des ouvriers pour qu'ils aillent volontairement en Allemagne. Il s'est compromis en paroles pour éviter des actes, car il sait d'avance que les cadres économiques ne le suivront pas. Sans doute, d'ici peu les Allemands reviendront à la charge, mais nous aurons gagné six semaines et dans six semaines on verra plus clair sur les événements militaires russes.

En attendant, Laval a le droit de dire aux alliés : « Vous voyez, je fais de grands discours contre vous, mais par ce moyen j'empêche vos ennemis de recruter pendant deux mois 350.000 hommes ! C'est un rude service que je vous rends ». L'Auvergnat est assez subtil pour jouer un pareil jeu.

Le public est incapable de le comprendre. Le maréchal viendrait demain à Paris, il serait copieusement sifflé. Je n'ai pas hésité à le lui dire.

Après le déjeuner de vendredi, nous avons été, le prince Murat et moi, visiter avec lui, le petit château de Cormeil où il va s'installer pour l'été. Cette propriété, située à 4 kilomètres de Vichy, domine l'Allier. Elle est modeste d'apparence, mais l'intérieur en a été aménagé avec le dernier confort en vue de son séjour. Il ne nous a fait grâce ni d'un w.-c., ni d'une salle de bains. Comme me le disait Laure, avant son départ, en vieillissant le grand chef, si peu exigeant autrefois sous ce rapport, *« tient aujourd'hui aux avantages matériels du pouvoir ».*

PARIS, LE 30 SEPTEMBRE 1942.

Un accident d'automobile a failli me faire passer de vie à trépas le 17 août. Mon entretien avec le maréchal s'est trouvé ainsi retardé d'un mois. (...)

Je ne lui ai pas caché que son prestige se trouvait très atteint dans la capitale en raison de la servilité de son gouvernement vis-à-vis des Allemands et tout particulièrement par suite des félicitations qu'il avait adressées lui, le chef de l'Etat français, au général allemand qui, en combattant à Dieppe, aurait « défendu le sol de la France contre l'envahisseur anglais ».

— Ce n'est pas vrai, je ne lui ai rien envoyé et je n'ai donné aucun ordre de le faire.

— C'est alors plus grave encore ! Vos subordonnés vous considèrent comme un mannequin, qu'ils manœuvrent à leur guise. Brinon ne s'est pas permis un tel geste, sans s'être couvert auprès de Laval. Si celui-ci vous affirme le contraire, il vous ment. Je sais bien que vous n'êtes pas tout à fait le maître ; ce n'est pas une raison pour tout abandonner. »

« A mon âge... »

PARIS, LE 14 NOVEMBRE 1942.

Le 11 novembre, à la nouvelle du franchissement de la frontière par les Allemands, il me semble impossible que le maréchal reste davantage dans l'inaction. Il n'a plus que deux partis à prendre, soit quitter ses fonctions et se déclarer prisonnier comme le roi des Belges, soit les conserver et prendre l'avion pour transporter en Afrique le siège de son gouvernement. Cette dernière solution me paraît d'ailleurs la meilleure. Paléologue, l'amiral Lacaze, de Billy, Dard, le baron Petiet, consultés, sont d'ailleurs de cet avis.

Le 12 novembre, je pars donc en emportant une valise un peu plus « conséquente » ; je me propose, en effet, d'accompagner le vieux soldat dans son voyage aérien, non point avec le désir de reprendre auprès de lui un rôle officiel, mais uniquement afin de lui permettre d'avoir le soir au coin du feu, comme jadis, un interlocuteur bénévole.

Les Allemands, en arrivant à Vichy, ont envahi le 2e Bureau, les ambassades et légations ennemies. L'ambassadeur du Brésil les a énergiquement reçus avec, me dit-on, toutes les ressources de la langue verte qu'il connaît bien. Weygand a été enlevé sur la route, alors qu'il revenait d'un entretien auquel le maréchal l'avait convié.

A peine descendu de voiture, je vais exposer mon état d'âme au général Campé qui me déclare : « La situation est moins tragique que vous ne le croyez. Le maréchal a protesté contre l'entrée des Allemands en zone libre. » Le maréchal devait me reparler le surlendemain de cette fameuse lettre, faite, m'a-t-on dit, à la suggestion de Weygand, en cachette de Laval, et me la présenter comme un acte d'énergie de sa part. « Oui, lui répondis-je, vous envoyez des boulets de canon à vos amis et des boulettes de papier à vos ennemis. Il n'y a pas égalité de traitement. Vous ne tenez d'ailleurs pas votre parole, de défendre l'Empire contre quiconque. » Cette réponse n'eut pas l'air de lui plaire.

PÉTAIN AVEC LE DOCTEUR MENETREL (Keystone.)

Séduit par l'idée de jouer un rôle

Le 13 au matin, Feat me met au courant de la situation en Afrique du Nord. Darlan se trouvait « par hasard » à Alger lors du débarquement. Il y était venu sous prétexte de ramener en France son fils atteint de poliomyélite. Un télégramme d'Alger l'aurait incité à ce voyage. Aux yeux de l'amiral Fernet qui est de ses amis, tout ce scénario n'était qu'un camouflage. Darlan était depuis longtemps au courant, notamment grâce à Murphy, des événements qui se préparaient, il avait choisi son orientation et était venu en Afrique pour retourner sa veste... Quoi qu'il en soit, Darlan, au lieu de quitter Alger pour conserver sa liberté d'action, semble s'être volontairement laissé cueillir par les Américains. Depuis lors, il s'est arrogé les pleins pouvoirs, a lancé une proclamation où il déclare prendre le gouvernement de l'Afrique du Nord, en collaboration avec l'Armée américaine et sous le pavillon du maréchal. « Qu'en pense le maréchal ? » dis-je à Feat. — « *Il approuve* »

Je pousse un soupir de soulagement. Voilà donc le « retournement » amorcé.

Le maréchal me reçut le samedi matin. Avant d'aborder le terrain brûlant de son départ, je commençai par le féliciter de ses deux actes d'énergie : l' « envoi de sa protestation aux Allemands (avec les restrictions indiquées plus haut) et la reconnaissance du gouvernement Darlan en Afrique.

— Oui, dit-il, mais je me trouve en présence d'une difficulté matérielle. Les Allemands ne me permettront jamais de faire paraître le décret au « Journal officiel ».

— La situation est trop grave pour que vous vous arrêtiez à de pareilles vétilles. Les événements marchent très vite ; votre politique de collaboration, ou plutôt d'atermoiements, s'est défendue jusqu'ici. Nos amis anglo-saxons en ont été largement bénéficiaires. Grâce à elle, vous avez conservé votre armée, votre flotte, vous avez empêché les Allemands d'enrôler nos ouvriers en zone libre, enfin et surtout vous les avez tenus à distance de l'Afrique du Nord, qui demain servira de tremplin à la victoire. Mais le geste de Hitler, envahissant la France libre, vous dégage aujourd'hui de toute obligation à son égard. L'eau bénite de cour qu'il vous distribue si généreusement ne doit pas vous tromper. Croyez-vous qu'il s'arrêtera sur la pente où il cherche à vous entraîner derrière lui ? Non, demain il licenciera l'Armée française et enverra ses officiers en Allemagne; il réquisitionnera toute la jeunesse au bénéfice de ses usines d'outre-Rhin. Et votre flotte, pouvez-vous croire une minute qu'il la laissera entre vos mains ? Actuellement, il vous concède la possession provisoire du port de Toulon, parce qu'il espère, grâce à ce petit front, vous entraîner dans la guerre. Mais ses troupes sont à Bandol et au premier geste d'indépendance il occupera Toulon et confisquera vos navires. Comme, d'autre part, les Anglo-Saxons sont maîtres de l'Algérie, ils n'ont plus besoin de vos atermoiements pour la protéger.

« Tout cela prouve que vous devez renverser sans tarder la vapeur. Donnez dès maintenant tous vos pouvoirs à Darlan, et allez le rejoindre avec votre flotte, avec votre aviation, avec tout ce que vous pouvez emporter. Il y a là un avion disponible. Je vous accompagnerai si vous le permettez. J'ai apporté une valise en conséquence ; il ne me manque qu'une brosse à dents, j'espère en trouver une à Alger. Je tâcherai de vous faire passer des soirées agréables au coin du feu. C'est l'ami qui vous parle, qui n'a aucune ambition politique ou autre, aucune arrière-pensée. Partez, partons ! »

Le maréchal reste d'abord inerte dans son fauteuil, puis finit par me répondre l'œil éteint : « *On* m'a dit qu'à mon âge et dans mon état de santé (?) un voyage en avion à haute altitude me serait fatal.

— Ce ne serait pas une raison pour vous y refuser. Il y a toujours un risque ; mais permettez-moi de vous dire que si vous mouriez dans une pareille entreprise, vous rejoindriez Jeanne d'Arc dans l'Histoire. Vous réconcilieriez tous les Français derrière votre héritier présomptif et de Gaulle, entre lesquels une entente s'établirait fatalement. C'est triste à dire mais la France ne perdrait rien à cet accident.

« Combien de promesses... »

La conversation continue véhémente :

— Je ne peux partir parce que j'ai promis aux Français de rester avec eux quoi qu'il arrive.

— C'est vrai. Vous avez eu d'ailleurs grand tort de vous engager ainsi inconsidérément. La phrase faisait de l'effet, elle vous a plu. Vous l'avez hélas ! adoptée sans songer qu'elle pourrait un jour vous gêner. Elle vous gêne aujourd'hui. Ne m'aviez-vous pas dit il y a quelques jours, *proprio motu*, que, le moment venu, vous sauriez vous en aller. L'obstacle ne vous paraissait donc pas dominant. Un homme politique ne calque pas sa conduite sur ses vieux discours ; il travaille et se décide à la demande des événements. Combien d'autres promesses n'avez-vous pas faites au peuple français, que vous n'avez pas tenues !

Malgré tous mes efforts, je n'arrivai pas à secouer son apathie. En désespoir de cause, je me repliai sur ma deuxième position qui certes ne valait pas la première.

— Si vous ne voulez pas partir, reconnaissez au moins officiellement le gouvernement Darlan. Et à défaut de décret officiel, envoyez immédiatement à l'amiral une lettre lui confirmant votre accord sur ses actes, et lui accordant tout pouvoir, en tant qu'héritier présomptif. Feat est prêt à partir en avion pour la porter.

Je quitte Pétain après qu'il m'a déclaré : « Je chercherai une formule. » A ma sortie, je croise Laval, qui me succède dans son bureau.

Nous déjeunons ensemble. Laval paraît satisfait de son voyage. Il est flatté de la réception du Führer dont il vante la simplicité et la cordialité.

A ma sortie de l'Hôtel du Parc, Feat me déclare que Laval a complètement retourné le maréchal. Non seulement il ne veut pas partir, mais il refuse même de reconnaître le gouvernement de Darlan ! Le commandant Feat me supplie d'écrire encore un mot au maréchal pour obtenir de lui qu'il revienne à sa manière de voir initiale. Je le fais bien volontiers et je lui dis notamment :

« D'aucuns vous diront qu'il faut le renier (Darlan) pour vivre en paix avec les Allemands. Cette reculade serait terrible. D'ailleurs, à l'heure actuelle, le mythe d'une entente avec eux n'existe plus. Si vous ne pouvez l'éviter en raison de la veulerie de certains, envoyez à Darlan aujourd'hui même un officier porteur d'une lettre où vous lui confirmerez votre confiance, et où vous affirmerez la nécessité de ne tenir aucun compte des gestes de façade que vous pourriez être obligé de faire. »

Le soir même, Laval arrachait au maréchal sa signature au bas d'un factum nous rejetant dans les bras allemands. La France perdait une deuxième fois la bataille.

La semaine prochaine :

● « L'opinion des Français n'a aucune importance »

La suite et la fin des Mémoires du général Serrigny.

« VRAIMENT FOU ? » *par Boileau et Narcejac*

Boileau et Narcejac vont continuer à vous tracasser cette semaine, avec la seconde énigme de la série de nouvelles qu'ils écrivent pour vous. Il s'agit encore d'une « histoire de fous ». Peut-être pas tellement, d'ailleurs !...

La voici.

— V*OUS avez établi sa fiche ?* demanda le psychiatre.

— Il s'appelle Marcel Gervaise, répondit l'assistante. Il prétend qu'il peint...

A travers la glace sans tain, le psychiatre observait Gervaise qui, dans le salon d'attente, étudiait de près une toile du Douanier Rousseau. L'homme était petit, habillé avec une certaine recherche. Il ne faisait pas du tout penser à un peintre, mais plutôt à un professeur, et même à un notaire de province.

— *Quel âge ?*

— 46 ans.

— *Marié ?*

— Oui.

— *Où habite-t-il ?*

— Auteuil.

— *Faites-le entrer.*

Gervaise salua, très à l'aise, s'assit d'autorité. Il avait des yeux très bleus, au regard pointu et un peu fixe.

— Je suppose que je dois tout vous dire... commença-t-il.

Le psychiatre sourit.

— *Qui vous a envoyé chez moi ?*

— Ma femme.

— *Elle me connaît ?*

—Non. Elle a cherché l'adresse d'un spécialiste, dans le Bottin...

— *Et la première lui a paru la bonne...*

— Oui.

— *Curieux. Et vous avez obéi à votre femme ?*

— J'ai voulu lui faire plaisir. Elle s'inquiétait tellement, à mon sujet. Bien à tort, du reste !... Parce que ma femme, autant vous le dire tout de suite, me croit... fou.

Le psychiatre balaya le mot, d'un geste négligent de la main.

— *Ça n'existe pas, la folie. Il n'y a que des manières plus ou moins personnelles de penser.*

Gervaise se détendit.

— Tout à fait d'accord, murmura-t-il. J'ai l'impression qu'enfin quelqu'un va me comprendre !

Ses yeux parcoururent la pièce. s'arrêtèrent sur un Dufy, sur un Buffet. Il soupira.

— Toute ma vie, j'ai été la victime d'une étrange fatalité. Mais d'abord, sachez que je suis un bon peintre, et même un très bon peintre. Avec un peu de chance, j'aurais pu avoir une de mes toiles suspendue là, parmi les vôtres. C'est tellement facile de peindre comme ça ! Il suffit d'ignorer le dessin. Passons !... Il y a quatre ans, le directeur d'une galerie où j'exposais mes œuvres me proposa d'exécuter des copies... rien d'illicite, je m'empresse de le dire. Vous ne soupçonnez pas le nombre d'imbéciles qui sont heureux d'accrocher dans leur salon une reproduction de Vinci ou de Rembrandt...

— *Peut-être pas des imbéciles, quand même...* hasarda le psychiatre. Il rencontra le brûlant regard bleu et, de la tête, fit signe qu'il attendait la suite.

Gervaise haussa les épaules.

— Admettons qu'il soit normal de coller la « Joconde » au-dessus de la cheminée, entre un carillon Westminster et un calendrier des Postes. Moi, je veux bien. On me fournit des cadres d'époque, également imités, et hop, les chèques tombent, régulièrement. Tout le monde est content. Si vous désirez une copie de Dufy, de Buffet, de Picasso, je suis votre homme...

— *Tout de même,* dit le psychiatre, *les différences doivent sauter aux yeux !*

— Les différences ?... fit Gervaise, abasourdi. Quelles différences ?...

— *Vous ne prétendez pas, quel que soit votre talent, reproduire exactement l'original ?*

Gervaise sourit tristement.

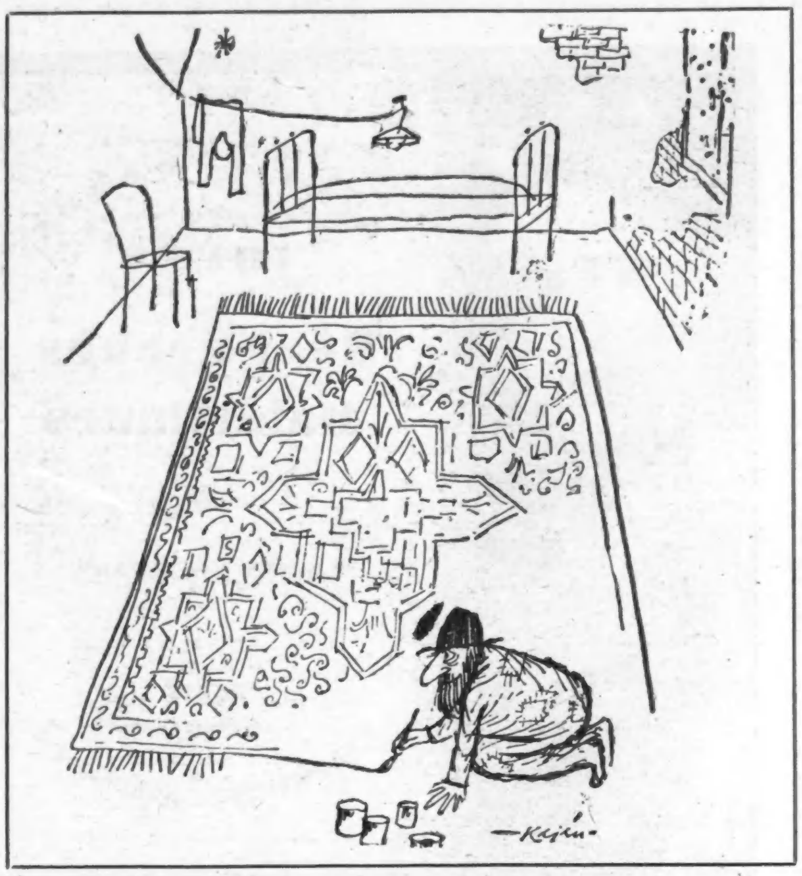
— Vous aussi !... dit-il... Soit. Je ne discuterai pas. Je vous demande seulement d'écouter mon histoire. Après tout, je ne suis pas fâché de la raconter. Et puis, vous êtes lié par le secret professionnel. Donc, admettons que les critiques, les experts, les spécialistes de tout poil soient infaillibles. Eh bien ! moi, Marcel Gervaise, je me suis offert le luxe de remplacer le fameux « Vieillard lisant » de Rembrandt, au Louvre, par sa copie et on n'y a vu que du feu...

— *Intéressant,* dit le psychiatre.

— Vous ne me croyez pas, insista Gervaise. Et pourtant je vous assure que c'est tout simple. Vous arrivez, un matin d'hiver, au Louvre. Les salles sont à peu près désertes. Vous êtes revêtu d'un manteau un peu ample qui vous sert à dissimuler la copie d'un tableau de petites dimensions, soigneusement choisi et, en deux minutes, vous opérez la substitution...

— *Mais les gardiens ?*

— Ils vont, ils viennent. Ma femme m'accompagnait, pour détourner leur attention ou pour me prévenir, en toussant discrètement, d'un danger possible...



— *Ah ! parce que Mme Gervaise, elle aussi ?...*

— Naturellement !... Pas de bon cœur, soyons juste. Elle était sûre que je me ferais prendre et puis elle n'approuvait pas ces emprunts. Mais je ne risquais rien, absolument rien. La preuve : quand j'ai dérobé « Le Duc de Richmond », par Van Dyck, un groupe de touristes est arrivé, avec un conférencier, et le conférencier a commenté longuement le tableau, a fait admirer la couleur des cheveux, le drapé de la chemise... il s'agit d'un critique bien connu, pourtant. Et ensuite, personne n'a jamais remarqué que la « Vue du Colisée », de Corot, la « Conception Immaculée de la Vierge », de Murillo, et tant d'autres, sont des copies.

— *Passionnant,* dit le psychiatre. *Vous avez enlevé beaucoup de tableaux ?*

Gervaise s'absorba dans un calcul compliqué.

— Dix-sept, dit-il. Sans compter ceux que j'ai pris en province. Mais là, c'est d'une facilité dérisoire et les œuvres sont souvent médiocres. Je possède pour plus d'un milliard de peintures. Autrement dit, moi, Gervaise, je vaux plus d'un milliard. Dame...

— *C'est évident,* dit le psychiatre. *Et vous avez l'intention de les vendre ?*

Gervaise sursauta.

— Les vendre ? Mais je ne suis pas un voleur, monsieur. Je ne suis qu'un expérimentateur. Il est désormais prouvé que toute la clique qui décide de la valeur d'une toile est faite de minus, d'ignorants, de bas spéculateurs et de crétins diplômés. C'est tout.

— *Vous êtes dur, monsieur Gervaise. Qu'un vrai connaisseur — il y en a — examine attentivement l'une de ces copies et vous voilà démasqué.*

Gervaise croisa les bras avec lassitude.

— J'attends justement qu'on me démasque, comme vous dites. Mais l'incompétence, la sottise de ces Messieurs est sans limite. Ou plutôt la qualité de ma peinture est exceptionnelle. Car c'est l'un ou l'autre... Vous voyez, docteur, vous aussi, je vous tiens. C'est l'un ou l'autre. Je veux bien reconnaître que je n'ai pas de génie, mais alors qu'ils reconnaissent, eux, qu'ils sont des imbéciles.

— *Extraordinaire,* dit le psychiatre. *Voyons, monsieur Gervaise, est-ce que vous pourriez copier le petit Rousseau de mon antichambre ?*

Gervaise fit la moue.

— Un Rousseau, c'est à la portée de tout le monde, dit-il. Je viendrai demain, si vous voulez...

L'assistante accompagna Gervaise, tandis que le médecin sautait sur son téléphone.

— *Allô, voulez-vous me passer M. le Conservateur. Merci.*

Et alors, d'un trait, le psychiatre pria le conservateur d'examiner soigneusement « Le Vieillard lisant », « Le Duc de Richmond » et « La Conception immaculée de la Vierge »... Non, non, il ne pouvait pas s'expliquer. Il voulait savoir, d'abord, si ces toiles étaient des faux. Le conservateur répondit sèchement qu'il allait faire le nécessaire, eu égard à la qualité de son interlocuteur, mais qu'il se portait garant de l'authenticité de ces tableaux. Quelques heures plus tard, il appelait le psychiatre. Aucun doute : les toiles en question n'étaient nullement des copies. Il venait de les étudier personnellement.

— *Mais,* insista le psychiatre, *vous les avez soumises à un examen scientifique ?*

Le conservateur devint nerveux.

— Je pratique l'expertise depuis trente ans, répliqua-t-il. J'ai la prétention de connaître mon métier.

Le psychiatre s'excusa. Il croyait qu'on utilisait des procédés chimiques pour établir l'authenticité de certains tableaux. Le conservateur suggéra que la psychanalyse était une chose et que la critique d'art en était une autre. Le psychiatre admit du bout des lèvres qu'il s'en remettait entièrement au jugement d'un connaisseur aussi éminent. Puis il attendit avec impatience le retour de Gervaise. Celui-ci fut fidèle au rendez-vous. Il arriva muni de son matériel et se mit au travail. Bien vite, le médecin dut se convaincre que son étrange client était un virtuose. Le modèle représentait un moulin, avec son déversoir. Gervaise s'activait, en grommelant.

— De la carte postale... de la décalcomanie.. Regardez-moi ces peupliers. C'est foutu comme des chandelles.

Et, pendant ce temps, le tableau prenait vie, commençait à ressembler à l'autre d'une manière hallucinante.

— On appelle ça du feuillage, grognait Gervaise. Moi, je dis que c'est du chou-fleur.

Le psychiatre n'écoutait pas. Il doutait. Pour la première fois, il doutait de lui. Et quand Gervaise eut terminé la toile, le psychiatre fut confondu. La copie valait l'original. Gervaise emporta le tableau.

— Encore deux ou trois petites retouches, dit-il, et je vous le rapporterai. Jespère que vous êtes convaincu ?

Le psychiatre réfléchit longtemps. Il devait en avoir le cœur net. Il fit porter à Mme Gervaise un court billet...

Mme Gervaise se présenta le lendemain. Elle rapportait le Douanier Rousseau. C'était une jolie blonde, aux traits fatigués, à la bouche flétrie.

— *Votre mari m'a tout raconté,* dit le psychiatre. *Une seule question : a-t-il vraiment substitué ses copies aux originaux ?*

— Oui, fit-elle en baissant les yeux.

Ici s'arrête pour aujourd'hui le récit de Boileau-Narcejac. Il y manque 20 lignes. Quelle est la conclusion logique de ce mystère ?

1) Gervaise a-t-il réussi la plus formidable mystification du siècle ?

2) Si, cependant, le conservateur ne s'est pas trompé, qu'est-ce qui est arrivé ?

A vous de jouer et de nous envoyer votre explication.

Si elle est conforme à celle des auteurs, que nous publierons dans notre prochain numéro, vous recevrez deux microsillons long-playing ou deux volumes de la collection de la Pléiade, à votre choix.

Les réponses devront être adressées à « L'Express », Service Jeux, 91, Champs-Elysées, avant le mercredi 19 août à midi.

SOLUTION DE « PARANOIA »

Nous proposions la semaine dernière à nos lecteurs amateurs d'énigmes de trouver la solution logique de « Paranoïa », nouvelle écrite pour eux par Boileau et Narcejac, que nous avions publiée amputée de ses vingt lignes de conclusion. Voici la clé de l'énigme, telle que l'avaient rédigée Boileau et Narcejac :

« Le préfet traversa le vestibule. Dans le salon, le téléphone sonnait.

« **Encore,** songea le vieil homme. **Sapristi ! on ne m'y reprendra plus ! Je veux bien rendre service, mais il y a des limites.** »

« La sonnerie s'arrêta et une voix dit :

« **Tout de suite, monsieur le président... Il arrive. Je viens de voir sa voiture.** »

« Le valet de chambre au gilet rayé apparut sur le seuil du salon.

« **Monsieur le préfet, c'est le Ministère de l'Intérieur... Ils ont déjà appelé deux fois dans la journée.**

« — **Merci, Jean,** fit M. Maupoix, excédé.

« Il s'assit devant le téléphone, prit l'appareil.

« **— Allô !... Mes respects, Monsieur le ministre... Oui, oui... Rassurez-vous. Tout s'est parfaitement arrangé... Il suffit d'un peu d'argent, de quelques ouvriers habiles, de beaucoup d'influence... Ah ! pour les irréductibles, la police est intervenue. Ces messieurs ont toujours le dernier mot, c'est leur métier... Trop heureux de vous être utile, Monsieur le ministre... Bien entendu, ma maison vous est toujours ouverte. Seulement, si vous voulez permettre à un vieil homme de vous donner un conseil... à l'avenir... croyez-moi... évitez les femmes mariées !...** ».

BOILEAU-NARCEJAC.

Nous publierons la semaine prochaine les noms des participants à notre jeu qui nous auront envoyé une réponse conforme à cette explication (Une erreur matérielle nous a fait indiquer que les réponses à « Paranoïa » devaient nous parvenir avant le mercredi 5 août, c'était évidemment le mercredi 12 août qu'il fallait lire. Ceci ne faisant pas partie du mystère !)

ESSAIS

● *Un marxisme tranquille.*

Recherches dialectiques

par L. Goldmann. Bibliothèque des Idées, N.R.F. 356 pages, 1.200 fr.

Au sein de la crise profonde qui secoue aujourd'hui la pensée marxiste, le dernier livre de L. Goldmann met une note de sérénité. Alors que de toute part apparaissent des autocritiques et des interrogations angoissées ou ironiques, sur le sens et l'actualité des découvertes de Marx, L. Goldmann poursuit avec tranquillité son travail. Dès 1948, il présentait un « produit » de sa méthode et montrait comment une œuvre philosophique — celle de Kant — manifestait *la vision tragique du monde.* Dix ans après, il soutenait à la Sorbonne une thèse fort importante, « Le Dieu caché» où cette même idée de vision tragique était appliquée à Pascal et à Racine. Entre temps, il avait publié dans diverses revues de nombreux articles et avait participé à de nombreux congrès philosophiques et littéraires.

C'est l'ensemble savamment composé de ces articles publiés ou écrits (quelques textes sont en effet inédits) depuis 1947 que L. Goldmann publie sous le titre « Recherches dialectiques ». Il s'agit pour l'auteur de définir sa propre conception de la méthode matérialiste et dialectique, de montrer que cette méthode, par sa structure, est la plus cohérente et d'en souligner l'efficacité en donnant comme preuve de brèves études concrètes, consacrées en particulier à Racine et à Gœthe et en réfutant quelques interprétations contemporaines du marxisme qu'il juge erronées. Ainsi, « Recherches dialectiques » est comme le complément et le journal méthodologique du « Kant » et du « Dieu caché ».

Contre le dogmatisme

Le livre est clair et convaincant. Pour L. Goldmann, le matérialisme dialectique, pourvu qu'on l'entende convenablement, est un *système philosophique* qui fournit une *méthode.* Le système philosophique se résume en quelques principes essentiels qui le manifestent comme la forme moderne du rationalisme et de l'optimisme humaniste ; quant à la méthode, elle repose sur l'idée de totalité et de « structure génétique » : ainsi étudier un auteur, c'est relier son œuvre à la totalité des événements de son époque considérée comme une structure en devenir, en sachant qu'à travers des intermédiaires, souvent très nombreux, les faits économiques, la place de la classe sociale à laquelle appartient l'écrivain ont une importance déterminante. La pensée de Pascal, celle de Racine, se comprennent, sauf pour la part de psychologie individuelle qui nécessairement échappe, comme expression des idéaux politiques et des intérêts historiques de la noblesse de robe du XVIIe siècle.

C'est donc dans l'histoire de la pensée, qui est sa spécialité, que L. Goldmann trouve la confirmation des principes du marxisme. Il condamne le dogmatisme, le sectarisme qui tiennent la dialectique matérialiste pour vraie sans jamais en chercher la vérification : pour sa part, il considère cette méthode comme étant seulement une hypothèse de travail cohérente qui doit s'éprouver dans chaque cas historique concret. En fait, ce sont à ses yeux les travaux de Lukacs et les siens qui apportent la preuve effective de la perspective dialectique.

Cette perspective est si vaste, d'ailleurs, qu'elle englobe des méthodes définies, au sein de sciences particulières, par des chercheurs non marxistes. L. Goldmann se réfère ainsi à l'œuvre psychologique de J. Piaget qui, sans préoccupation philosophique déterminée — ni matérialiste ni idéaliste — a su retrouver les thèmes principaux de la dialectique et mettre l'accent sur les structures génétiques. Cette rencontre est une nouvelle justification : le matérialisme bien compris, par son caractère positif et scientifique, est prêt à englober, non seulement les résultats des disciplines traditionnelles, mais encore leurs principes de recherches lorsqu'elles parviennent à se dégager de l'emprise métaphysique. « Recherches dialectiques » présente de la sorte le marxisme comme étant seul capable de fournir les thèmes d'unification pour les sciences de l'homme : psychologie, sociologie, histoire, économie politique...

Sans doute, ne manquera-t-on pas d'ouvrir contre L. Goldmann la mauvaise querelle coutumière : on l'accusera de trahir Marx, de s'appuyer uniquement sur certains textes de G. Lukacs tenus pour représenter seuls valablement le marxisme contemporain. L'objection est dérisoire : L. Goldmann a parfaitement le droit de se réclamer du matérialisme dialectique ; les textes des fondateurs du marxisme sont trop nombreux et, il faut bien le dire, trop obscurs et contradictoires, l'évolution de la doctrine est trop confuse, l'épreuve historique est trop ambiguë pour qu'une quelconque interprétation puisse se permettre de revendiquer l'orthodoxie.

La véritable question n'est point là. On peut s'empêcher, en effet, puisqu'il y a aujourd'hui crise aiguë de la pensée marxiste, de se demander où se situe L. Goldmann. « Recherches dialectiques » écarte, il est vrai, une telle question ; il veut offrir face aux dogmatismes, face aux difficultés actuelles de certaines consciences, fique. Le problème dès lors apparaît la sérénité de l'investigation scientifique : le marxisme aujourd'hui peut-il être serein ? A-t-il la possibilité de se constituer en philosophie tranquille qui a pour seule tâche de vérifier par des résultats concrets la validité de ses principes ?

Racine et Marx

Au fond, « Recherches dialectiques » souligne un aspect qui déjà se manifestait dans « Le Dieu caché ». L'explication, à vouloir de toutes ses forces le positif, devient positiviste ; à insister sur le rôle des données sociales, elle se tourne en sociologisme. On peut se demander, par exemple, s'il est juste de *réduire* la poésie racinienne à n'être que l'expression d'une classe sociale ? N'y a-t-il pas une dimension esthétique ou artistique qui nécessairement disparaît alors, et dont le marxisme, s'il veut être savoir total de l'homme, devrait pouvoir rendre compte ? Et n'est-ce point en revenir d'une certaine manière à Auguste Comte que d'abandonner la signification proprement artistique de l'œuvre à une psychologie de l'individu, tenue, d'ailleurs, pour infaisable ?

C'est ce même positivisme qui entraîne, semble-t-il, L. Goldmann à concevoir avec une simplicité excessive la situation théorique du marxisme à notre époque. La recherche de Marx se posait comme *contestation* et *dépassement* de la philosophie ; elle voulait opposer aux « sciences de l'homme » de son temps l'analyse scientifique des faits humains dans leur dynamisme réel ; elle ne séparait point l'étude objective de la critique de la société industrielle à son stade capitaliste ; elle n'aboutissait pas à un système et n'instituait pas de méthode universelle. Elle réclamait une orientation d'esprit militante qui sache mettre en évidence, par l'enquête historique, le contenu effectif de l'existence.

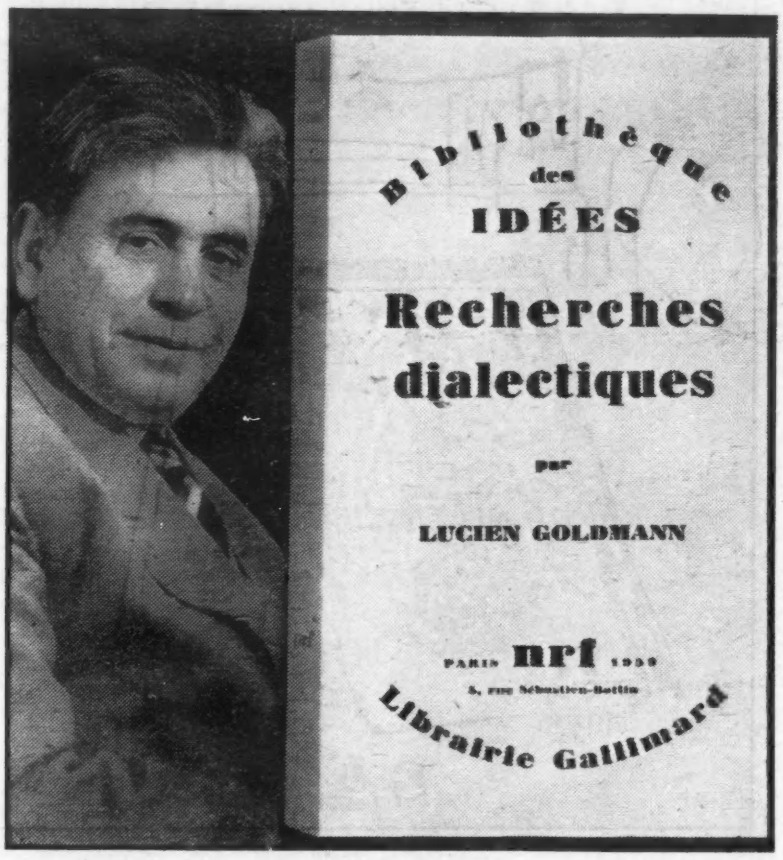
Un nouveau système

On sait ce qu'il est advenu de ce programme. Les découvertes de Marx, par le poids du devenir et par la volonté des hommes, ont été progressivement affadies et sclérosées. De cette négation de tout système est né un nouveau système : le matérialisme dialectique, doctrine générale de la réalité et de la connaissance et synthèse de toutes les sciences. Le matérialisme était devenu à nouveau une philosophie parmi les autres et, du même coup, il perdait sa puissance critique. Il n'est certes pas question d'assimiler « Recherches dialectiques » à ces plats manuels de « méthodologie matérialiste » qui illustrèrent le marxisme orthodoxe durant ces dernières années.

Mais ce n'est point par abus de mots que L. Goldmann se réclame du matérialisme dialectique. Avec la doctrine « officielle », il a en commun cette idée qu'il y a désormais un marxisme constitué. Il ne veut certes pas en faire un dogme ; il le tient cependant pour une hypothèse de travail *déjà faite* qu'il y a à appliquer. Finalement, « Recherches dialectiques » repose sur une certaine appréciation de la situation politique : la société industrielle est, semble-t-il pour L. Goldmann, relativement stabilisée ; parmi les institutions qu'elle s'est données, il y a une doctrine, le marxisme, qui a été trop souvent mal présentée et à qui il convient de redonner son vrai visage afin de faire valoir sa justesse.

Mais que devient alors le ferment révolutionnaire qui était au cœur de l'œuvre de Marx ? Faut-il abandonner l'espoir de constituer une manière de penser inlassablement critique et remettant toujours en question les résultats acquis par l'analyse plus approfondie des faits ? S'il en était ainsi, il serait probablement plus raisonnable d'être hégélien.

FRANÇOIS CHATELET.



LUCIEN GOLDMANN
Une note de sérénité.

HISTOIRE

● *Une époque qui a vécu en fonction de la beauté.*

La Civilisation de la Renaissance en Italie

par Jacob Burckhardt. Ed. Plon et Club du Meilleur Livre. 384 pages. 333 illustrations. 5.950 francs.

La réédition de « La Civilisation de la Renaissance en Italie » par Jacob Burckhardt rend sensible à quel point ce livre prophétique est demeuré vivant et fécond. L'erreur, ce fut précisément de prétendre à le rajeunir dans l'édition assez indiscrètement remaniée qu'en donna en 1885 Geiger. On nous restitue enfin aujourd'hui le texte initial. Un siècle, tout juste, de recherches, de découvertes, d'acquis, de renouvelllement dans la connaissance et la méthode, bien loin de les dévaloriser, donne toute leur signification et tout leur prix aux intuitions, aux idées, aux *vues* de Burckhardt.

Il convient de souligner « vues », qui n'a pas le sens un peu vague qu'on lui donne d'ordinaire : c'est sans doute le maître mot de ce maître livre. Et d'abord, Burckhardt a *vu* l'Italie, et, l'ayant vue, aussitôt il a cru, il a su, il a été illuminé. Chez cet étudiant en théologie, le regard de l'esprit — un esprit méditatif, enthousiaste, religieux tout à la fois et très gœthéen — ce regard était doublé ou éclairé par l'œil du peintre. Pour lui, comprendre l'Italie, ce fut d'abord la prendre, la saisir par les yeux ; et, d'ailleurs, l'absorber par tous les pores. Ce premier voyage du jeune Bâlois devait orienter toute sa vie d'homme, toute sa vocation d'historien. Ce coup de foudre a déterminé, dans un éblouissement lucide, la vision intérieure, extraordinairement puissante, étendue, profonde et je dirais volontiers amoureuse, qui a habité Burckhardt tout au long de sa tâche. Il n'a plus cessé de *voir*, dans son ensemble et dans ses détails mais surtout dans sa vérité, la Renaissance italienne comme on voit non une période de l'histoire, mais un grand site, un être vivant, ou mieux : une œuvre d'art. Et, aux yeux de Burckhardt, cette civilisation était l'œuvre d'art par excellence.

L'Etat est une œuvre d'art

Un des paradoxes apparents de ce livre, où tout est considéré dans la lumière de l'art, c'est que l'art proprement dit n'y a pas trouvé sa place. Il s'agit à vrai dire d'une lacune déplorée par Burckhardt tout le premier, qui a voulu consacrer un autre livre à cette histoire de l'art italien de la Renaissance (sans d'ailleurs le mener à bonne fin), de sorte que le grand ouvrage qu'il donne lui-même comme un « essai » est plutôt un fragment monumental. Et pourtant, dans ce qui n'est nullement un traité d'esthétique, mais une histoire de stricte discipline historique, l'historien décrit dans sa multiplicité un règne unique : celui de l'art, précisément. Le titre du premier chapitre éclairerait à lui seul ce caractère essentiellement esthétique de la pensée historique de Burckhardt : « L'Etat considéré comme création d'art ».

Tout est « création d'art » : la vie publique et la vie individuelle (l'homme italien de la Renaissance se construit, s'ordonne, « s'agit » comme un personnage dramatique), la guerre, le crime même (ce qui n'implique aucune approbation ou complaisance, aucun nietzschéisme avant la lettre), la civilisation enfin. Dans cette civilisation, tout se conçoit en fonction du beau, à tout le moins du « bien fait » ; et tout ce qui est beau ou bien fait est justifié, est digne d'admiration et d'imitation. La Renaissance est donc tout autre chose qu'un simple retour à l'antiquité, et presque le contraire : naissance véritable à une vie neuve énergique et libre, individuelle surtout ; prise de conscience d'un monde soudain ouvert et d'un nouveau style de l'homme.

Primauté de l'Italie

Brisant les cadres et les contraintes de la société médiévale, l'homme renaissant, ou plutôt l'homme naissant, ne se tourne vers l'antiquité que pour y trouver commodément un modèle à

sa conception de la vie et de la cité, qui ont, l'une et l'autre, pour fin l'épanouissement de l'individu dans l'exaltation des énergies, l'équilibre magnifique dans le balancement de la passion et de la raison ; et toujours sous le signe souverain de la beauté, de l'harmonie, qui doivent régir l'action même, jusqu'au paroxysme de la violence.

Ce portrait superbe et neuf avait bien de quoi frapper ; son influence fut profonde, sa vérité demeure fixée une fois pour toutes par les accents du peintre. Mais le regard de celui-ci, tout entier captivé par son modèle, par l'objet de son amour, l'a détaché, isolé dans le paysage universel, a projeté sur lui une lumière qui rejette le reste dans l'ombre. Burckhardt a vu dans cette Renaissance un fait spécifiquement italien, une aube éclatante brillant sur une Europe encore obscure ; alors que le XV[e] siècle européen a accompagné, parfois devancé le Quattrocento.

Triomphe de la minorité

D'autre part, la Renaissance, engendrée et engendrant, est toute mêlée à ce qui la précède et la suit : le moyen âge et l'âge baroque.

Certes, bien d'autres objections et remarques peuvent être faites à Burckhardt. Par exemple, il a tout juste effleuré les systèmes philosophiques et singulièrement le néo-platonisme florentin développé autour de Ficin, mouvement qui empreint si fortement la Renaissance italienne. Dans une autre perspective, il a négligé le fait *économique* et tout ce qu'il pouvait apporter d'explication à la libération politique et individuelle. Sa peinture des tyrannies, des tyrans et des républiques n'en demeure pas moins saisissante. Elle est l'œuvre d'un libéral, d'un démocrate-patricien qui déteste le capitalisme, se méfie des excès de la démocratie et professe bien avant Gide que le monde sera sauvé par quelques-uns : « Qu'elle succombe ou qu'elle triomphe, c'est toujours la minorité qui a fait, de tout temps, l'histoire universelle. » Les longues perspectives dans lesquelles, le premier, Burckhardt s'est placé, restent valables. Partout, en tout, il a innové, ouvert des voies, forgé des instruments, qu'il s'agisse de l'utilisation des statistiques ou de l'ébauche d'une véritable sociologie de l'art.

La cité et la liberté

Le lecteur saura gré à M. Marcel Brion d'être, pour lui, un lumineux introducteur à Burckhardt, et il pourra, grâce au remarquable commentaire critique de M. Robert Klein, confronter ces thèses classiques aux données et aux interprétations nouvelles de la connaissance.

La très riche et rare illustration de cette belle édition a été conçue comme l'accompagnement de ce texte symphonique où retentissent, s'entrecroisent, s'ordonnent tant de thèmes : histoire d'une civilisation et de l'homme de cette civilisation, mais histoire « contrapuntique », où l'organisation de la cité, le jeu politique, l'humanisme et la liberté, la société et les mœurs, la découverte du monde et la foi, ne se développent jamais selon une ligne isolée qui leur serait propre, celle-ci étant toujours soustendue, enlacée, nourrie, exaltée par la ligne de l'art. L'art demeure, pour Burckhardt, le *chant donné* d'où toute la « polyphonie » humaine se déduit.

YVES FLORENNE.

CONDAMNÉ A VIVRE...

Ce titre du nouveau roman de Marise QUERLIN résume, à propos d'un cas particulièrement bouleversant, le problème brûlant de l'avortement thérapeutique.

Le docteur André SOUBIRAN a donné une préface à CONDAMNE A VIVRE. Sur ce sujet dont l'importance est vitale pour tant de femmes, nul ne pouvait faire le point avec plus d'objectivité et de sensibilité que l'auteur des HOMMES EN BLANC dont le dernier roman AU REVOIR DOCTEUR ROCH (120.000 ex.) est un nouveau best-seller.

« CHEVALIER A L'ARMURE FANTASTIQUE » DE GENTILE BELLINI (LOUVRE)

Un chant humain.

ROMANS

● *Quand la porcelaine de Limoges devint fragile...*

Les Drapeaux de la Ville

par G.-E. Clancier.
Ed. Robert Laffont. 426 p., 990 fr.

« LES Drapeaux de la Ville » constituent le troisième volet de ce vaste roman cyclique que G.-E. Clancier commença, voici trois ans, avec « Le Pain noir », suivi peu après de « La Fabrique du Roi ». Fresque familiale dans la mesure où tous les personnages, des Limousins d'origine paysanne, sont liés entre eux par les liens de la parenté ou de l'affection, « Les Drapeaux de la Ville » sont aussi une description de la condition ouvrière en province, entre 1890 et 1900. A cette époque, dans le Limousin comme dans beaucoup de provinces françaises, nombre de paysans quittent leur village et gagnent la grande ville, dans l'espoir d'une vie meilleure. Clancier décrit excellemment l'exode des humbles vers Limoges et ses fabriques de porcelaine. Ses héros, les Charron, s'habituent mal à la vie urbaine. Ouvriers. ils restent des paysans et regrettent d'autant plus leur existence rurale que les salaires sont misérables. La grande bourgeoisie industrielle les exploite aujourd'hui comme hier les hobereaux. La vie en usine, cependant, favorise les aspirations à la liberté, l'égalité et la justice. De là que cette famille de paysans simples et souvent frustes ne puisse longtemps ignorer les luttes sociales et qu'il lui faille participer au grand mouvement de revendication pour lequel elle a, pourtant, une répulsion instinctive. Clancier montre comment, petit à petit, ses héros s'éveillent aux idées socialistes et libertaires : deux mouvements, en effet, se disputent le monde ouvrier. Les socialistes, qui brandissent le drapeau rouge, et les anarchistes, qui ont pris le drapeau noir pour emblème. Ce sont là, au sens littéral et symbolique de l'expression, les drapeaux de la ville, qui les promène dans ses rues aux jours de grève.

Un monde en transformation

Le livre de Clancier échappe aux dangers du roman régionaliste et intimiste par cette description d'un prolétariat qui prend conscience de sa force et de ses droits. On aimera le souffle épique qui anime le roman dans ses plus beaux moments et tout de même l'histoire d'amour de Catherine, cette jeune femme de 30 ans, dont l'aventure sert de contrepoint à l'évocation des milieux ouvriers : éprise d'un jeune syndicaliste, elle trouve assez de force pour se détourner de lui et vivre, avec son mari, dans le passé — alors que ce monde en transformation est tourné vers l'espoir et vers l'avenir.

Y. B.

● *Un Grand Meaulnes suisse.*

La Vaisselle des Evêques

par Georges Borgeaud
Gallimard. 259 pages, 750 francs.

OUVERTURE en sourdine : un adolescent nous parle à voix basse de sa famille, de ses amitiés, de ses goûts, de ses dégoûts, de ses débuts dans la vie, de son premier amour. Enfant songeur que cet adolescent, plus riche de sensibilité que de caractère. « *Ah ! si seulement j'avais des dents pour mordre comme un fauve et non point pour mordiller une herbe !* » Est-ce parce qu'il s'agit de la Suisse ? On pense aux premières pages des « Confessions ». Et puis toute cette sensibilité qu'on serait tenté d'appeler helvétique : à la fois refoulée et à fleur de peau...

Mais Rousseau, très vite, mord, et cruellement. Georges Borgeaud, qui obtint le Prix des Critiques pour son premier roman, (il l'avoue par la bouche de son héros, il semble même le regretter...) mordille plutôt. Qu'on se méfie cependant. Cette sourdine, cette grisaille, ce ton bien élevé, cette poésie sage, cachent quelque chose : il y a révolte sous la douceur. Une révolte d'enfant discret, maladroit, mais secrètement violent. Cette histoire (pour reprendre une expression de l'auteur) a « *la violence feutrée* » de la neige.

La magie de l'enfance

Ou plutôt la trompeuse platitude du lac. La grise existence de Pierre est à l'image de ce Léman près duquel il vit, et qui aura été « *le magicien de son enfance* », et qui devient aujourd'hui le personnage central, essentiel de ce livre. Lac qui peut connaître la tempête ; la vie de Pierre, trois orages la bouleversent, trois coups de foudre : Denis, le château des Faver-

→

LA SAGESSE DES NATIONS

Claude Roy et Claire Vernier publient au Club des Libraires « Homme de plume vole au vent », un volume de proverbes de toutes les nations. En voici quelques échantillons :

- Entendre est précieux à celui qui écoute. (*Egypte.*)
- C'est ouvrir une digue qu'entamer un procès. (*Mésopotamie.*)
- Aime-toi toi-même, laisse la foule te haïr. (*Pologne.*)
- Tue plutôt une fille que de la calomnier. (*Bulgarie.*)
- La langue n'a pas d'os mais peut en fendre. (*Grèce.*)
- Le pain d'autrui a meilleur goût. (*Russie.*)
- Crédit vaut mieux que monnaie courante. (*Gitan.*)
- Frappe la chatte, la mariée s'éduquera. (*Arabe.*)
- Si tu aimes ton chien, tu aimes aussi ses puces. (*Cameroun.*)
- L'homme le plus rusé n'a jamais vu sa nuque. (*Dogon.*)
- La femme heureuse meurt avant son mari. (*Chine.*)
- Baise la main que tu ne peux couper. (*Perse.*)
- Les paroles ne salent pas la soupe. (*Brésil.*)
- Aucun homme n'est trop vieux pour une vieille fille. (*Noir d'Amérique.*)
- En attendant le bonheur, couche-toi. (*Japon.*)
- Si les éléphants se battent, le mulot meurt entre leurs pattes. (*Indonésie.*)
- Le sage est tortue quand il faut et serpent quand il est temps. (*Inde.*)
- La femme est une catastrophe. Que Dieu fasse qu'il n'y ait aucune maison sans cette catastrophe. (*Perse.*)

les Nouveautés

LA SAINTE PÉTOCHE

par Colette Duval — La célèbre parachutiste, championne du monde, raconte sa vie.

LES PLUS BELLES HISTOIRES DE BÊTES

par Elian J. Finbert — Un livre pour tous les amis des animaux.

LE ROMAN DE LA CHIRURGIE

par Philippe de Coninck — La chirurgie à travers les âges racontée comme un roman.

LE TESTAMENT POLITIQUE DE HITLER

Notes recueillies par MARTIN BORMANN

Texte préfacé par H. R. TRÉVOR-ROPER et commenté par ANDRÉ FRANÇOIS-PONCET de l'Académie française

LA PASSION DE MARIE D'AGOULT

par Camille Destouches — L'héroïne de ce roman vrai est une comtesse de vingt-sept ans, romanesque et nostalgique.

DE LA LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

DRUON

LA LOUVE DE FRANCE

50.000 EXEMPLAIRES EN 10 jours

del DUCA PARIS

ges, Hélène. Lac dont on dit que les eaux dissimulent la fabuleuse vaisselle d'or qu'un évêque traqué par les protestants a jadis envoyée par le fond ; la vie de Pierre recèle dans ses profondeurs une « vaisselle des évêques » : cette faculté proprement poétique qu'ont les adolescents sensibles d'enrichir leur vision du monde, ne s'agirait-il que d'une herbe, d'un oiseau, d'un brin de soleil ?

Cette histoire de Grand Meaulnes lacustre, que Georges Borgeaud nous murmure sur le mode mineur, est le délicat inventaire de ce trésor fait de chimères discrètes.

J.-L. B.

Saint-Germain-des-Prés de la belle époque.

Godelureaux

par Eric Ollivier.
Denoël. 206 pages, 650 francs.

Le Léopard

par Jeanne Castelane.
Denoël. 251 pages, 750 francs.

LES « Godelureaux » donnent une image assez ressemblante de la vie à Saint-Germain-des-Prés à la belle époque, à mi-chemin entre les outrances des « Tricheurs » et le détachement des héros de Françoise Sagan.

La faune et le Flore y sont peints au naturel, avec leurs coucheries — ni aussi systématiques, ni aussi frénétiques qu'on a voulu le dire — avec leurs petitesses et aussi leurs moments passionnés, et surtout avec cette envie d'en sortir qui fut, en définitive, le seul vrai désir de la plupart des « existentialistes » à de très rares et très honorables exceptions près.

Arthur, jeune bourgeois de Passy et existentialiste d'occasion, partage la jeune Ambroisine avec tous les amants qu'il procure, par jeu, à celle-ci. Comme « le tricheur » du film, il comprendra trop tard qu'il en est amoureux. Mais la fin du roman est plus vraisemblable que celle du scénario : Ambroisine se range en épousant un Américain, tandis que désormais le héros, « soucieux de sa tenue » et de ne pas trop « hypothéquer son avenir », va vraisemblablement reprendre ses études interrompues par cet intermède agréable mais à court terme seulement.

S'il est un livre qui montre à quel point la plupart des jeunes « existentialistes » de l'immédiate après-guerre n'étaient pas « engagés », c'est bien celui-là.

Gibier de potence

En revanche, le héros de Jeanne Castelane, le « léopard » — ainsi nommé parce qu'il porte un slip en peau de léopard — fait partie des truands authentiques de Saint-Germain-des-Prés, auprès desquels les jeunes « godelureaux » font figure d'enfants de chœur. Tout lui est bon pour gagner tant bien que mal sa vie — encore cette vie est-elle totalement dépourvue d'intérêt : prostitution avec des protecteurs riches, exploitation des femmes amoureuses de lui, menus larcins ou vols caractérisés, à l'exclusion, bien entendu, de tout travail régulier.

Alors que les godelureaux sont, pour la plupart, des « jeunes gens de bonne famille » désireux de jeter leur gourme, le « léopard » n'est qu'un gibier de potence. Qu'une femme peintre de talent s'éprenne de lui au point de supporter sans protester les gifles et les humiliations, voilà simplement qui prouve la faillite de certaines vies de femmes faussement émancipées.

Jeanne Castelane a écrit un roman sincère, dans un certain sens : la différence d'âge entre ses deux héros (le « léopard » a 19 ans et sa maîtresse en a 35 — et encore semble-t-elle quelque peu rajeunie pour les besoins de la cause) explique avec vraisemblance le comportement de l'un et de l'autre. Son livre est à la fois la description réussie d'un milieu et une étude psychologique pleine de finesse.

M. L.

LU, VU, SU

● **« Les Thibault »** de Roger Martin du Gard ont été publiés il y a un an en Russie et tirés à 240.000 exemplaires. Cette édition ayant été rapidement épuisée, une seconde édition de 150.000 exemplaires vient de sortir.

● **A Cerisy-la-Salle,** foyer culturel qui continue la tradition des entretiens de Pontigny, s'est tenu du 24 juillet au 3 août un congrès sur le thème « Structure et Genèse » avec une participation française et étrangère particulièrement brillante. On a pu voir, à côté de Jean Piaget, maître de la psychologie des enfants, Ernst Bloch, le penseur le plus original de l'Allemagne orientale, Lesz Kolakovski, le chef de file des « révisionnistes » polonais, ainsi que Serge Mallet, Lucien Goldmann et J.-P. Desanti, représentant les tendances différentes du marxisme français.

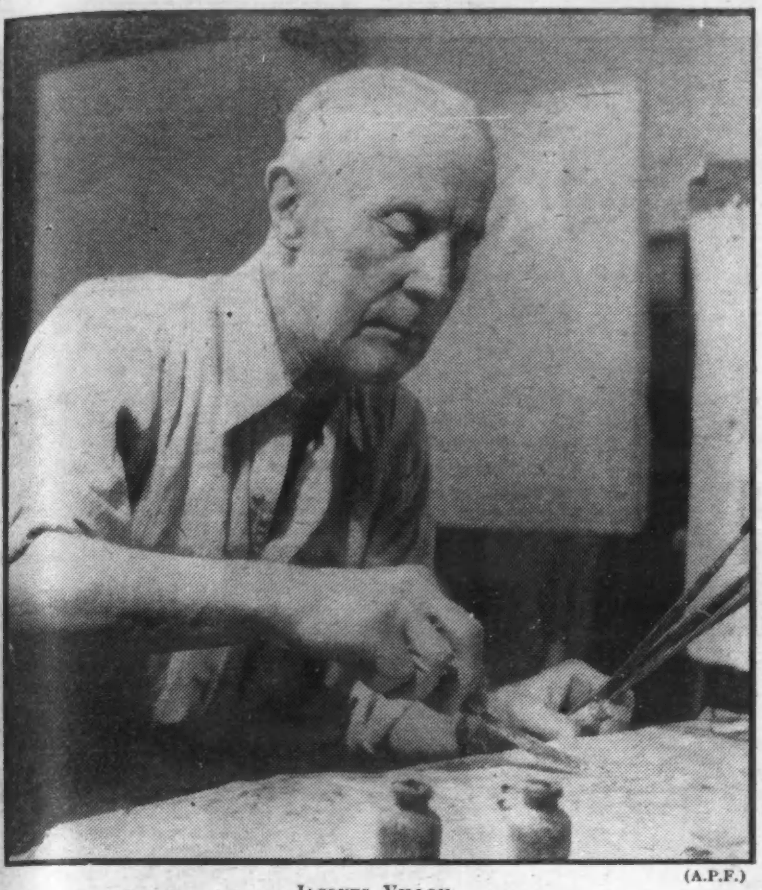
Ernst Bloch

● **Réalités** du mois d'août propose à ses lecteurs huit exercices de politesse, parmi lesquels l'organisation d'un « dîner parisien donné par le directeur artistique d'un grand hebdomadaire et son épouse ». Il s'agit de placer, dans le bon ordre protocolaire, le comte Jean de Beaumont, Bernard Buffet, Jean Dutourd, Me Floriot, le professeur de Gaudart d'Allaines, René Julliard, Igor Markévitch, Me Maurice Rheims, le maître de maison, la comtesse Jean de Beaumont, Mme Buffet (Annabel), Mme Jean Dutourd, la baronne de Gaudart d'Allaines, Mme René Julliard, Mme Igor Markévitch, Mme Maurice Rheims, Mme Louise de Vilmorin, la maîtresse de maison.

Voici le commentaire à « la table correcte » : « *Le professeur de Gaudart d'Allaines, membre de l'Académie des Sciences, doit venir en tête. Mais c'est le comte de Beaumont qui doit avoir la seconde place. Quoique étranger, Igor Markévitch doit céder la place à une personne d'une situation sociale plus élevée qui est de plus un ancien parlementaire et un homme d'affaires important. Igor Markévitch est d'ailleurs plus jeune et le métier de chef d'orchestre n'est pas prévu dans les hiérarchies du protocole. Pour cette dernière raison, Me Floriot peut aussi avoir la préséance sur lui et prendre la troisième place. Signalons qu'à rang égal un avocat passe aussi devant un médecin (mais ici Me Floriot, qui n'est ni ancien bâtonnier ni membre du Conseil de l'Ordre, s'incline tout naturellement devant le professeur Gaudart d'Allaines). Il n'y a pas lieu de mettre Jean Dutourd ou même Bernard Buffet avant Me Rheims, commissaire-priseur. Non seulement l'âge joue en faveur de ce dernier, mais aussi sa situation sociale à Paris. Certes, on dira que Bernard Buffet est un personnage célèbre dans le monde entier. Mais la gloire d'un artiste, lorsqu'elle n'est pas sanctionnée par une consécration officielle (l'Institut par exemple), n'entraîne aucune promotion particulière dans la hiérarchie protocolaire. Du côté des dames, l'ordre reste le même que celui de leurs époux. On peut placer Louise de Vilmorin avant Mme Markévitch (1) du fait de sa plus haute situation personnelle comme écrivain et femme du monde.* »

Voilà les lecteurs de « Réalités » parés pour toute éventualité.

(1) Au cas où il y aurait vraiment des amateurs pour ce genre de rébus, autant leur donner des solutions exactes. Mme Igor Markévitch est née princesse Caetani. La famille Caetani est l'une des premières de l'aristocratie italienne.



(A.P.F.)

JACQUES VILLON.
Avec l'aide du pharmacien.

EXPOSITIONS

Un homme paisible

● ***Jean-François Chabrun a regardé pour vous les gravures de Jacques Villon, 84 ans, jeune peintre.***

« ÉTANT à la campagne, sans vernis, sans mordant, j'ai préparé ma planche avec du suif de chandelle et acheté de l'acide chez le pharmacien. Mais, ayant employé pure cette eau-forte, ce fut une catastrophe — et je dus renoncer; un peu de réflexion me fit couper d'eau mon bain tumultueux et le résultat, c'était un profil de mon père. »

Le graveur qui raconte son premier essai n'avait pas alors 16 ans. C'était en 1891. Il s'appelait encore Gaston Duchamp. Son père, notaire au pays de Mme Bovary, regardait avec une inquiétude mêlée de fierté son propre beau-père, Emile Nicolle, un excellent graveur de l'époque, inculquer au jeune Gaston les rudiments de son métier. Le brave homme commençait à se faire une raison : décidément, ce n'était pas ce fils-là qui reprendrait son étude. Ni son aîné, Raymond, qui devait abandonner la médecine pour devenir un des premiers, le premier peut-être, des sculpteurs véritablement « modernes » avant d'être tué par la guerre en 1918. Ni le plus jeune, Marcel, qui sera « l'éminence grise » du dadaïsme, du surréalisme et continue, de New York, où il est maintenant installé, à servir de « conscience » à l'avant-garde contemporaine. Même Suzanne, la sœur des trois frères, rêve d'une carrière artistique. Elle sera peintre. Les chromosomes du grand-père Nicolle ont investi toute une génération Duchamp.

A tel point que Gaston va bientôt devoir changer de nom. Parce qu'il admire le poète du « Petit Testament » et du « Grand Testament », il s'appellera Jacques Villon. A 84 ans, il est, aujourd'hui, le doyen des « grands » de la peinture actuelle. Il est aussi l'un des plus étonnants graveurs qu'on ait connus depuis Rembrandt et Goya, comme en témoigne l'exposition de la Bibliothèque Nationale qui groupe 200 de ses aquatintes, pointes sèches ou eaux-fortes, de 1891 à nos jours (1).

Parler de Villon graveur, c'est aussi parler du peintre et du dessinateur. Pas une de ses planches qui ne soit l'écho d'une toile, ou réciproquement. Pas un dessin qui ne soit conçu en vue de l'élaboration d'une œuvre peinte ou gravée.

Deux voies

« Je n'ai rien fait alors que c'était le moment d'un effort à donner, dit-il, en évoquant ses cinq années de guerre. *Je vivais comme le lièvre de La Fontaine, dans un gîte, en songe. Pourtant j'arrivais à traduire des objets par des plans. Je découpais les plans dans du carton. Je les arrangeais. C'était un jeu. Mais intéressant. La lumière de chaque plan était différente. Dans l'ensemble, il s'agissait d'obtenir une lumière particulière, indépendante de la circonstance »* (2).

Toujours aussi courtois, modeste et têtu, le fantassin Gaston Duchamp, dit Jacques Villon, qui vient à peine de décider d'abandonner les gravures pour journaux illustrés dont il vivait (c'était le temps où les lithographies de Toulouse-Lautrec, son aîné de douze ans, se vendaient vingt sous la pièce), est en effet appelé à figurer activement dans le conflit de 1914-1918. Il n'en poursuit pas moins, comme il peut, pendant les quelques heures de répit que lui laisse parfois la vie des tranchées, l'expérience picturale à laquelle il avait rêvé de se consacrer exclusivement désormais.

Cette recherche d'une « lumière indépendante de la circonstance » commandera toute la vie de Villon. Mais, au retour de la guerre, oublié, ruiné, il ne peut s'y consacrer qu'à la sauvette. Quand il ne grave pas en couleurs, pour le compte de Bernheim jeune, des tableaux célèbres, souvent signés par d'anciens camarades plus chanceux que lui.

Ses confrères et les marchands semblent l'avoir à tout jamais rangé dans la catégorie des hommes paisibles — comme Cézanne, par exemple — qui poursuivent obscurément une aventure dont on se dit que — peut-être — on parlera quelques années après leur mort.

Une poignée de jeunes peintres prennent cependant vers 1930, le chemin de l'atelier de Puteaux qui est, toujours, celui du « père Villon ». Pas pour l'entendre parler de la « belle époque ». Pour lui demander conseil, pour y voir clair dans cet ouragan de tendances, d'écoles, de coteries et de chapelles où les vraies et les fausses valeurs deviennent de plus en plus difficiles à distinguer.

« Il y a deux voies, leur dit-il en substance. *Celle du « trompe-l'œil » (pas forcément réaliste, puisqu'on peut aussi copier des formes brutes) est d'ordre décoratif dans le meilleur des cas. La seconde suppose un échange dramatique entre la réalité et un homme capable de la recréer sur un autre plan, donc de l' « abstraire » tout d'abord ».*

Ou encore, après la leçon théorique, des recettes pratiques :

« Il faut ramener le sujet principal et le déformer tout en lui laissant son anatomie première pour lui permettre de rejoindre l'ensemble de la toile au format de laquelle il doit s'associer » (2).

Noirs et blancs

La notoriété morale à laquelle accède Villon auprès de la « nouvelle vague » d'alors va bientôt devenir une notoriété commercialisable. En 1942, un grand marchand français, Louis Carré, le prend sous contrat. Les collectionneurs, les amateurs, les critiques s'intéressent maintenant à lui. Et quand, en 1950, à 75 ans, il reçoit le prix Carnegie, c'est au tour du grand public de s'apercevoir qu'aux côtés de Matisse, de Rouault, de Picasso et de Braque, il y a Jacques Villon.

Entre temps, une nouvelle guerre est survenue. Villon s'est réfugié dans le Midi. Les paysages du Tarn ou de la Loire qu'il peint ou grave s'ajoutent à ses portraits d'amis, à ses ateliers de mécanique, à ses chevaux en mouvement. Les croisillons dont il tisse ses gravures s'enhardissent, vibrent toujours plus intensément. Sa palette s'enrichit. Elle retrouve les tons presque acides, mais miraculeusement justes dans leursr apports, des Chinois de la grande époque.

A l'origine de cet épanouissement, une longue patience, bien sûr, mais aussi une rigueur sans défaillance. Il n'a jamais cessé de s'astreindre à traduire *toutes* les valeurs noires de ses croquis ou de ses gravures en valeurs de couleur sur ses tableaux.

D'où l'importance de son œuvre gravé dont les noirs et blancs contiennent déjà toutes les possibilités de la lumière sans laquelle paysages, objets ou visages ne seraient rien que des amalgames de volumes informes.

Jacques Villon travaille encore aujourd'hui sans lunettes. Et son œil vif et rond comme ceux des oiseaux paraît toujours étonné de retrouver sur ses toiles et sur les papiers où ses gravures s'impriment cette lumière par lui fixée, « recréée », une lumière qui permet aux choses d'exister dans leur majesté fondamentale.

Il y a dans le regard de ce jeune peintre de 84 ans, une incroyable provision de bonheur et de malice. C'est aussi le regard d'un homme que les pires adversités ne pourraient aigrir. Parce qu'il sait que toute chose vient à son heure : les fruits comme la chance, les blés comme la gloire.

J.-F. C.

(Louis Carré.)

« L'HOMME AU PETIT BATEAU », PAR JACQUES VILLON.
Toute la lumière.

(1) Jacques Villon : l'œuvre gravé, Bibliothèque Nationale, Galerie Mansard. Exposition ouverte de 9 à 12 h. et de 14 à 17 h. jusqu'au 30 septembre.

(2) Propos de Jacques Villon recueillis dans « Esope », 15 décembre 1957.

STUDIO 43 - 43, Faubourg-Montmartre
LES RAISINS DE LA COLÈRE
Réalisé par John FORD
V. o.

La pièce de Georges Arnaud : « Le Maréchal P... », mise en scène par François Maistre, sera présentée les 28, 29, 30 et 31 août et les 1er et 2 septembre, à La Seyne (Var), dans la salle des fêtes de la Mairie.
Communiqué

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition
CENT TABLEAUX DE SOUTINE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
JACQUES VILLON
PEINTRE-GRAVEUR
58 RUE RICHELIEU

CINÉMA

Trois films d'été

Michèle Manceaux a vu pour vous un honnête film d'espionnage anglais, un courageux mélo espagnol, une décevante comédie américaine.

LES Anglais exhument leurs archives. Après « Opération Amsterdam », voici un autre film tiré tout droit des dossiers de l'Intelligence Service.

« Ordre de tuer »

« Ordre de tuer » est l'histoire authentique, d'un jeune Américain courageux, aviateur bombardier de son état, tout à coup chargé d'une mission secrète dans le Paris de l'occupation. Il sera parachuté et devra tuer discrètement, de sa propre main, un vieil huissier soupçonné d'être agent double. Le jeune homme accepte la mission comme un jeu, mais au moment de tuer, sa main tremble, et sa conscience lui fait chercher mille échappatoires. Il n'est plus sûr que l'huissier soit coupable. Il ne peut tuer lui-même, à plus forte raison, peut-être un innocent. Une femme du même réseau le convainc de poursuivre. N'a-t-il pas tué aussi des innocents en lançant ses bombes ? Le jeune homme accomplira sa mission mais sombrera dans l'alcoolisme. Encore une fois l'absurdité éclate : l'huissier était en effet innocent.

Asquith a fait là un film honnête. Il s'est appliqué à traduire aussi bien les inquiétudes du héros qu'à soigner la partie documentaire : l'entraînement du jeune officier dans les services secrets de Londres et le Paris occupé qu'il montre avec beaucoup de vérité.

Il est seulement un peu dommage que les Anglais ne prennent pas la peine de faire doubler les acteurs représentant les Français.

Il n'y a ni effet, ni habileté dans ce film, mais une grande simplicité très sincère à laquelle on ne peut rester insensible.

« La Vengeance »

« La Vengeance » est aussi un film simple et sincère et qui dénote de la part de Bardem, dans le cadre du cinéma espagnol, un certain courage. Il y montre des paysans dénués de tout, se mettre en grève, défier l'autorité, et somme toute se révolter. Il a sûrement fallu à Bardem beaucoup d'audace et le prestige international que lui valurent les succès de ses films précédents : « Grand-Rue » et « Mort d'un cycliste » pour faire admettre par le régime franquiste un tel sujet. Certaines belles images arides (encore que la couleur soit bien mauvaise) et une grève qui n'occupe au fond que dix minutes n'empêchent pas, hélas ! ce très long film de tomber dans le plus élémentaire des mélos. Vendetta, viol, frères ennemis, coups de couteau, amour défendu. Corneille dans le style Tintin, on ne retrouve guère Bardem. Son prochain film, « Sonates », sera présenté à Venise.

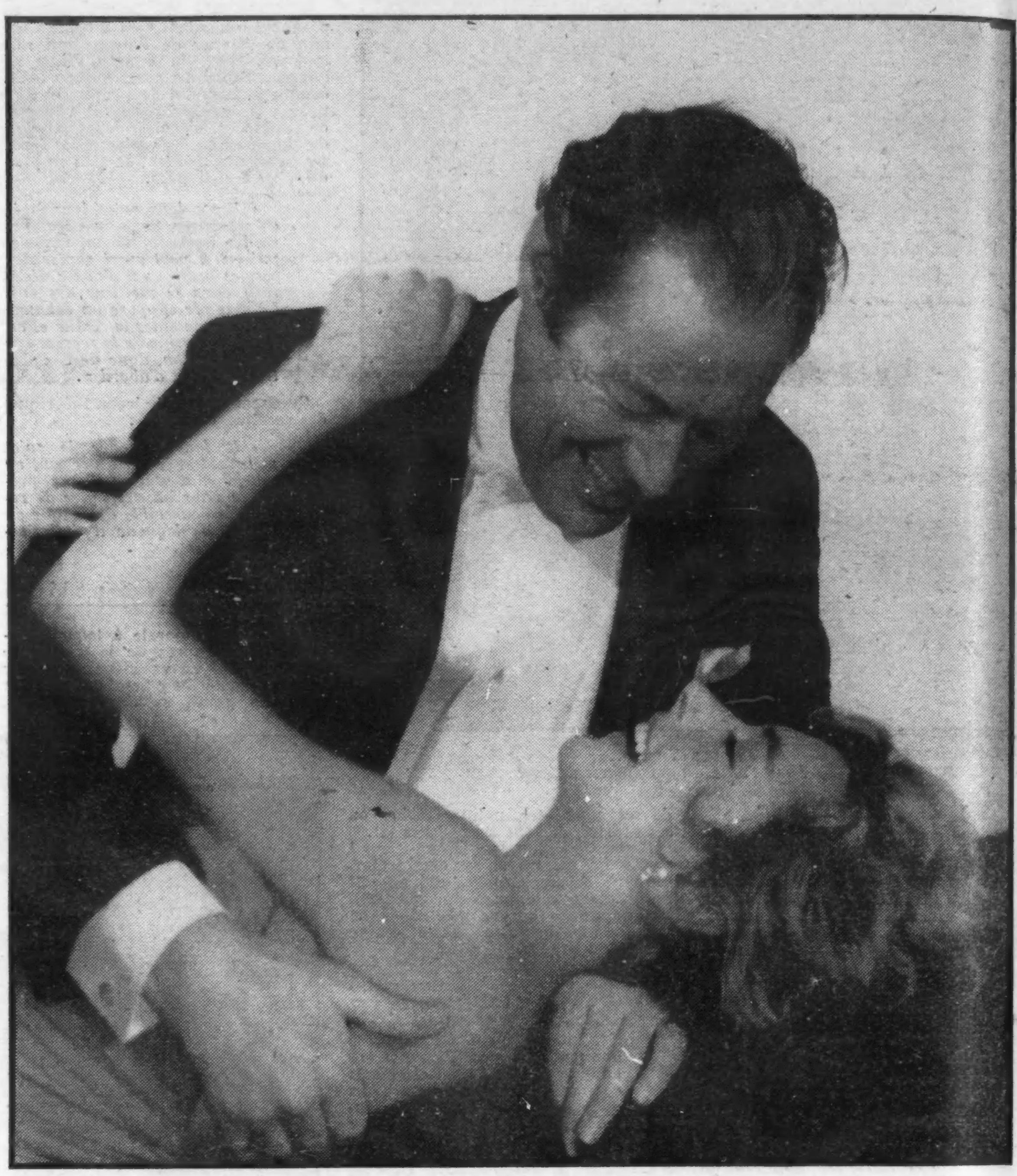
« Qu'est-ce que maman comprend à l'amour ? »

Une comédie américaine en couleurs, signée Minelli, le brillant metteur en scène de « Ziegfield Folies » et d' « Un Américain à Paris », jouée par Rex Harrison et Kay Kendall, le couple le plus séduisant et le plus spirituel du cinéma anglo-saxon, tout cela permettait d'espérer.. Eh bien, Kay Kendall et Rex Harrison sont en effet délicieux, mais ne sauvent pas une histoire aussi sotte, une satire aussi douce.

La petite débutante, au grand dommage de la « high society », aime le batteur de l'orchestre. Heureusement, le batteur est aussi incognito le duc de Positano. Happy end.

« The reluctant debutant » fut une pièce de théâtre, aux réparties paraît-il brillantes. Il n'en reste rien et Minnelli lui-même est resté dans les plus plates conventions du théâtre filmé, pas même incisif.

M. M.



L'AMÉRIQUE, TELLE QU'ON LA VOIT A PARIS (*).
Après Ziegfield...

FESTIVAL

« Babette » au Kremlin

Notre envoyé spécial à Moscou raconte comment « Babette » a remporté la bataille du Kremlin.

TOMMY STEELE a dansé le rock and roll sur la Place Rouge, et les Soviétiques se sont bien amusés.

« Babette s'en va-t-en guerre » et ses gaudrioles ont fait au Kremlin une entrée remarquée. Le public a déliré. Les officiels ont ri à gorge déployée...

Les temps sont mûrs où le gouvernement soviétique pense, en toute sagesse, qu'il n'y a plus aucun inconvénient à ouvrir son pays aux influences occidentales qu'il réclame.

En vérité, ici, il n'y a aucun regret de quoi que ce soit. Personnes âgées ou jeunes gens, fonctionnaires, garçons de café, marchands des rues, intellectuels ou ouvriers, sont disponibles, curieux, enthousiastes, mais ni jaloux ni envieux. Tous d'ailleurs sont intimement persuadés qu'il vaut mieux avoir un nouveau pont sur la Moskova, une université capable d'abriter luxueusement, gratuitement, 15.000 étudiants, sur le mont Lénine, des centrales atomiques, une profusion de tracteurs, des spoutniks sur tous les chemins du ciel qu'une robe, qu'une automobile, que des loisirs à l'occidentale...

Tous les pièges furent pourtant tendus par certains journalistes aux jeunes filles, étudiantes pour la plupart, et souvent jolies, qui nous servent d'interprètes. Interrogées sur ce qu'elles pensaient des jupons, des talons aiguille, des robes de chez Dior, elles ont répondu sérieusement mais toujours souriantes — tout le monde sourit ici — que « *pour le moment c'était secondaire, qu'il était difficile de marcher avec des talons aiguille, qu'évidemment leurs tissus imprimés étaient moins beaux que les nôtres, mais qu'elles étaient bien tranquilles, que dans dix ans la mode de Moscou serait la première du monde... Dès qu'on déciderait que cela serait ainsi, dès qu'on déciderait de faire passer les objets de coquetterie au rang des objets de première nécessité. Que d'ailleurs, il y avait ici des quantités de choses que nous n'avons pas : deux mois de vacances pour tout le monde, les soins médicaux entièrement gratuits, les études aussi...* »

Pas éblouis

Cette disponibilité avide, mais impossible à étonner, s'est remarquée lors de l'inauguration de l'exposition américaine.

Inaugurée le 25 juillet à Moscou par le vice-président Nixon et M. Kroutchev, l'exposition américaine a suscité deux réactions très contradictoires en Union Soviétique. La presse quotidienne s'est d'abord alarmée. Chaque jour des anecdotes paraissaient dans les « Isvestia » et dans la « Pravda » au sujet du terrible problème du chômage aux Etats-Unis et des ouvriers américains qui meurent de faim. Et d'autre part le courant de curiosité a été si fort que chaque jour, dans le parc Sokolniki, quelque 60.000 citoyens soviétiques font la queue en d'interminables cortèges pour avoir accès à cette exposition.

En définitive, les organes officiels se sont calmés et les Russes n'ont pas été éblouis.

Les meubles leur ont semblé de la pacotille ; les cuisines électroniques les ont plongés dans l'admiration la plus complète. Les automobiles les ont surpris. Quant à la mode :

— *Ça ne vous étonne pas ?* a demandé une démonstratrice américaine, parlant couramment le russe.

— *Avant la collection Christian Dior, peut-être que ça nous aurait fait de l'effet. Après, non...*

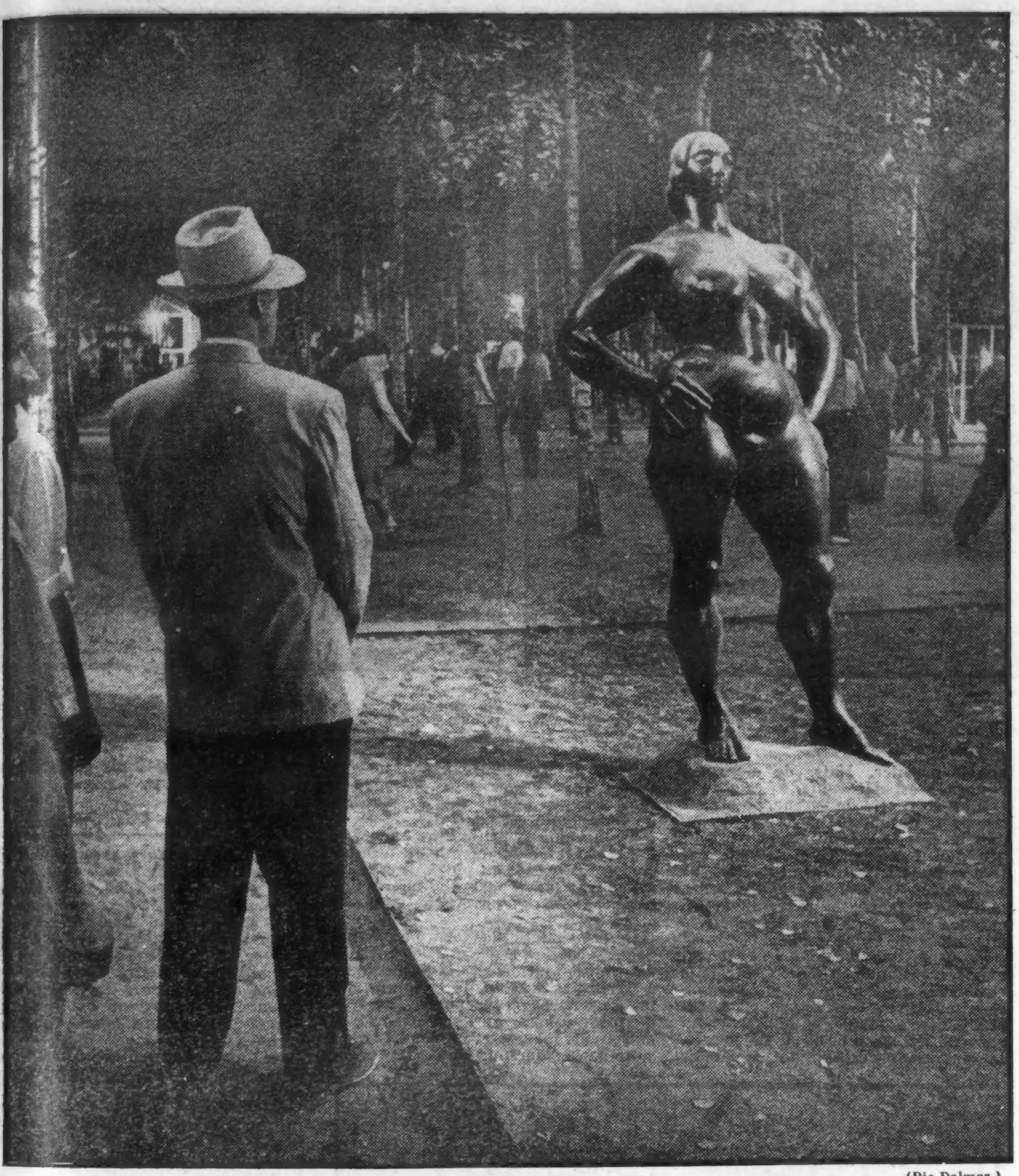
Quant au visiteur français, rien dans l'exposition ne peut le surprendre, si ce n'est peut-être « La Question » de Henri Alleg, dans une traduction américaine, qui porte l'ins-

(*) Rex Harrison et Kay Kendall dans « Qu'est-ce que maman comprend à l'amour ».

Restaurants
LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "PRESTIGE"
de P.-L. GUÉRIN et R. FRADAY
LES BERNARDS

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ PAR CORRESPONDANCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

DRÔLE DE DRAME
de Marcel CARNÉ
URSULINES
10, r. Ursulines (5e)



(Pic-Dalmas.)

...ET A MOSCOU (2)
Après Dior...

cription suivante en travers de la couverture : « *Le livre qui a ébranlé la conscience de toute la France.* »

L'Occident, qui ne peut plus être nocif ni « contagieux » de quelque façon que ce soit, reçoit donc l'accueil amical, chaleureux de tout un peuple pour qui le Festival du Film n'est qu'une des innombrables manifestations sensationnelles organisées en son honneur dans cette ville.

Vingt-deux appareils

Le Kinopanorama est la première attraction présentée par les Soviétiques.

Le principe est le même que celui du Circorama américain présenté à l'Exposition de Bruxelles.

Un petit édifice entièrement rond. Les spectateurs sont debout au milieu. Deux séries de deux écrans. Vingt-deux appareils de projection synchronisés sont placés derrière les écrans. La projection commence par un dessin animé dont les meneurs de jeu, très disnéens, sont deux petits gnomes joyeux qui construisent une voie ferrée. Les traverses volent bientôt d'écran en écran jusqu'à derrière nous, les rails sont lancés, en fusion, de la même manière, et bientôt le train roule, roule autour de nous, tamponne un wagon en souffrance et file dans les étoiles rejoindre... les spoutniks. C'est délicieux d'invention et de fantaisie.

Le film qui suit est un documentaire touristique : nous nous trouvons *dans* un canot et nous voyons devant nous le dos des conducteurs. Voyage éclair, bien entendu, à travers la Russie, avec très beau rassemblement circulaire des cosaques à cheval, et Léningrad et Moscou découverts d'avion dans leur gloire de coupoles, de palais, de perspectives, de défilés du 1er mai, le tout se terminant par un gigantesque feu d'artifice... Là, décidément, les Russes ont damé le pion aux Américains.

Autre sujet d'étonnement — pour nous. Les studios Mossfilm en plein essor. On construit partout. La maquette définitive a les dimensions de Versailles, façade, ailes, communs, jardins... entendez par là studios principaux, laboratoires, terrains pour tourner des extérieurs, etc.

On a déjà aménagé sur quelques plateaux l'air conditionné et le contrôle automatique de toutes les installations électriques.

Au Kremlin

Quant au festival, il se poursuit en trente langues au moins, dans le cinéma ex-théâtre du Kremlin. Chaque spectateur étranger est pourvu d'un écouteur très comparable aux écouteurs à piles utilisés déjà à Berlin, mais ici les cinq langues prévues varient à l'infini.

Au jour où j'écris, il est incontestable que c'est « Babette », pourtant hors compétition, qui a la cote d'amour.

Les autres films retenus par le public et les jurés étant :

● Un film soviétique déjà projeté à Paris avec succès : « Le Destin d'un homme » de Serge Bondartchouk, acteur-réalisateur. (Toute amiration mise à part, les Soviétiques s'ennuient un peu à cet éloge de l'homme moyen soviétique, à ce rappel de l'héroïsme et des souffrances de la guerre.)

● « Uns, Wunderkinder » (« Nous, enfants prodiges »), film allemand de l'Ouest (de 1913 à nos jours, il prouve que les malins et les gens en place sont toujours les mêmes et que les nazis, dénazifiés en temps utile, sont toujours les maîtres de l'heure), si autocritique que Christian-Jaque, juré français, crut qu'il s'agissait d'un film de l'Allemagne de l'Est.

● « Le Journal d'Anne Frank », de George Stevens (Anne Frank, goût américain), qui a beaucoup ému.

Mais la surprise du Festival demeure un film pakistanais, beau comme un film de Flaherty... La simple histoire d'un village de pêcheurs.

A part cela, de l'Albanie à la Chine du Nord, il pleut tracteurs, kolkhozes défrichés, mais ensemencés, amours liées au destin des coopératives.

Le film allemand de l'Est sur la révolte des marins de Kiel en 1916 et 18 est raté, quoique signé Kurt Maetzig (trois erreurs graves ont été relevées par Georges Sadoul. En 1917, un marin russe ne pouvait dire O.K. On ne levait pas le poing, ce qui fut inventé en 29 seulement pour faire face au salut nazi. On ne pouvait parler de la « Troisième Internationale » créée seulement en 1919). Titre de ce film faux où seules les scènes de masse sont réussies : « Das Lied der Matrosen » (le chant des matelots).

Enfin, Babette

Reste « Babette » et surtout Francis Blanche... vrai triomphateur français de Moscou.

« Babette s'en va-t-en guerre » risque bien plus que les diplomates de travailler au rapprochement franco-soviétique. « Babette s'en va-t-en guerre », qui n'avait été ni sélectionné, ni invité, « Babette » venu en franc-tireur, « Babette » est entré au Kremlin.

Trois semaines avant le début du Festival de Moscou, Raoul Lévy avait décrété : « *Je présenterai mon film à Moscou.* »

Quelques jours avant l'arrivée de la délégation officielle française, il débarquait avec armes et bagages et, apprenant que les films du Festival seraient projetés dans l'ancien théâtre du Kremlin, devenu salle de cinéma, il affirma : « *Babette » passera au Kremlin.* »

Cependant, Raoul Lévy refusait d'être invité par le Festival, refusait d'être client de l'Intourist, quittait l'hôtel Moskva (treize étages, entre la Place Rouge et la place de la Révolution) pour l'hôtel Ukraina, gratte-ciel moderne, et de son P.C., à coups de communiqués, de refus, arrivait à ses fins.

Les deux derniers jours ce fut une pagaïe indescriptible. Ordres, contre-ordres. « Babette » devait être primitivement projeté le mercredi soir, et puis non. Raoul Lévy refusa. Il venait d'apprendre le vide laissé dans le programme officiel du Festival par l'absence d'un film attendu.

« *Ce sera « Babette ».*

Au cours de la même journée, le film fut annoncé comme projeté à 18 heures hors du Kremlin, au Dom Kino, puis au Kremlin à 20 heures, puis ce fut « Hiroshima mon amour » qu'on annonça pour 20 heures au Kremlin. Vers 7 heures du soir, ni « Babette » ni « Hiroshima » ne semblaient plus avoir aucune chance. La délégation française posant comme principe que « Babette » ne serait projeté au Kremlin que si « Hiroshima » l'était aussi...

Mais Raoul Lévy réussit à obtenir une priorité (que rien ne justifiait si on songe que deux autres films avaient des droits supérieurs aux siens : « Le Mariage de Figaro » et « Les Ballets de Paris », ayant été tous deux sélectionnés...).

A 18 heures, au Dom Kino, le corps diplomatique, sans oublier l'attaché militaire français, le général Mondain (directement arrivé en U. R. S. S. d'Algérie où il commandait dans le Sud-Oranais), applaudissait à tout rompre « Babette s'en va-t-en guerre », vaudeville antimilitariste.

« C'est toi, Poupette ? »

A 22 h. 30, heure locale, les rires commençaient à fuser au Kremlin. Après un début un peu douteux — l'arrivée de Babette chez les dames d'une maison Tellier normande qui déménage pour cause d'invasion — les rires et les applaudissements ne cessèrent pratiquement pas. Et de se dilater la rate à chaque mise en boîte des militaires, des héros, de l'héroïsme et du respect dû aux supérieurs. A signaler au passage une modification exigée par la censure (française) : un officier supérieur, branché par erreur dans le bureau du général de la France Libre à Londres, dit, croyant s'adresser à sa petite amie : « *C'est toi, Poupette ?...* » Alors, une manche ornée de deux étoiles se tend, une main décroche le téléphone et une voix répond : « *Non, je ne suis pas Poupette...* »

Dans la scène originale, une manche ornée de trois étoiles se tend, une main décroche le téléphone, mais c'est une voix — imitée par Jean Oberlé (« Les Français parlent aux Français ») — qui répondait avec une intonation bien connue : « *Non, je ne suis pas Poupette et puis, ce soir, je parle.* » On pouvait alors apercevoir une fraction de seconde un calendrier à la date du... 18 juin.

Ce fut du délire lorsque parut Papa Schutz... Traduisez Francis Himmler — façon Blanche.

La création que fait du chef de la Gestapo l'auteur de « Signé Furax » peut être qualifiée sans exagération de géniale (on songe par instants à Chaplin dans « Le Dictateur »). Papa Schutz - Himmler - Francis Blanche n'a qu'à paraître. Il a tout « pigé » : la démarche sur les talons, la coupe de cheveux au bol, les deux mèches rebelles sur le crâne, les grosses petites lunettes, les tics, les plaisanteries, les jurons, certaine papelardise, certaine férocité rigolarde...

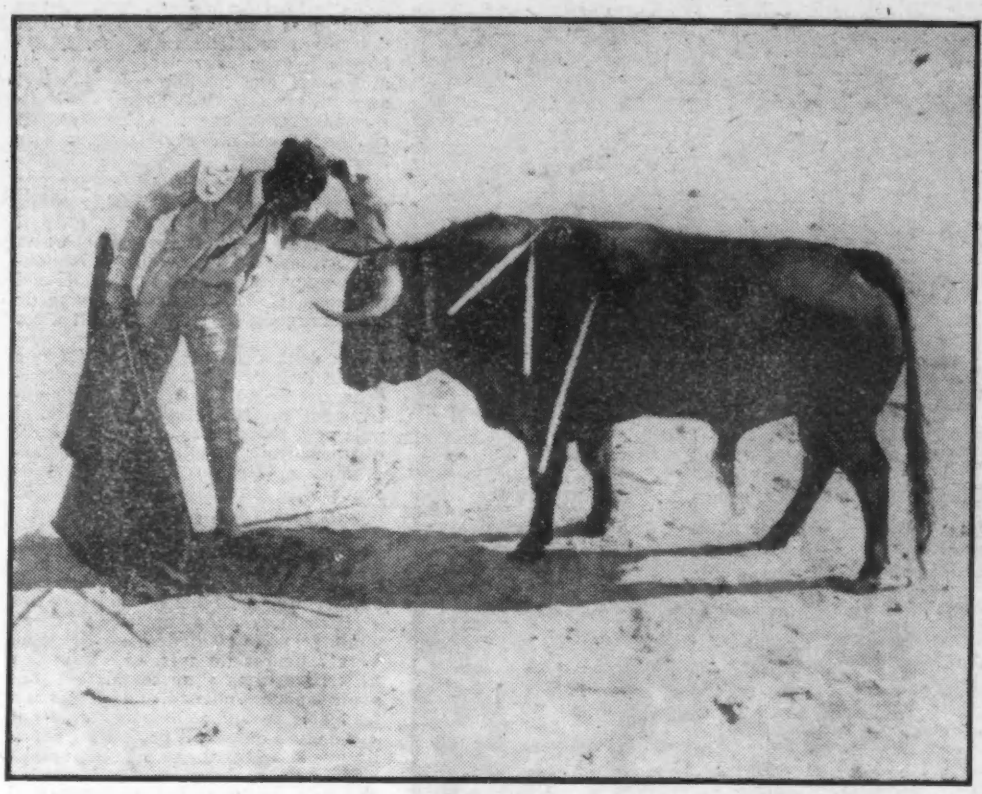
Mais B.B. ? direz-vous. Eh bien, B.B. est bécasse, bécassine à souhait et cela lui va comme un gant. Elle ne se déshabille pas une seule fois. Pas même le plus petit début de strip-tease. On le regrette.

Jacques Charrier, lui, est inexistant... Il semble, pendant ce tournage, qu'au plus fort de ses amours avec B.B., il ait perdu une partie de ses moyens. Mais tout de même, il est bien pâle, ce viril jeune officier qui...

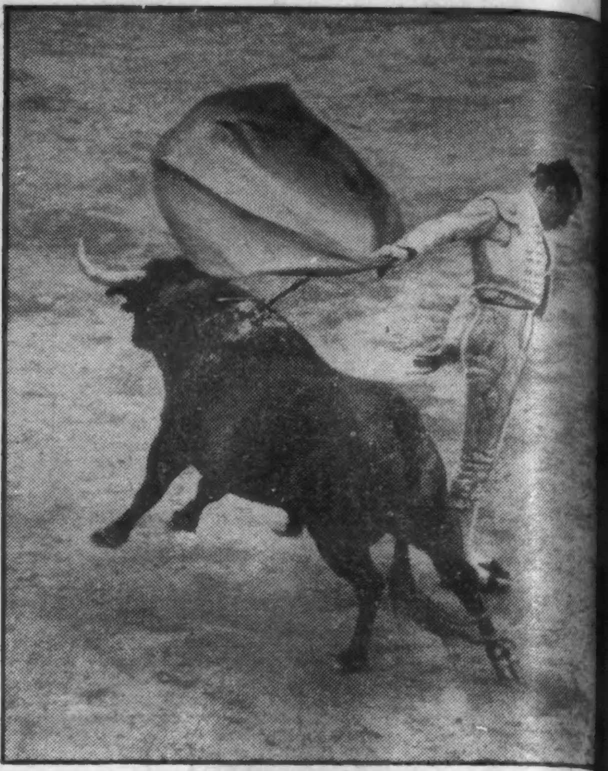
Francis Blanche demeure la révélation de cette bataille de Moscou, gagnée par Raoul Lévy, Christian-Jaque et B.B.

ALAIN SAUNDERS.

(2) Un visiteur soviétique devant une statue de l'exposition américaine à Moscou.



El Telefono.



LUIS MIGUEL DOMINGU

Media Veronica.

DUEL

Qui est « le meilleur » ?

● ***Onze ans après avoir triomphé du célèbre matador Manolete, qui en mourut, Luis Miguel Dominguin doit, à son tour, défendre son titre, « le meilleur », contre un jeune révolutionnaire, son beau-frère : Antonio Ordonez.***

LE 15 août, à Bayonne, dans les arènes les plus célèbres de France, onze mille spectateurs haletants guetteront le geste le plus bref, le mouvement le plus fugace d'un homme souple, élancé, presque frêle, Luis Miguel Dominguin.

La présence de celui qui se qualifie lui-même « le meilleur » et qui marque orgueilleusement les taureaux de son élevage du chiffre 1, suffit à déplacer les foules. Mais ses apparitions s'auréolent aujourd'hui d'un cruel attrait supplémentaire.

« Mano a mano »

Il y a quinze jours à peine, le 30 juillet, à Valence, Dominguin, 32 ans, a subi devant douze mille spectateurs une humiliante défaite dans le duel singulier qui opposait le matador souverain à son héritier présomptif : Antonio Ordonez, 27 ans.

Les deux rivaux, qui sont aussi beaux-frères — Ordonez a épousé Carmen Dominguin, jeune sœur de Luis Miguel — se défiaient dans ce que les Espagnols appellent un combat « mano a mano » (main à main), combat où seuls deux matadors entrent en lice pour lutter chacun alternativement contre trois taureaux, alors que dans les courses habituelles trois toreros affrontent chacun deux taureaux.

Dominguin ouvre la course. Il se montre, brillant, mais sa première mise à mort est médiocre.

Ordonez lui succède. Il est étincelant et, après la mise à mort, la foule lui accorde une oreille.

(Par ce geste symbolique, issu de la vieille coutume selon laquelle la viande de la bête était attribuée au matador en plus de son cachet lorsqu'il avait fait preuve d'un courage exceptionnel, les spectateurs manifestent aujourd'hui leur satisfaction à ceux qui leur ont donné un pur et parfait plaisir.)

Dominguin affronte son deuxième taureau. Il le mène avec plus de brio que le premier. Mais, de nouveau, l'estocade est décevante.

Il est au centre de l'arène, amorçant une passe devant son dernier taureau, une bête de quatre ans, pesant 540 kilos, lorsqu'un coup de vent soulève sa muleta. Pendant la fraction de seconde où il se trouve à découvert, le taureau fonce, le renverse et lui enfonce une corne dans le ventre, à la hauteur de l'aine droite.

Pendant que Dominguin est ramassé, transporté en hâte, Ordonez le remplace, achève le cinquième taureau puis affronte et tue superbement le sixième. La foule, enthousiaste, lui accorde les deux oreilles. Ce jour-là, le souverain, c'est lui. Le dimanche suivant, il sera blessé à son tour, à Palma de Majorque, mais, semble-t-il, sans gravité. Tandis que la blessure de Dominguin est mauvaise.

Depuis que la pénicilline enraye le danger d'infection et que la transfusion sanguine est au point, il est rare cependant qu'un matador blessé succombe. Il faut qu'un organe vital soit atteint.

Deux semaines plus tard, Dominguin pansé, recousu, pâle, est debout. Il a dix-huit engagements, dix-huit courses à livrer avant la fin de la saison, qui lui seront payées chacune environ quatre millions. Sur ses cachets, il entretient lui-même sa cuadrilla, sa suite de picadors, de banderilleros, de valets d'épée, mais ses gains demeurent considérables.

DOMINGUIN ET SA FEMME LUCIA BOSE
« Soy el mejor ! » (*)

Pour rester le « premier »...

Ce n'est point l'argent cependant qui fait encore courir Dominguin. Il y a sept ans, « le meilleur » avait fait serment devant Dieu, en épousant l'actrice italienne Lucia Bose, qu'il renoncerait à l'arène. Mais, à cette époque, Ordonez avait 20 ans.

Dominguin, cloîtré dans son domaine de Villa Paz, entre Madrid et Valence, n'en sortant que pour de brèves apparitions dans quelques grandes soirées mondaines — Don Juan s'était rangé en même temps que le matador — résista pendant quatre ans.

De temps en temps, la presse assurait qu'il avait été remplacé. Aparicio, Litri, Ortega, Arruza le Mexicain convoitaient ses lauriers et sa place : la première.

Lorsqu'il sortit de sa retraite, discrètement d'abord, à Oran, puis en 1957 à Arles, ce fut pour mieux affirmer sa supériorité et pour provoquer des comparaisons flatteuses. Que les autres se battent pour la seconde place, Dominguin restait le premier, et son jeune beau-frère, Ordonez, le « disciple », dont il admettait que la gloire naissante rejaillît sur toute la famille, mais sans porter ombre à la sienne.

Il se trouve qu'Ordonez avait là-dessus des idées personnelles.

Tout comme le jeune Dominguin en avait eu, dix ans plus tôt, en 1947.

Le retour de Manolete

28 août 1947 : tous les aficionados, les fanatiques de tauromachie, connaissent cette date. Ils étaient tous à Linarès, petite ville du sud de l'Espagne, et ceux qui n'y étaient pas rêvaient de s'y trouver.

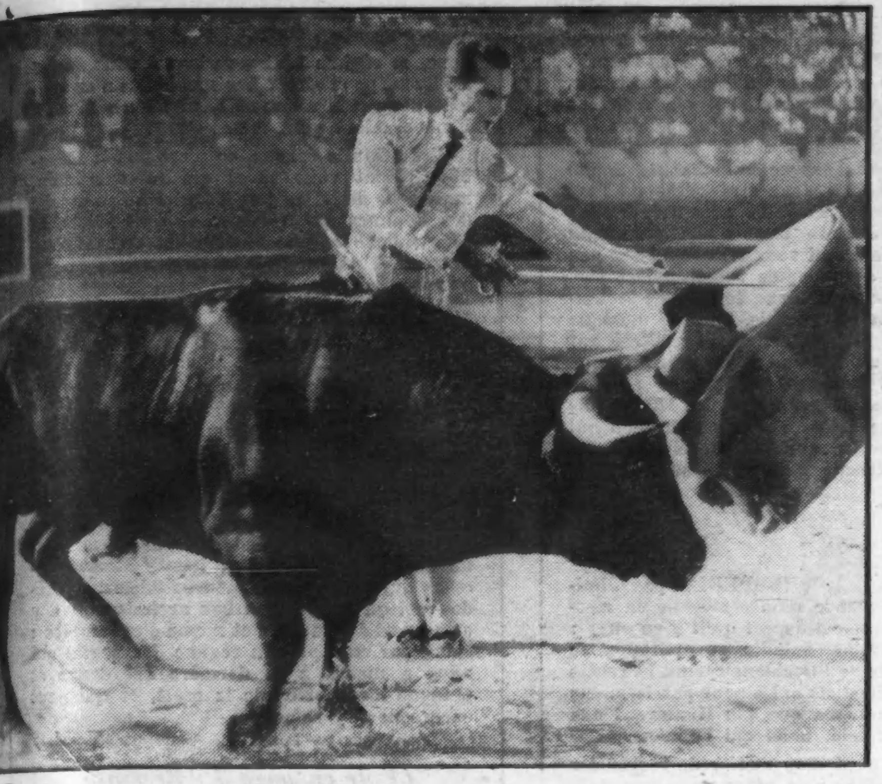
Ce jour-là, Manolete l'unique, l'homme qui règne depuis dix ans et qui, après avoir amassé des sommes fabuleuses, est entré dans une semi-retraite, va prouver que le bel impertinent Louis Miguel Dominguin ne lui arrachera pas son sceptre.

Au programme de la course qui va se dérouler dans l'arène vieillotte, il y a trois toreros qui doivent travailler chacun deux taureaux. Le premier et le quatrième taureaux sont pour Gitanillo de Triana, le second et le cinquième pour Manolete, le troisième et le sixième pour Dominguin.

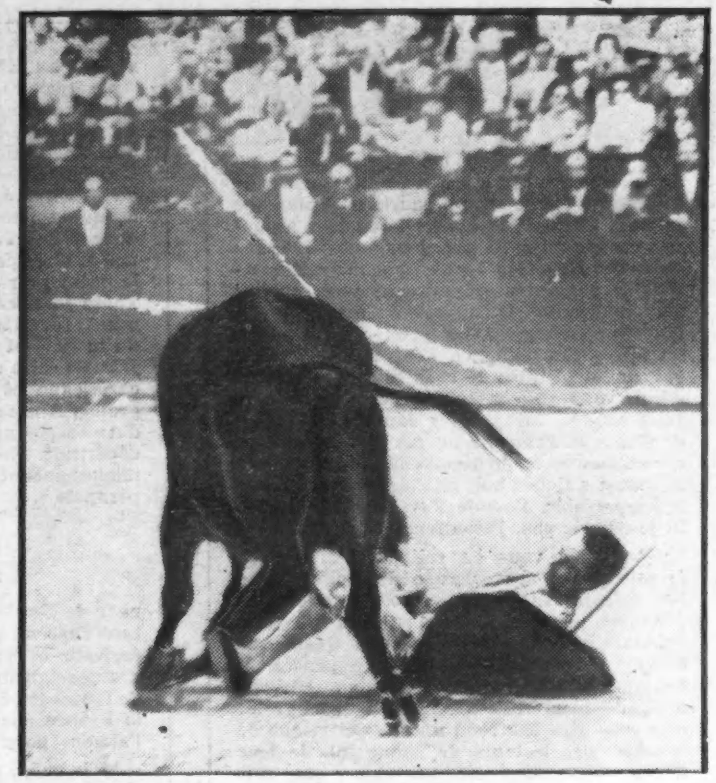
Gitanillo est médiocre. Dominguin, d'une témérité folle, oblige Manolete à se surpasser. Déjà, depuis quelques années et bien qu'il n'ait pas de concurrent réel, un public déchaîné, de plus en plus exigeant, lui lance des gradins provocations et insultes pour qu'il prenne de plus en plus de risques, pour qu'il s'approche de plus en plus du taureau.

Ce jour-là, le cinquième taureau entre dans l'arène. Il s'appelle Islero. Son nom est demeuré illustre. Islero ne fonce pas droit devant lui, mais il

(*) « Je suis le meilleur ».



Pase de muleta.



Cogida (1).

a tendance à dévier vers la gauche. Les compagnons de Manolete l'avertissent du danger, mais le public harcèle, par ses cris, le matador.

Par sa gravité, sa majesté, son style joints à un sens très vif de l'effet, Manolete a une emprise sans précédent sur le public. Il satisfait à la fois ceux qui attendent du combat une manifestation d'art pur, l'exhibition d'une maîtrise parfaite des instincts de la bête par l'intelligence et l'intuition de l'homme, et ceux qui veulent être saisis par des sensations fortes, des attitudes, une exaltation spectaculaire du drame de la corrida.

La « minute de vérité »

En face d'Islero le taureau, Manolete avance, avance encore, et les aficionados de Linarès assistent, dans un silence pétrifié, déchiré seulement par les « olé » rituels, à un spectacle d'une perfection jamais atteinte.

Puis, lentement, Manolete prépare l'estocade. En vertu des règlements, à partir du moment où le matador prend l'épée, il dispose d'un maximum de quinze minutes pour procéder à la mise à mort.

C'est « la minute de vérité ». Au moment où l'épée de Manolete s'enfonce dans le garrot d'Islero, la corne gauche de l'animal surgit et frappe Manolete au bas ventre.

Il est cinq heures de l'après-midi, l'heure fatidique.

« A cinq heures de l'après-midi.

« Ah ! terribles cinq heures de l'après-midi.

« Il était cinq heures à toutes les horloges !

« Il était cinq heures d'ombre de l'après-midi... »

chante Federico Garcia Lorca dans sa complainte à la gloire d'un torero mort au combat.

« L'ai-je tué ? »

On emporte Manolete, le corps percé, tandis que Dominguin bondit et affronte le sixième taureau avec une fougue et une science qui arrachent au public des hurlements d'enthousiasme.

Dans son lit d'hôpital Manolete délire. Toute la nuit, l'Espagne entière est suspendue aux nouvelles. Dans un moment de lucidité, Manolete demande : « L'ai-je tué ? » On le rassure. Le taureau est mort du premier coup et le public, pour récompenser le torero, lui a accordé, suprême récompense, les deux oreilles et la queue de la bête. Apaisé, Manolete meurt à l'aube. Des scènes d'hystérie collective se dérouleront pendant ses funérailles.

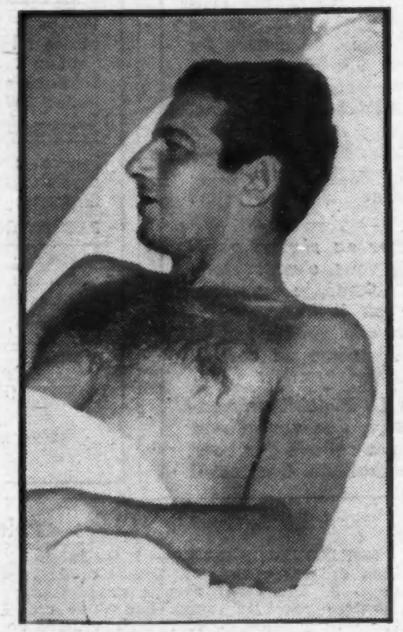
Onze ans plus tard, le duel Dominguin-Ordonez à Valence est moins tragiquement spectaculaire dans sa conclusion, mais il a le caractère dramatique d'une lutte directe non entre l'homme et le taureau mais entre deux hommes.

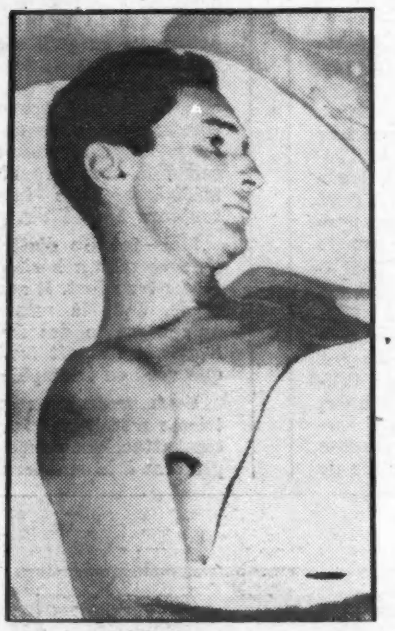
Ordonez veut non seulement être « le seul » mais marquer de son sceau l'histoire de la tauromachie en innovant. Il veut être un nouveau Belmonte. Car c'est en révolutionnant son art que Belmonte est devenu le père de la technique actuelle.

Les origines de la tauromachie se perdent dans la nuit des temps, et font l'objet d'hypothèses aussi multiples que fumeuses. Seul le caractère religieux du combat n'est contesté par personne. Le sacrifice de la bête que comporte chaque course en demeure la preuve.

Jusqu'au XVII^e siècle, la course de taureaux faisait partie des tournois de chevalerie. Le peuple ne commença à s'y intéresser que progressivement, en même temps que chevaux, chevaliers et noblesse perdaient leurs privilèges.

C'est vers la fin du XVIII^e siècle que surgit et s'imposa un nouveau person-





ORDONEZ — DOMINGUIN

« A las cinco de la tarde » (*)

nage, le matador, et que la course se codifia.

Mais, pendant le XIX^e siècle, la course de taureaux fut essentiellement une lutte à mort. Ce n'étaient pas l'élégance du geste, la subtilité du travail de l'homme qui constituaient l'intérêt du spectacle, c'était la mise à mort.

Alors parut Juan Belmonte.

Le petit boiteux de Triana

Originaire de Triana, faubourg populeux de Séville, Belmonte était petit, rachitique et boiteux. Il ne pouvait songer à égaler ses modèles par la force ; il résolut de les dépasser par l'intelligence. Avec lui, le combat devient ballet, la subtilité et le sang-froid se substituent au courage physique brut.

Ses prédécesseurs travaillent le taureau de loin : Belmonte s'approche de la bête. Il est le premier à combattre les jambes jointes, alors que les autres luttent jambes écartées. Il manie la cape rouge, la muleta, avec une telle dextérité qu'il fascine l'adversaire avant de le réduire à merci.

En quelques mois, son succès est tel que toutes les règles de la tauromachie en sont bouleversées. Et les Espagnols baptisent le chétif novateur : Terremoto (Tremblement de terre).

C'est dans la tradition de Belmonte que se sont successivement imposés dans le cœur des foules Joselito, également Andalou, blessé à mort, à l'âge de 22 ans, à Madrid, puis Manolete et enfin Dominguin, bien que chacun ait introduit dans le combat des figures nouvelles.

Ce qu'Ordonez veut imposer, c'est un retour à l'orthodoxie, à une sobriété classique.

Les toreros modernes combattent de profil, ce qui autorise d'innombrables fantaisies, des exercices de virtuosité qui enchantent le public mais que condamnent les puristes, irrités par le caractère théâtral, « accrocheur » de la technique qu'emploient les jeunes matadors.

Ordonez combat le taureau de face. Méprisant les attitudes séduisantes et faciles, qui fascinent les non-connaisseurs, comme « le téléphone », geste qui consiste à s'appuyer nonchalamment sur la tête du taureau en faisant semblant de lui parler, il cherche la rigueur.

(*) A cinq heures de l'après-midi.

Et, pour le moment, il triomphe. Las des fioritures impures dont s'ornent aujourd'hui les combats, les aficionados se délectent de la gravité et de la simplicité d'Ordonez. Depuis le début de la saison, Ernest Hemingway le suit à travers l'Espagne, de ville en ville, de combat en combat, pour lui consacrer un livre.

Aux yeux du grand public et singulièrement du public féminin, Dominguin conservera longtemps cependant un privilège : il est d'une rare beauté, d'une beauté qui demeure même lorsqu'il dépouille l'habit de lumière et que le soleil, l'angoisse, l'ivresse du combat disparaissent. *« Si Don Juan revenait sur terre, il aurait la tête de Luis Miguel »*, dit Hemingway.

Don Juan Dominguin a accumulé les glorieuses estocades, dont la plus illustre fut celle qui lui livra la très célèbre Ava Gardner, avant qu'il épouse Lucia Bose. Il n'y a pas une mercerie en Espagne où l'on ne trouve, à côté de la reproduction de l'affiche annonçant le dernier combat de Manolete et dont on fait aujourd'hui encore des porte-clés, des cadres, des foulards, une brochure contant la plus bruyante histoire d'amour de Dominguin.

Mais qu'est-ce qu'une femme lorsque la gloire vous nargue ?

« Je suis le meilleur... »

Le duel Dominguin-Ordonez « mano a mano » rebondira vendredi à Malaga puis, pour le plus grand plaisir des « afficionados » français, se poursuivra samedi à Bayonne, puis à Dax, puis à Toulouse où sont prévues d'autres rencontres « mano a mano ».

Tel était du moins le programme prévu lundi où l'on annonçait que les deux blessés avaient déjà repris l'entraînement.

Il faut, certes, faire le point de l'exploitation publicitaire que la rivalité entre les deux beaux-frères autorise. Et les spectateurs non spécialistes de Bayonne qui ont payé leur place de 700 à 4.000 francs auront en tout cas le sentiment d'en avoir « pour leur argent », même si Dominguin et Ordonez étaient tentés de déguiser, sous de brillantes figures, une prudence que leur état physique justifierait.

Mais il n'y a pas de quartier pour un matador. Et les aficionados savent ce qu'il faudra crier, des gradins, pour mener l'un après l'autre les deux hommes jusqu'à l'extrême limite de leurs moyens, jusqu'à l'ivresse à partir de laquelle l'un et l'autre ne songeront plus qu'à pouvoir quitter l'arène en criant : *« Je suis le meilleur... »*

(1) a) Attitude mise au point par Dominguin pour prouver sa maîtrise du taureau. De nombreux « aficionados » considèrent qu'il s'agit d'une grave atteinte à la pureté de la corrida — b) demi-véronique — c) passe haute à la muleta — d) On parle de « cogida » quand le torero est « encorné » par le taureau.

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

8 AOUT.

Il me déplaît beaucoup de n'être pas d'accord avec mes amis de « L'Express ». Je ravale pourtant le plus que je peux ce que j'aurais envie de leur répondre. Ainsi ai-je l'autre jour substitué des notes sur Napoléon à celles que m'avait soufflées le général Serrigny dont vous publiez les Mémoires. Qu'importait après tout ! L'astuce ici crevait les yeux : qu'il existe quelque ressemblance entre la France vaincue et piétinée de 1940 et celle d'aujourd'hui, vous pouvez toujours essayer de le faire croire. Mais mettre dans le même sac de Gaulle et Franco à propos de la rencontre d'Eisenhower et de Kroutchev, comme vous le tentez aujourd'hui, cela dépasse pour moi le supportable. J'essaie d'avaler et ne le puis. Si je ne crie pas, j'étoufferai.

Que l'idée vous en soit venue, je m'en étonne peu : cet échange de visites entre l'Américain et le Russe, je conçois que votre première pensée ait été d'en tirer une machine de guerre contre de Gaulle. Quelle que soit la conjoncture, votre première pensée est toujours celle-là. Nous y sommes résigné, il le faut bien. Mais cette fois, le gros grelot que vous attachez rend un son qui risque de troubler des lecteurs de bonne foi. Je leur dénonce donc sans retard le silence que vous gardez touchant le projet d'une autre visite d'Eisenhower : à de Gaulle précisément, après celle qu'il fera au Premier britannique; et peut-être (et ce serait tant mieux) à Adenauer. Le président Eisenhower passera plusieurs jours à Paris à partir du 2 septembre. Voilà qui est bien affligeant pour la France et bien humiliant. Et quelle belle occasion de comparer de Gaulle à Franco ! C'est mettre dans le mille.

Il s'agit, direz-vous, de nous dorer la pilule ? Quelle pilule ? Pour tout humain de l'ère atomique, avec cette visite de Kroutchev à Washington, une aube timide se lève. Ce n'est qu'une trouble lueur, quoi que vous pensiez. Mais enfin, pour nous tous, c'en est une, et dont la promesse dépasse infiniment ce que nous en pourrions redouter. Mais au vrai, qu'en redoutons-nous ? Où est la menace ?

« Il n'y aura pas de nouveau Yalta », cette opinion de Raymond Aron relève à la fois du bon sens et de l'évidence, elle est fondée en raison et elle est inscrite dans les faits. Je doute que le malin et profond Kroutchev soit devenu tout d'un coup assez simple d'esprit pour croire qu'il disloquera l'Alliance atlantique. En tout cas, la visite du président des Etats-Unis à Paris et à Londres témoigne assez qu'à Washington, on en mesure le risque et qu'on est résolu à ne pas le courir.

Le plus étrange est ce mépris que vous affectez, à la seule idée qu'au sein de l'Alliance atlantique, les nations moyennes tentent de s'unir. Ce mouvement est tellement dans la nature des choses qu'il serait difficile de saisir vos raisons de vous en moquer. Mais les termes mêmes dont vous vous servez : « Empire carolingien », « petit royaume archaïque », montrent assez la caricature de style Jean Effel que vous avez dans l'esprit.

Ce que l'Empire carolingien recouvrait, considérez-le sur une carte : il y a vraiment de quoi rire ! Cette petite Europe des Six qui vous fait pitié a rendu le plus haut témoignage que l'espèce humaine ait donné de sa dignité dans tous les ordres de l'art et de la pensée. Pour la peinture, relisez donc « Les Phares » dans « Les Fleurs du mal », si comme moi vous ne connaissez pas le poème par cœur depuis votre adolescence. Toute la science (et donc toutes les techniques), toute la philosophie, toute la musique du monde, et le meilleur de sa sainteté ont jailli de cette unique source. De notre Europe chrétienne et humaniste, fécondée par les grands Anciens et par Israël, les Etats-Unis d'Amérique ne sont qu'un gros surgeon qui dépérirait vite, si quelque cataclysme atomique anéantissait « l'Europe aux anciens parapets ».

N'ESPEREZ pas diminuer de Gaulle et le rendre ridicule en mettant l'accent sur cet aspect qu'il a en effet : écrivain et soldat, paladin et politique, ce grand seigneur de l'Occident est un Français de toutes les époques qui a pour patrie moins la France elle-même que son Histoire. Nous l'aimons pour cela, nous qui l'aimons.

Mais enfin, c'est mon métier de romancier que de me mettre à la place des gens et je conçois que ce qui me plaît en lui vous irrite, vous heurte, vous exaspère. Ce que j'ai peine à souffrir, c'est que vous feignez de croire qu'une bonne république attend dans la coulisse sa rentrée en scène. Il est urgent, nous dites-vous, d'échapper à une monarchie archaïque pour retrouver le paradis perdu d'un régime républicain. Quel régime ? Celui dont nous sortons et qui a accumulé en dix années plus d'échecs et plus de hontes que nous n'en avons subi durant les soixante-dix ans de la Troisième République ? La gauche pourtant était au pouvoir ; et qu'elle y ait assumé la politique de la droite, ne fait que souligner sa faiblesse, pour ne pas dire pire.

CE serait trop vous demander que de tenir compte à Charles de Gaulle de ce qu'il a déjà relevé et réparé entre tant de ruines. En revanche, vous êtes en droit de le juger finalement sur le pouvoir qu'il aura ou qu'il n'aura pas de mettre fin aux massacres en Algérie. Vous êtes en droit de l'interroger sur cette puissance sinistre qui, à Alger, brave l'Etat ouvertement, comme le montre une fois encore la ténébreuse affaire d'Aïssat Idir. Napoléon dénonçait déjà « ces tyrannies subalternes et intermédiaires » que lui-même n'arrivait pas toujours à dominer.

Mais feindre d'attribuer au régime gaulliste ce qu'il a hérité de vous, c'est tout de même trop fort. Il aura échoué, je vous l'accorde, dans la mesure où il n'aura guéri qu'une partie des maux que vous lui avez légués. Ce serait tout de même un comble que vous en triomphiez.

Vous protesterez que la République quatrième n'était pas la vôtre, que vous l'avez combattue, que ce n'est pas celle-là que vous préférez à la monarchie gaulliste. Quel est-il donc, ce régime béni vers lequel vous béez ? Le Front populaire ? Les socialistes n'en veulent pour rien au monde, ni Pierre Mendès France. Alors qui ? Alors quoi ?

Si de Gaulle échoue, ce n'est pas la République dont vous rêvez qui lui succédera, mais celle de Bidault et d'André Morice, celle des hommes qui à Alger se sont saisis de ce syndicaliste que le tribunal venait d'acquitter. A partir de là, il se pourrait que la gauche renaisse enfin. Je vous l'accorde et je le crois. A quel prix ? Osez-vous l'envisager ?

UN dernier mot : l'hôte illustre que le 2 septembre nous acclamerons ne sera plus ce créancier débonnaire que nous carottions et qui fermait les yeux. C'est archaïque, bien sûr, que de payer ses dettes, comme ce le fut de distribuer des drapeaux, un matin de juillet, aux jeunes Etats africains qui nous sont demeurés fidèles. Accordez-moi qu'il existe un bon archaïsme, s'il y en a aussi de mauvais et même d'exécrables : celui, par exemple, du régime des partis qui nous a menés à la dernière décadence et presque aux portes de la mort, et qui peut encore nous y ramener.

F. M.

(Voir en page 3 : Réponse à François Mauriac.)

L'EXPRESS

DIRECTION

Françoise Giroud
Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Réd. en chef : Philippe Grumbach
91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88.51

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau
29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 19.68
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

VENTE AU NUMERO :

France et Algérie : 125 francs.
Maroc : 120 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

ABONNEMENTS (1 an) :

France et Communauté : 5.000 francs.
Etudiants, militaires : 4.000 francs.
Etranger : 6.000 francs (Etudiants : 5.000 francs).

PAR AVION :

7.200 fr. : Algérie, Tunisie, Maroc.
7.900 fr. : Allemagne, Autriche, Belgique, Danemark, Espagne, Finlande, Grande-Bretagne, Grèce, Irlande, Italie, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal, Suède, Suisse, Turquie, U.R.S.S., Yougoslavie.

(Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 7378-19, Paris)

(L'abonnement donne droit aux services de Madame Express.)

Une voiture sous la main...
mais pas sur le dos !

avec une auto louée, sans chauffeur, à la

S.A.L.A.M

Les frais ne courent que lorsque l'on roule

PAS DE FRAIS D'ENTRETIEN, D'ASSURANCE, DE GARAGE, PAS DE DEPRECIATION DE VOITURE, PAS D'IMMOBILISATION DE CAPITAL

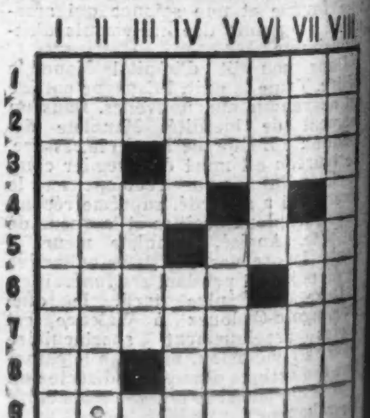
toujours le modèle que vous voulez et SEULEMENT quand vous le voulez

LOCATIONS DE COURTE DUREE et ABONNEMENTS
13, rue Magdebourg (16e) - Métro Boissière - Tél. POIncaré 38-58 et 37-94

Mots croisés n° 200

HORIZONTALEMENT. — 1. On lui doit bien des anglaises. - 2. Les mots de la fin. - 3. Une petite révolte de la toute dernière nouvelle vague. Dans une certaine disposition. - 4. Faisait vraiment mieux que le melon. - 5. Gouverna Israël moins longtemps que Ben Gourion. Son plus fameux élève en voulut beaucoup à Philippe. - 6. Si vous avez les vôtres, je vous prie de ne pas m'approcher. Obligent à joindre les lèvres. - 7. Frappée par le sort et comme interdite. - 8. Terminé un imparfait de subjonctif. Capétien avant la lettre. - 9. N'approuve pas en tous les points le passé, surtout le proche. - 10. Son esprit est insuffisant dans un duel oratoire.

VERTICALEMENT. — I. Celui de Magenta n'est pas si loin. - II. Soulevées, elles aussi, dans un geste d'insouciance ou d'indifférence. - III. Ce qu'a fait le désarmé, Flamand, prénommé Jean, qui servit le grand Louis. En épelant, je montre au moins ma bonne volonté. - IV. Coule un peu à l'est de Montauban. Ce que fit plus d'un maréchal. - V. Eut une réputation de propreté souvent usurpée. A retrouvé des frontières. - VI. De feu. Souvent ficelé avec art, avant de mériter vraiment ce nom. - VII. Refaite. Voit des cordons violemment rompus. - VIII. Travailler en faveur de la plante.



	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	E	S	C	A	R	G	O	T
2	S	O	U	D	I	E	R	E
3	C	U	I	D	A	■	I	R
4	A	R	R	A	N	G	E	R
5	M	I	E	■	T	O	G	O
6	O	S	■	R	E	Y	E	R
7	T	■	C	A	S	A	■	I
8	A	D	A	M	■	V	O	S
9	G	I	S	E	M	E	N	T
10	E	V	A	R	I	S	T	E

Solution du n° 199.